

LE ROMAN D'UN JOUEUR

PAR EDITH METCALF



PRIX:

1^{fr.}
1-50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilda ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Manette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienna*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
 Claude ARIELZARA : 256. *Printemps d'amour*.
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRETE : 3. *Réver et Vire*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez*.
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
 tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousin Raison-Vert*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La resanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux
 Roses*.
 Rosa-Nonchotte CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amtié ou Amour ?*
 — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancalise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Pétil d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne du COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Eric du CYS : 236. *L'Infant à ascarboucle*.
 Eric du CYS et Jean ROSMER : 243. *La comtesse Edith*.
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Heriot, mécano*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
 — 261. *Au-dessus de l'amour*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FELL : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludoline*.
 Martha FIEL : 215. *L'Audaceuse Désistion*.
 Zénaida FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emportait ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mary HELLA : 230. *Quand la cloche sonna...*
 M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 M. LA GRUYERE : 163. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant*.
 Anne LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet*.
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés*.
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
 Georges de LYS : 141. *Le Logis*.
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miché*.
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre*.
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour*.
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles*.
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche*.
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés*.
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne*.
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba*.
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis*.
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain*.
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour*. — 212. *La Marquise Chontal*.
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route*.
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique*.
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane*.
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir*. — 178. *L'Irrésolue*.
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent*.
 Alice PUJO : 2. *Pour lui* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle*.
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or*.
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui stoient*. — 241. *L'Ombre de la Gloire*.
 — 257. *L'Aube sur la montagne*.
 Procopa LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé*.
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane*.
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette*.
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu*.
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur*. — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse*. — 158. *L'Idée de Suzie*. —
 210. *En lutte*.
 Mario THIERY : 57. *Rêve et Réalité*. — 133. *L'Ombre du passé*.
 Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie*.
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La*
Petite. — 42. *Odette de Lymaille*. — 50. *Les Mauvaises Amours*. —
 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune*
fille moderne. — 122. *Le Droit d'aîné*. — 144. *La Roue du moulin*.
 — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite aventure*.
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
 Camillo de VERINE : 255. *Telle que je suis*.
 Andréa VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps*.
 Vesco de KEREVEN : 247. *Sylola*.
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier*.
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or*. — 204. *L'Oiseau blanc*.
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage*. — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage*.
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford*.

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

Edith METCALF

Le Roman d'un Joueur

Adapté de l'anglais

par

M. BORDREUIL



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



Le Roman d'un Joueur⁽¹⁾

RUTNÉ

Les salles du casino à Monte-Carlo étaient comblées. Toutes les chaises se trouvaient occupées et, par derrière, une foule nombreuse se pressait, surveillant le jeu avec une attention fébrile ; tous semblaient enflammés par la fièvre de l'or et par ce désir irraisonné, irrésistible, de gagner de l'argent qui vous saisit aussitôt que vous entrez dans ce lieu. Les lumières étincelantes se reflétaient dans les bijoux et les yeux avides, donnant une teinte plus vive aux figures échauffées déjà par la cupidité et l'émotion, tandis que les visages hagards devenaient, par contraste, plus pâles encore.

Dominant les conversations et les bruits confus de la foule, s'élevaient la voix monotone des croupiers et le cliquetis du métal qu'on remuait sur les tables.

Bien peu, parmi la multitude des joueurs et des

(1) Le titre anglais de ce roman est *Pyramide*, 1880.

spectateurs, remarquèrent un incident, pourtant significatif, qui se passait à ce moment-là.

C'était une petite procession de trois hommes qui parcouraient d'un pas lent les salles du casino : l'un d'eux, grand et élancé, brun, l'air distingué dans un habit de soirée d'une coupe irréprochable, faisait fréquemment d'imperceptibles pauses, tandis que ses deux compagnons interrogeaient du regard chacun des croupiers près desquels ils passaient ; les croupiers faisaient un signe d'assentiment et la procession reprenait sa marche. Ce jeune homme se nommait Melville Ashlev : fauché jusqu'à son dernier sou, il faisait le tour des salles pour qu'on pût s'assurer qu'il était bien un client, avant de lui donner la somme qui lui permettrait de payer son voyage jusqu'en Angleterre.

En véritable fils d'Albion, Melville cachait soigneusement ses sentiments ; il poursuivait sa marche, indifférent en apparence, et personne n'eût pu dire s'il était soulagé d'en avoir fini une bonne fois avec le jeu, ennuyé à l'idée de ne plus pouvoir jouer, du moins pour cette saison, ou mortifié de la situation pénible et humiliante dans laquelle il se trouvait. Il paraissait un peu abattu, peut-être, mais calme et complètement maître de lui-même. En perdant sa dernière pièce, il avait perdu aussi la fièvre du jeu ; cette atmosphère surchauffée, chargée de parfums, le prenait à la gorge. Il lui tardait de voir les lourdes portières de serge verte se refermer sur lui et d'être enfin à l'air pur, hors de ce lieu qui, pourtant, en général, avait pour lui un si puissant attrait.

Une fois seulement il sortit de son apathie : une femme se pencha sur sa chaise et avança la main pour le retenir au passage. Elle comprenait trop bien pourquoi il se promenait ainsi escorté et le regarda avec sympathie.

— Vous retournez en Angleterre, Mr Ashley ? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, répondit-il, avec un léger sourire ; je pars ce soir.

Il n'avait pas besoin d'en dire davantage, ni de chercher à inventer quelque explication pour justifier ce départ subit. Son interlocutrice était au courant du langage et des coutumes du lieu ; ces quelques mots suffirent pour lui faire comprendre qu'il avait tout perdu et qu'on devait lui prêter l'argent de son voyage à condition qu'il retournât à Londres immédiatement.

— Je le regrette, dit-elle, d'un accent sincère. Mais je crois que je ne tarderai pas à vous suivre et peut-être que nous nous reverrons. Londres n'est, en somme, qu'un bien petit monde.

— C'est vrai, affirma poliment Melville. Mais ne serais-je pas plus sûr encore de vous revoir si vous me donniez une de vos cartes ?

Je n'en ai pas ici, dit Mrs Sinclair, en souriant à son tour.

Elle aimait les hommes ayant du caractère et admirait la façon tranquille avec laquelle ce jeune homme supportait son échec.

— Les messieurs ont toujours des cartes sur eux... en cas de duel, je suppose ; mais nous autres femmes n'apportons ici que nos bourses et elles sont trop remplies pour qu'il nous soit possible d'y mettre autre chose que de l'argent. Donnez-moi une des vôtres et je vous écrirai lorsque je serai de retour chez moi.

— Vous êtes trop bonne, répondit-il, — et il lui en tendit une aussitôt — mais je crains que vous ne m'ayez bientôt oublié. Adieu et merci.

— Au revoir, dit-elle gracieusement.

Et elle se retourna du côté de son compagnon de gauche qui avait surveillé en silence cette petite scène d'un air de sombre mécontentement.

Melville remarqua le regard jaloux et haineux qu'il lui lançait et le salua d'un air sardonique. Il lui était doux de constater que, même au moment de la défaite, il possédait une certaine supériorité sur d'autres plus favorisés que lui par la fortune, et l'ennui évident de ce petit homme fut un baume pour son amour-propre.

— Ce prétentieux petit personnage ne m'aime

pas, pensa-t-il, mais c'est un niais de le laisser voir. Il faut qu'il soit bien riche pour que Mrs Sinclair se décide à quitter en sa faveur ses vêtements de veuve.

Enfin les portes cochères s'ouvrirent pour laisser passer Melville. La nuit était splendide. Il étendit les bras avec une profonde satisfaction sous le ciel étoilé.

— Je vous suis infiniment obligé, dit-il à ses gardiens. A présent, nous sommes quittes. Les quelques petites formalités qui restent à remplir se compléteront en leur temps.

Peu d'instants après, il était installé dans un wagon de première classe et roulait à toute vapeur dans la direction de l'Angleterre.

Il serait inutile et impossible d'essayer de reproduire ici les pensées qui s'agitaient dans le cerveau de Melville Ashley pendant que le train l'emportait à travers la France. Il était d'une humeur sombre, rempli d'amertume, prêt à lancer une malédiction générale sur tout le genre humain, lui-même y compris, car sa position était désespérée. Orphelin de père et de mère, il avait été élevé, avec un frère plus âgé que lui, par son oncle et tuteur, sir Geoffrey Holt, propriétaire du manoir de Fairbridge, dans le comté de Surrey. Son oncle était célibataire et sa succession devait revenir à ses neveux qu'il avait élevés avec le plus grand soin et pour lesquels il s'était toujours montré généreux et rempli d'affection. Les deux frères étaient beaux, surtout Melville, intelligents et travailleurs. Mais tandis que Ralph, en grandissant, devenait un jeune homme franc, affectueux, passionné pour les sports et tous les jeux au grand air, Melville, au contraire, se renfermait en lui-même, préférant passer son temps à la maison, absorbé surtout par son amour pour la musique.

Lorsque leur éducation fut complètement achevée et qu'ils se trouvèrent majeurs, sir Geoffrey leur laissa une complète liberté, sans pourtant désirer se séparer d'eux. Melville profita de cette liberté pour

développer ses rares talents musicaux. Malheureusement, il se trouva amené à fréquenter des hommes qui, musiciens aussi, n'étaient pourtant pas les compagnons qu'il eût fallu à un tempérament comme le sien, nerveux, faible et ami du plaisir. Il prit goût à cette société de bohèmes sans principes. Après les soirées musicales et les concerts, on jouait aux cartes, au billard, et on ne se séparait que tard dans la nuit. Au lieu de réagir contre ces funestes penchants, il y céda et, avant vingt-cinq ans, c'était déjà un joueur incorrigible.

Sir Geoffrey était riche, rempli de patience et d'indulgence pour les jeunes gens, mais il avait une profonde horreur du jeu. Lorsque, quelques semaines auparavant, Melville était de nouveau venu le trouver avec la même histoire souvent répétée de dettes, d'infortune, etc., sir Geoffrey donna libre cours à son indignation et lui dit carrément ce qu'il pensait :

-- Donnez-moi, sans plus tergiverser, la somme totale de toutes vos maudites dettes, dit-il, si vous pouvez vous en souvenir, et je passerai l'éponge une bonne fois. Après quoi, je vous remettrai encore deux cent vingt-cinq livres et ce sera tout. Vous n'obtiendrez plus rien de moi.

Melville n'eut garde de refuser une offre aussi inespérée. Il apporta la liste demandée et son oncle se mordit les lèvres jusqu'au sang en lisant la somme fabuleuse du total. Jamais lui-même, dans sa jeunesse, ne s'était permis des notes de vins, de cigares, de chevaux de luxe, etc., aussi élevées ; sans parler de certains « item » non spécifiés que sir Geoffrey jugea plus sage de ne pas approfondir. Mais il tint parole ; il fit autant de chèques qu'il fallait pour payer tous les débiteurs nommés sur la liste, exigea de chacun des reçus en règle et quand, au bout d'une semaine, cette pénible besogne fut enfin terminée, il appela Melville dans son cabinet.

-- Est-ce bien tout ? lui demanda-t-il sèchement.

Melville fit signe que oui. Sir Geoffrey s'assit alors à son bureau et écrivit un autre chèque.

— Voilà'en plus les deux cent vingt-cinq livres que je vous avais promises, dit-il. Faites-en le meilleur usage que vous pourrez, car je suis résolu à ne plus rien vous donner. Le cabriolet sera à la porte dans une demi-heure pour vous conduire à la gare.

Il tourna sur ses talons et Melville reprit le chemin de la ville.

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis lors ! Cinq semaines seulement, et déjà il avait tout perdu ! Quelle histoire assez plausible pourrait-il bien inventer pour toucher son oncle et le faire revenir sur sa promesse ? Malgré son esprit ingénieux, Melville se sentait à bout de ressources.

Il alluma un cigare et maudit une fois de plus sa mauvaise chance. Bientôt, cependant, la passion du joueur reprit le dessus. Il se rappela le temps splendide qu'il avait passé à Monte-Carlo tant que la chance lui avait été favorable. En une nuit, il avait gagné plus de trois mille livres. Une autre fois, la banque avait dû faire chercher à deux reprises de nouveaux fonds. C'était là l'apogée du triomphe. On se pressait en foule autour de lui, les uns pour jouer, les autres pour l'admirer, l'envier ou le féliciter, et c'est parmi ces derniers qu'il avait vu pour la première fois Lavande Sinclair. Il la trouva superbe : grande, de formes un peu massives, peut-être, mais admirablement bien faite et bien proportionnée, avec un teint d'une fraîcheur éclatante. Elle était habillée de velours bleu, il s'en souvenait très bien, et portait autour de son cou un collier de turquoises de grand prix, enchâssées dans de l'or massif. Même dans ces chambres, où les bijoux étaient aussi communs que les vertus étaient rares, on remarquait ceux de Lavande Sinclair, et elle les portait avec une distinction parfaite. Quelqu'un le lui présenta et elle parut surprise en entendant son nom. elle avait rencontré des gens qui portaient en nomade, des parures éloignées, sans doute ;

mais, malgré cela, elle ne parut pas particulièrement désireuse de le connaître plus intimement. Sa beauté était alors dans son épanouissement ; elle était de ces femmes qui ont besoin de parvenir à un certain âge pour être vraiment belles.

Il se dit vaguement qu'elle devait avoir plus de trente ans, mais, en somme, cela importait peu. Le bruit courait qu'elle allait épouser sir Ross Buchanan. Melville ressentait un profond dédain pour l'individu, qu'il connaissait de vue seulement et qui était petit, malingre, mais avait hérité de son père un titre très ancien, et de sa mère, à ce qu'on disait, deux millions de livres sterling. Sir Ross était certainement une pilule qui avait besoin d'être bien dorée et la première admiration que Melville ressentait pour cette femme si belle se changea en mépris pour sa vénalité. Pourtant elle lui avait témoigné de la sympathie en lui disant adieu et, à ce moment-là surtout, Melville appréciait la sympathie.

Afin d'abrégier un peu la longueur de ce fatigant voyage, il ouvrit son sac, en tira un paquet de lettres qui lui étaient arrivées pendant son séjour à Monte-Carlo, mais qu'il n'avait pas eu le temps d'ouvrir, et se mit en devoir de les parcourir. Il les déchira toutes et les lança au loin, sauf une qu'il relut lentement et qu'il remit avec soin dans son sac. Elle était de son frère et ainsi conçue :

CHER MELVILLE,

J'ai été très étonné de vous savoir à Monte-Carlo. Pourquoi ne pas m'en avoir averti ? Je souhaite que vous vous y amusiez bien et que la chance vous soit propice. A propos, vous reste-t-il encore assez d'argent pour pouvoir me prêter de deux à trois mille francs ? Je vous les renverrai sans faute au bout de quinze jours et vous me rendriez un grand service. Mon homme d'affaires est en train de me vendre des actions, mais cela ne va pas vite, et j'aurais be-

soin d'argent pour une affaire pressée. Écrivez-moi bientôt.

Votre tout dévoué,

Ralph ASHLEY.

P.-S. -- Vous avez entendu parler, je pense, de mes fiançailles avec Gwendoline Austen?

— Il n'y a pas que moi, à ce qu'il paraît, qui sois à bout de ressources, marmotta Melville en repliant la lettre ; et il compte sur moi pour lui venir en aide ! Non, je ne lui prêterais pas même cent francs quand j'en aurais cent mille demain ! Qu'il se tire d'affaires comme il pourra ! Si seulement je pouvais rompre ses fiançailles avec Gwendoline. Elle me plaît autant qu'à lui ; et qui sait ? si une fois elle devenait ma femme, ce serait un moyen de rentrer dans les bonnes grâces du vieux.

Lorsqu'il eut atteint Londres et qu'il se retrouva dans son appartement de garçon situé rue Jermyn, il ressentit plus vivement encore la grandeur de son infortune. A bout de forces, il se jeta dans son lit et dormit du lourd sommeil de l'épuisement.

II

SOIRÉE DE FIANÇAILLES

Le soir même où Melville, le désespoir au cœur, reprenait le chemin de l'Angleterre, sir Geoffrey Holt recevait une nombreuse et brillante société dans son manoir de Fairbridge. Il donnait un grand dîner pour célébrer les fiançailles de sa filleule Gwendoline Austen avec son neveu favori, Ralph Ashley.

On eût trouvé difficilement un couple plus beau

et mieux assorti. Sir Geoffrey était au comble de la joie.

Il avait ouvert toutes grandes les portes de sa demeure hospitalière en l'honneur de cet heureux événement ; pendant une semaine entière, une foule nombreuse d'invités étaient accourus pour joindre leurs félicitations aux siennes et prendre part au bonheur des jeunes gens. Tous les jours c'étaient de nouvelles fêtes et de nouveaux dîners, si bien que Ralph et Gwendoline ne savaient plus quelles expressions trouver pour lui exprimer leur gratitude.

La réunion de cette soirée mettait un terme aux réjouissances ; lorsque sir Geoffrey eut accompagné jusqu'à la porte son dernier invité, il rentra avec un soupir de satisfaction dans le grand vestibule où « ses enfants », comme il les appelait, riaient en se rappelant certains incidents de la journée qui les avaient amusés. Il attira près de lui sa filleule et lui prit la tête entre les mains.

— Voilà notre dernier hôte parti, Gwen, dit-il. Avouez que vous n'en êtes pas lâchée ?

— Tous ont été si bons pour moi ! Jamais je n'aurais cru qu'il y eût tant de bonté dans ce monde, répondit-elle, en lui rendant son sourire, les yeux brillants de joie. Mais, malgré tout, je le confesse, je ne suis pas lâchée que nous rentrions dans l'intimité.

— Fatiguée ?... interrogea-t-il.

— Absolument pas ! répliqua-t-elle avec vivacité. A moins que ce ne soit d'avoir été par trop cajolée.

— Et vous n'aimeriez pas à aller au lit ?

— Aller au lit ! s'écria-t-elle avec indignation. Au moment où je suis si heureuse ! Ce serait un péché que de gaspiller dans le sommeil des heures aussi précieuses !

— Alors nous pourrions descendre jusqu'au pavillon, reprit sir Geoffrey. Ralph ne refusera pas de vous y accompagner et de vous distraire de son mieux, j'en suis sûr, jusqu'à ce que nous vous re-

joignons. Je veux tout d'abord parler à votre mère.

— Voulez-vous, Ralph? demanda Gwendoline en se tournant vers son fiancé qui la contemplait avec des yeux ravis.

— Si je veux! Je le crois bien! se hâta-t-il de répondre. Voilà une longue semaine que je n'ai pu échanger un seul mot avec vous en particulier. Allons-y tout de suite afin d'avoir le temps de préparer un siège confortable pour votre mère.

Sir Geoffrey rit dans sa barbe.

— Voilà une excellente raison et je vous conseille de vous hâter, car vous n'avez pas trop de temps pour mener à bonne fin une entreprise aussi importante, dit-il. Assurément, Ralph n'aurait pas la force de remuer une bergère à lui tout seul. Il aura besoin de votre aide, Gwendoline.

Ralph enveloppa soigneusement la jeune fille d'un châle, passa son bras sous le sien et, franchissant la porte vitrée, ils se trouvèrent dans le jardin.

La nuit était délicieuse. La lune, alors dans son plein, répandait une douce clarté sur les pelouses veloutées et mettait en relief les superbes massifs de cèdres qui se détachaient en sombre sur le ciel clair. Le parfum des fleurs, nombreuses et variées, embaumait l'air. Aucun bruit ne troublait la sérénité de l'atmosphère. On se sentait envahi par un grand calme et un charme inexprimable.

Le jardin descendait en pente douce jusqu'à la rivière et se terminait par une terrasse bordée de magnifiques plants d'héliotropes et de géraniums.

A l'une des extrémités de la terrasse se trouvait un charmant pavillon, propriété particulière de Ralph; il se composait d'une petite chambre à coucher et de deux petits salons meublés d'une façon à la fois simple et élégante: des fauteuils et des canapés de jonc, rendus plus confortables par une profusion de coussins recouverts d'une étoffe légère, s'harmonisant avec les tentures et les rideaux. L'étage supérieur formait une vé-

randah protégée par le toit qui s'avancait en pente. On y avait mis des chaises à bascule, des fleurs et des plantes vertes à foison, avec des lanternes vénitiennes pour le soir.

Ralph prépara deux chaises pour Mrs Austen et sir Geoffrey.

— Resterons-nous ici, dit-il alors, ou voulez-vous faire un petit tour sur la rivière?

— Oh! restons ici, répondit-elle. Il y fait si bon.

Ralph la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément.

— Je voudrais que ce soit toujours ainsi, continua-t-il; vous et moi, tout seuls, bien tranquilles, avec la rivière et ce beau clair de lune pour refléter notre bonheur.

Mais Gwendoline secoua la tête.

Vous en seriez bientôt fatigué, dit-elle. — Et comme il voulait protester, elle posa une petite main sur ses lèvres. — Je ne vous en blâmerais pas, reprit-elle, car je ne tiendrais pas le moins du monde à vous voir semblable à un mangeur de lotus, toujours plongé dans les rêves, menant une vie passive et inactive. Il y a beaucoup à faire en ce monde, Ralph, et nous qui avons tant reçu n'avons pas le droit de passer notre existence dans une égoïste oisiveté.

Il prit sa main et la baisa. Qu'avait-il fait pour mériter tant de bonheur, tant de privilèges? La Providence semblait prendre plaisir à répandre sur lui, à profusion, ses plus précieuses bénédictions. Et, maintenant, pour combler la mesure, il recevait le don suprême, l'amour d'une jeune fille pure et belle qui venait à lui pleine de confiance.

Il ne pouvait se lasser de la contempler, tandis qu'elle se renversait en arrière sur sa chaise à bascule; et, vraiment, elle formait un délicieux tableau: sa robe légère de mousseline de soie blanche, garnie de riches dentelles, l'enveloppait comme un nuage vapoureux; les fleurs et les lanternes vénitiennes lui composaient un cadre bien assorti.

Elle avait levé sur lui ses grands yeux bruns, doux et francs, et semblait, de son côté, prendre un vil plaisir à l'examiner lui-même. Il avait six pieds de haut, mais paraissait plus grand encore dans son habit de soirée; des cheveux blonds, épais et soyeux, entouraient sa figure bronzée à l'expression franche et énergique; les jeux en plein air l'avaient admirablement développé et il possédait une apparence athlétique qui ne manquait cependant pas de grâce.

Ils restèrent ainsi silencieux pendant quelques instants, leurs yeux exprimant avec éloquence ce que des paroles n'auraient pu dire; ils se sentaient envahis par une émotion, un charme inexprimables, la joie profonde et entière de deux cœurs nobles et fidèles qui s'aiment, se comprennent et savent qu'ils peuvent en toute confiance s'appuyer l'un sur l'autre jusqu'à la fin, dans les mauvais jours comme dans les bons.

Le silence fut rompu par les voix de sir Geoffrey et de Mrs Austen qui traversaient la pelouse dans la direction du pavillon. Sir Geoffrey aidait sa compagne à gravir la terrasse et tous deux montèrent l'escalier conduisant à la véranda.

— Vous nous excuserez d'avoir tant tardé, Gwendoline, dit sir Geoffrey de son ton joyeux dans lequel il y avait une nuance de raillerie affectueuse. J'espère que mon neveu aura fait de son mieux pour vous distraire.

— Il s'est tout à fait bien conduit, assura Gwendoline; vous l'avez vraiment très bien élevé.

— J'ai dit à Martin de nous apporter ici le café et les liqueurs, continua sir Geoffrey, et, si vous le permettez, Mesdames, je fumerai un cigare, tout en admirant le clair de lune sur l'eau et en tâchant de me persuader que je suis encore jeune.

— Aussi longtemps qu'on se sent jeune, on l'est, protesta Mrs Austen. Et comment pourrait-on se sentir vieux par une soirée pareille?

— Il n'y a pas moyen, en effet, assura sir Geoffrey avec force. C'est le digne couronnement d'un des plus beaux jours de ma vie; si un homme

n'a vraiment que l'âge qu'il lui semble avoir, j'aurai vingt ans le jour du mariage de Ralph. Il alluma un cigare et jeta l'allumette dans la rivière. En voulez-vous un, Ralph? dit-il. Je suis sûr que vous l'avez mérité.

Le vieillard était heureux de l'air ému et sérieux de son neveu et il comprenait son silence. Il s'assit près de Gwendoline et lui tapota doucement sur la main.

— Heureuse, Gwen? demanda-t-il.

Elle sourit et fixa sur lui ses grands yeux sombres avec affection. Il essuya furtivement les siens.

— C'est bien, c'est bien, dit-il rapidement, sentant l'émotion le gagner à son tour. Ah! voici Martin avec le plateau.

La vue du plateau et des cigares ramena Ralph à des sentiments plus prosaïques. Bientôt la petite société se lança dans une conversation animée, entremêlée de rires joyeux. Les accords d'une musique harmonieuse et plaintive leur arrivaient d'un autre pavillon situé un peu plus haut sur la rivière. Un canot étroit passa rapidement, conduit par un jeune garçon. Deux cygnes sortirent de dessous les arbres, se balançant gracieusement sur le remous formé par le léger bateau. Dans l'office, on entendait le domestique aller et venir discrètement.

Mais la nuit s'avancait. Il fallait songer à reprendre le chemin du manoir. On s'attarda encore dans le vestibule et, tandis que Ralph souhaitait une bonne nuit à Gwendoline, sir Geoffrey entama une autre petite conversation avec Mrs Austen.

— Je voudrais pouvoir vous dire toute la joie que j'éprouve, dit-il à demi-voix. Le vœu de toute ma vie a été de voir ces deux enfants s'aimer, et maintenant ce vœu est réalisé. Ils sont dignes l'un de l'autre et, à contempler leur bonheur, on se sent redevenir jeune soi-même.

Mrs Austen était enchantée, elle aussi, de cette union et elle approuva cordialement les paroles de sir Geoffrey. Mais un léger soupir qu'il poussa en les prononçant ne lui échappa point; elle ne put

s'empêcher de se demander si, parmi les sentiments de joie qu'éprouvait le vieillard, il ne se mêlerait pas quelque mélancolique souvenir. Bien des fois déjà elle aurait voulu savoir, avec la curiosité de son sexe, pourquoi sir Geoffrey Holt ne s'était pas marié. Mais elle ne dit rien et, d'ailleurs, elle-même n'était pas sans ressentir une tristesse inévitable à toutes les mères qui voient arriver le moment de donner leur fille en mariage, alors même que ce mariage réunit toutes les conditions les plus favorables.

III

UNE SUPERCHERIE

Plus d'une semaine s'était écoulée depuis le retour de Melville et c'est à peine s'il avait osé sortir. Son appartement, situé au dernier étage d'une pension de la rue Jermyn, se composait d'un salon, d'une chambre à coucher et d'une salle de bains. On lui fournissait en outre les repas qu'il prenait dans sa chambre et tous les soins dont il pouvait avoir besoin. Il était donc tranquille de ce côté-là, et, après avoir donné ordre au portier de renvoyer tous ceux qui venaient le voir en disant qu'il n'y était pas, il s'enferma chez lui, en proie à une sombre mélancolie.

Un soir, il se glissa dehors, mit son violon en gages et, au bout d'une heure ou deux à peine, la somme qu'il en avait reçue se trouva presque entièrement engloutie dans quelque absurde pari. Lorsqu'il se réveilla le lendemain, ce fut avec la lings pour toute fortune. Il pleuvait à verse ; un lugubre pensée qu'il ne lui restait que dix achil-

vent violent secouait la maison et pénétrait en gémissant par toutes les ouvertures. Melville frissonna. Il se sentait glacé, mal à l'aise, et se rappela qu'il n'avait pas dîné la veille. Il sonna et dit au valet qui s'occupait de lui ainsi que des autres locataires sur son palier, de lui apporter son déjeuner et de l'eau chaude pour sa barbe.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il brièvement, lorsque le valet revint avec l'eau chaude.

— Bientôt midi, Monsieur. Je vous apporterai votre déjeuner dans un quart d'heure.

Melville ne dit rien et se tourna de nouveau du côté de la fenêtre. Si seulement cette pluie voulait s'arrêter ! Et combien son violon lui manquait ! Il s'était attaché à cet instrument comme à un ami et personne ne pouvait deviner quel déchirement il avait éprouvé en s'en séparant. Il se sentait complètement abandonné.

— Que faire ? se répétait-il en vain. S'adresser à sir Geoffrey eût été inutile, pire qu'inutile, même, après la scène de leur dernière entrevue. A moins que de trouver, par une inspiration inattendue, quelque histoire plausible à lui raconter ; et ce n'était pas le cas.

Melville tournait et retournait encore cette pensée dans sa tête, cherchant en vain quelque expédient propre à attendrir son oncle.

Lorsque le valet revint avec le déjeuner, le jeune homme s'assit, mangea, but et se sentit un peu mieux.

— J'étais sur le point de défaillir, dit-il au valet qui allait et venait dans la chambre, rangeant différentes choses ici et là, tout en le servant. Vous n'avez pas besoin de vous tracasser pour mettre la chambre en ordre maintenant. Je sortirai cet après-midi et vous aurez tout le temps de faire à loisir ce que vous voudrez.

— Il fait un bien mauvais temps pour sortir, Monsieur, observa le valet.

— Un temps de chien ! dit Melville, avec dégoût. Et cela n'a pas l'air de vouloir s'arrêter. Cependant, vous me préparerez mon habit de soi-

rée et ce qu'il me faudra pour m'habiller. Je dînerai probablement dehors ce soir.

— Bien, Monsieur, dit le valet en quittant la chambre.

Lorsqu'il fut sorti, Melville se souvint qu'il ne s'était pas rasé. Il rentra dans sa chambre à coucher, aiguisa son rasoir, ôta son col et commença à se savonner les joues.

Et, subitement, une idée lui vint, qu'il repoussa d'abord avec horreur, mais qui persista, revint avec obstination et finit par s'implanter en lui. Il se dit qu'il avait un moyen bien facile de mettre fin à toutes ses difficultés ; puisqu'il ne savait plus comment vivre, quoi de plus simple que de se laisser mourir ? Son rasoir était là, tout prêt ; un coup rapide et sûr, et tout serait dit. Il se pencha sur sa table de toilette et, se regardant avec attention dans la glace, nota l'endroit exact où il devrait faire la blessure ; puis il passa la lame du rasoir sur son pouce gauche afin de s'assurer qu'il était bien aiguisé. L'instrument entailla la peau et un filet de sang tomba sur le linge blanc qui recouvrait la table. Melville tressaillit. Qu'allait-il faire ? Quel désastre n'allait-il pas produire dans cette jolie chambre si propre ! Il serait étendu dans une mare de sang ! Ce serait affreux ! Mieux valait se servir d'un pistolet. Justement, il en avait un dans son sac. Quelle sottise de sa part de ne pas y avoir pensé plus tôt ! D'autant plus que les gens pourraient croire que le coup était parti par accident, pendant qu'il nettoyait l'arme, tandis qu'avec le rasoir, il n'y aurait pas de doute sur son intention.

Il posa le rasoir, enleva le linge taché de sang, et se mit à fouiller dans son sac pour trouver le revolver. Mais le valet en avait dérangé le contenu en retirant diverses choses ; Melville ne pouvait trouver le petit carton renfermant son pistolet. Au lieu de cela, il mit la main sur un paquet de lettres, parmi lesquelles se trouvait celle de Ralph lui demandant de lui prêter cent livres. Melville l'avait complètement oubliée. En la retrouvant,

il resta frappé de stupeur et la tête lui tourna. Il ressentait absolument les émotions d'un joueur à qui il ne reste plus qu'une seule pièce de cinq francs et qui, au moyen de cette pièce, regagne une fortune.

Melville était un joueur dans toute l'acception du mot. Un moment auparavant, il avait été sur le point de se tuer parce qu'il ne savait où trouver de l'argent. Et, pendant tout ce temps, il avait dans son sac une lettre d'une valeur de trois mille francs environ. Il pouvait ne pas réussir à la faire valoir, c'est vrai, mais encore valait-il la peine d'essayer et ne pas se tuer avant.

Toutes ces émotions successives avaient ébranlé ses nerfs ; en dépit de son impassibilité et de sa force de caractère, il rentra en chancelant dans son cabinet de toilette et se jeta anéanti dans un fauteuil. Il y resta plusieurs heures, incapable de faire un mouvement ou de recouvrer son sang-froid. Son valet, qui rentra quelques instants plus tard, fut effrayé à la vue de sa figure décomposée. Enfin, par un grand effort, il parvint à chasser de son esprit les pensées lugubres que lui avait données ce tête-à-tête avec la mort, et se mit à considérer de quelle façon il s'y prendrait pour soutirer à son oncle ces trois mille francs et à quel moment il vaudrait mieux se présenter.

Un train quittait la gare de Waterloo à six heures quarante. En le prenant, il arriverait au manoir de Fairbridge à huit heures. Sir Geoffrey sortirait de table ; ce serait un moment favorable pour l'aborder et le trouver de bonne humeur.

Il prit même la précaution de substituer un costume déjà usé à l'habit noir de cérémonie que lui avait préparé le valet. « L'Enfant prodigue » devait être râpé lorsqu'il se présenta devant son père, se dit-il, avec une amère ironie, et puisque je vais jouer son rôle, autant le faire consciencieusement. Il s'agit, à présent, de trouver une histoire plausible à raconter. Pourvu, seulement, que Ralph ne soit pas là ! S'il est absent, je risque de m'en tirer assez bien.

Il descendit, héla un fiacre et atteignit bientôt la gare de Waterloo. Mais il se sentait trop inquiet et trop agité pour pouvoir supporter longtemps l'immobilité du wagon. Arrivé à deux stations de Fairbridge Manor, il descendit et résolut de faire le reste de la route à pied. L'exercice le calmerait et lui ferait du bien. Laisant de côté la grande route, trop fréquentée, il descendit au bord de la rivière et suivit le sentier de halage jusqu'à la propriété de son oncle. La pluie avait cessé, mais la nuit tombait ; le ciel était toujours couvert et il commençait à faire sombre. Le silence profond de la campagne l'oppressait. Lorsque enfin il atteignit les jardins du manoir, il se sentait tremblant et faible comme quelqu'un qui relève de maladie. Néanmoins, il se dirigea d'un pas rapide du côté de la maison, se demandant s'il se présenterait tout de suite ou non.

Il était arrivé près de la maison et s'approchait des fenêtres de la salle à manger pour tâcher de jeter un coup d'œil sur ce qui se passait au travers des jalousies, lorsque la porte s'ouvrit. Bien vite il se dissimula derrière des buissons. Il reconnut le pas ferme de sir Geoffrey et, avançant descendaient l'avenue. Ils s'arrêtèrent bientôt, se donnèrent une poignée de main et Ralph s'éloigna, tandis que sir Geoffrey revenait sur ses pas et rentrait dans la maison.

Pourvu que Ralph ne revienne pas ce soir ! murmura Melville. Voilà bien encore ma mauvaise chance.

Il était tapi dans son coin ne sachant que faire ni à quoi se résoudre.

Il redescendit vers la rivière, espérant que sir Geoffrey l'y rejoindrait comme c'était son habitude de venir le soir, après souper, sur la terrasse. La soirée était fraîche. Melville releva le col de son habit et s'adossa à un arbre.

« Voilà probablement sir Geoffrey, pensa-t-il bientôt en entendant un bruit de pas. Non, c'est quelqu'un qui va de l'autre côté. Il est capable de

ne pas venir ce soir. Je n'aime pas cette façon de me dissimuler ; il me semble que je suis un malfaiteur.

Il revint du côté de la maison et, arrivé à la porte du jardin, se trouva face à face avec sir Geoffrey. Ce dernier ne parut pas trop surpris de le voir.

— Bonsoir, mon oncle, fit Melville, d'une voix mal assurée.

— Bonsoir ! répondit sir Geoffrey d'un ton sec. Que venez-vous faire ici ? Je croyais vous avoir interdit l'entrée de ma maison.

— Je... je voulais voir Ralph, balbutia Melville, tout à fait décontenancé par cette froide réception.

— Il vient de partir pour Londres et ne rentrera que demain matin. Vous ferez donc mieux de ne pas l'attendre et de reprendre aussitôt le chemin de la gare.

La pensée que Ralph ne reviendrait pas les déranger rendit à Melville toute son assurance.

— Quelle contrariété ! s'écria-t-il. J'avais absolument besoin de lui parler. Il me doit trois mille francs, et je venais voir s'il pouvait me les rendre, car j'en aurai besoin demain.

— Ralph vous doit de l'argent ! répéta sir Geoffrey, stupéfait de cette assertion dont il ne croyait pas un mot.

— Oui, affirma Melville. Il m'a écrit pour me les emprunter pendant que j'étais à Monte-Carlo et je les lui ai aussitôt envoyés. J'ai là sa lettre ; je peux vous la montrer.

— Venez dans mon bureau, se contenta de dire sir Geoffrey, en tournant sur ses talons.

Melville le suivit, le cœur battant. En passant levant les fenêtres du salon, il aperçut, à travers les persiennes, Mrs Austen et Gwendoline. Il s'arrêta involontairement.

— Mrs et miss Austen sont ici pour quelques jours, mais il n'est pas nécessaire que vous les voyiez, puisque vous venez essentiellement pour affaires, lui dit son oncle avec raideur.

Ils entrèrent dans le bureau par une porte extérieure qui donnait sur le jardin.

Melville se serait volontiers enfoncé dans un des confortables fauteuils de cuir placés près du feu ; mais son oncle ne l'y invita pas. Lui-même resta debout tandis qu'il parcourait d'un air sombre la lettre de Ralph que Melville avait reçue en quittant Monte-Carlo.

— Ainsi, c'est bien vrai, vous avez envoyé ces trois mille francs à votre frère ? demanda sir Geoffrey en fixant sur Melville un regard perçant.

— Oui, fit ce dernier avec assurance. Je les lui ai envoyés en billets de banque. J'ai d'ailleurs inscrit les numéros sur mon carnet et peux vous les montrer, ajouta-t-il avec audace en mettant la main dans la poche intérieure de son veston.

Sir Geoffrey l'arrêta d'un geste.

— C'est inutile, dit-il sèchement. Je veux bien croire que, pour une fois, vous dites la vérité et vais vous rendre cet argent puisque vous en avez besoin tout de suite. Votre frère me remboursera dès qu'il sera de retour de Londres.

Il s'assit à son bureau, écrivit un chèque de trois mille francs et le tendit à Melville.

— Puissiez-vous faire un bon usage de cet argent, Melville, prononça-t-il d'un ton solennel. Ainsi que je vous l'ai dit, je vous interdis l'entrée de ma maison tant que vous n'aurez pas changé votre genre de vie. Faites un sérieux retour sur vous-même, devenez un homme rangé, utile à la société. Vous serez alors le bienvenu à la Grange. Jusque-là, vous n'obtiendrez pas un sou de moi, sachez-le bien. Adieu, Melville.

Il ouvrit la porte de son bureau. Melville le salua et sortit. Une fois hors du parc, il poussa un grand soupir de soulagement. Cette entrevue l'avait éprouvé plus qu'il ne l'aurait cru.

— Vieux radoteur ! s'exclama-t-il à demi-voix, tandis qu'il glissait le chèque dans sa poche d'une main tremblante. C'est égal, j'ai mes cent livres tout de même... et quant à la scène que fera le ~~bonhomme~~ lorsqu'il découvrira la vérité, je m'en

moque. Quelle chance qu'il n'ait pas mis mon nom sur le chèque ! Autrement, au point où en est mon crédit, j'aurais risqué de n'en pas tirer un sou et, ce qui est pis, si Ralph revenait de bonne heure demain, ils auraient pu prendre des mesures pour m'empêcher de le toucher. Baste ! J'irai à la banque dès la première heure, avant neuf heures.

Il atteignit enfin la gare, harassé, et alla à la buvette où il se fit servir un verre de liqueur. Pour le payer, il tira son dernier shilling.

— Heureusement que j'ai un retour, murmurait-il. Demain je pourrai, si je veux, me payer un fiacre pour aller à la banque et en revenir en ballon ou autrement, peu importe. Après quoi, je quitterai la ville pour quelque temps. J'ai vraiment besoin de repos.

Il s'enfonça confortablement dans un coin du wagon et se mit à rire d'un rire stupide. Il atteignit son appartement de la rue Jermyn sans trop savoir comment, et ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il aperçut une lettre à son adresse posée sur la table. Il l'ouvrit et ne reconnut pas l'écriture. Elle était datée du matin, et, dans un coin, il y avait des initiales entrelacées avec l'adresse suivante :

Le Val, 5, South Kensington.

Cher Mr Melville, je ne vous ai pas, jusqu'à présent, invité à venir chez moi pour plusieurs raisons que je ne juge pas à propos de vous expliquer dans cette lettre. Pour le moment, je me bornerai à vous annoncer une nouvelle qui vous étonnera peut-être, à savoir, que j'ai épousé, il y a bien longtemps de cela, votre oncle, sir Geoffrey Holt, et que je suis, par conséquent, votre tante par alliance. Je serais charmée si vous pouviez venir me voir demain, après quatre heures. Jusque-là, ne parlez à personne de ce que je vous dis.

Croyez-moi votre bien dévouée,

L. Holt

Melville relut soigneusement ce billet avant d'en comprendre toute la signification. Puis il boudit

sur ses pieds en poussant une exclamation de triomphe :

— Marié! Lui! Sir Geoffrey! Il est marié! Voilà qui est étrange!

Il écrivit lentement l'adresse dans son carnet et mit la lettre dans un tiroir fermant à clef, avec celle de Ralph.

— Malgré tout ce que vous pouvez dire, sir Geoffrey, je crois bien que cette lettre me vaudra encore quelque argent, pensa-t-il.

Et le méchant sourire qui passa sur sa figure ne présageait rien de bon.

IV

MÉDIATION

Le matin qui suivit la visite de Melville au manoir, lorsque sir Geoffrey entra dans la salle à manger, Gwendoline vit au premier coup d'œil qu'il n'était pas dans son assiette ordinaire. Ce n'est pas qu'il se montrât irritable — il ne l'était jamais avec elle — mais il semblait distrait, préoccupé, et il parcourait les colonnes du *Times* avec agitation sans parvenir à y trouver quelque chose d'intéressant.

Ils déjeunèrent en tête-à-tête dans un silence presque complet, car Ralph n'était pas encore de retour et Mrs Austen prenait son premier repas seule dans sa chambre. A la fin, sir Geoffrey lui-même finit par s'apercevoir qu'il ne remplissait pas ses fonctions d'hôte avec les soins et le succès qui lui étaient habituels.

— Pardonnez-moi, Gwenie, dit-il affectueusement. Vous devez me trouver, ce matin, aussi désagréable qu'un vieil ours et je ne mérite pas la compagnie de ma jolie princesse.

Gwendoline se leva et, s'approchant de lui, passa ses bras autour de son cou.

— Si ce que raconte l'histoire est vrai, la belle princesse n'a eu qu'à embrasser le vieil ours pour le transformer aussitôt en prince charmant, dit-elle joyeusement. Et, se baissant, elle l'embrassa avec affection.

— Vous êtes une petite fée, déclara sir Geoffrey ravi. Mais, n'est-ce pas, vous grillez d'envie de connaître ce qui a bien pu me mettre de si mauvaise humeur ce matin ?

— Pas du tout, affirma Gwendoline ; à moins que ce ne soit quelque chose que j'aie fait ?

— Non, bien sûr, mais si ce n'est pas vous, cela vous touche néanmoins de près, puisque cela concerne Ralph. Je vais être obligé d'avoir avec lui une petite explication.

La figure de Gwendoline s'assombrit.

— Est-il possible ! s'écria-t-elle. Oh ! j'en suis bien fâchée ! « Mais, tout aussitôt, elle reprit son air joyeux. » Ce ne sera rien de sérieux, affirma-t-elle. Il vous donnera immédiatement, et de la façon la plus satisfaisante, l'explication que vous désirez. Vous verrez, après tout, que ce ne sera rien de grave.

— Voilà une loyale petite fiancée, dit sir Geoffrey enchanté. Je ne doute pas que vous n'ayez raison. A quelle heure ce héros immaculé sera-t-il de retour ?

— A une heure moins le quart, je pense, répondit Gwendoline.

— Irez-vous le chercher à la gare ?

— J'en avais l'intention, avoua Gwendoline.

— Ce n'est pas croyable ! dit sir Geoffrey, affectant un air de profonde surprise. Eh bien ! Gwen, pourrez-vous faire le sacrifice de vous séparer de lui quelques instants encore et me l'envoyer dans la bibliothèque ?

— Certainement, dit Gwendoline. Et soyez sûr, cher oncle, que tout s'arrangera ; vous n'avez pas besoin de vous inquiéter.

— C'est bien probable ; je suis, au fond, de votre

avis, acquiesça sir Geoffrey. Mais j'ai pour maxime qu'il faut toujours élargir ce qui paraît douteux, et cela le plus tôt possible. Lorsque vous serez mariée, ma chère enfant, évitez par-dessus tout d'avoir des malentendus avec votre mari. C'est un bon conseil que je vous donne, Gwen, croyez-en ma vieille expérience.

— Qu'est-ce qu'un vieux célibataire peut bien savoir au sujet du mariage? demanda malicieusement Gwendoline. Et, lui faisant un petit signe de tête, elle grimpa légèrement l'escalier, sans remarquer l'expression de pénible tristesse qui traversa le visage de sir Geoffrey.

— Pourquoi faut-il que ce soient ceux que nous aimons le mieux qui nous portent de tels coups au cœur? murmura-t-il. Enfin, ce sont des choses qu'on ne peut éviter en ce monde. Ils le font par ignorance et l'affection qu'ils me témoignent rachète amplement ces petites misères. Si seulement Ralph ne s'était pas abaissé à emprunter de l'argent à Melville! Et quel usage voulait-il bien en faire qu'il n'osait pas s'adresser à moi? C'est là ce qui me tracasse le plus.

La matinée parut longue à sir Geoffrey et à Gwendoline. Enfin, le train qui ramenait Ralph de la ville entra en gare. Gwendoline l'attendait depuis quelque temps déjà; les deux fiancés descendirent lentement la colline qui conduisait à la rivière.

— Allons au pavillon, proposa Ralph. Nous ferons une promenade en canot sur la rivière.

— Pas maintenant, objecta Gwendoline. Sir Geoffrey vous attend. Il m'a recommandé de vous envoyer auprès de lui dès que vous seriez de retour. Vous le trouverez dans la bibliothèque.

— J'irai après déjeuner, répondit Ralph. Je ne pense pas que sir Geoffrey soit très pressé de me revoir.

— Au contraire. Il lui tardait beaucoup que vous arriviez et il m'a fait promettre que vous iriez sans retard.

— Fort bien! Puisque vous avez répondu pour

moi, je ne veux pas vous faire manquer à votre promesse, dit Ralph en souriant.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte de la bibliothèque et le quitta à regret, car elle éprouvait, elle aussi, une curiosité bien naturelle de savoir ce que sir Geoffrey pouvait avoir à reprocher à son neveu favori.

— Gwendoline me dit que vous désirez me parler, mon oncle, dit Ralph, en entrant et en fermant la porte derrière lui.

Sir Geoffrey était enfoncé dans un immense fauteuil, très absorbé, en apparence, par la lecture d'un livre qu'il tenait à la main. Il leva les yeux.

— Vous me devez cent livres, Ralph, fit-il brièvement.

— Mon cher oncle, je vous dois infiniment plus que cela, répliqua Ralph avec vivacité. Jamais je ne pourrai vous rendre même une faible partie de ce que vous avez fait pour moi.

La figure de sir Geoffrey s'illumina de plaisir à l'ouïe de la réponse si franche, si spontanée du jeune homme. Néanmoins, il continua de son ton impassible :

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je n'ai pas l'intention de vous rappeler ce qui est passé et que j'ai fait de bon cœur. Mais pourquoi ne pas m'avoir dit, à moi, que vous aviez besoin d'argent ?

— Je ne vous comprends pas, répondit Ralph, très intrigué.

— Il y a quelques semaines, poursuivit sir Geoffrey assez sèchement, vous avez emprunté cent livres à Melville. Il est venu vous les réclamer hier soir et comme vous n'étiez pas là, je les lui ai rendues de votre part.

Ralph rougit d'indignation.

— Vous avez rendu cent livres à Melville de ma part ! s'écria-t-il.

— Oui, dit son oncle.

— Mais je ne lui devais rien !

— Cependant vous lui avez écrit à Monte-Carlo pour lui emprunter cent livres. Qu'en vouliez-vous faire ?

— En effet. J'en avais besoin pour achever de payer le yacht dont je voulais faire cadeau à Gwendoline. Mr Tracy devait me vendre des actions et ne se pressait pas. J'ai écrit à Melville de me les prêter, s'il pouvait. Je les lui aurais rendues sans retard. Il n'a d'ailleurs jamais répondu à ma lettre.

— Il m'a affirmé qu'il vous avait envoyé cent livres en billets de banque, répéta sir Geoffrey d'une voix nette et posée. Alors, ce n'est pas vrai?

— C'est absolument faux ! déclara Ralph, en parcourant la pièce avec indignation. Il ne pouvait comprendre que son frère eût eu l'audace de jouer à leur oncle un tour pareil. Sir Geoffrey pinça les lèvres et ferma son livre avec bruit.

— J'aurais dû mieux vous connaître l'un et l'autre, fit-il. Mais l'histoire de Melville paraissait si plausible ! Et puis, il y avait cette lettre. Enfin, je me suis laissé mettre dedans complètement. Je sais d'ailleurs ce qu'il me reste à faire, ajouta-t-il d'un ton bref.

Ralph s'arrêta brusquement.

— Que ferez-vous ? demanda-t-il.

— J'écirai immédiatement à Tracy et je ferai arrêter Melville pour m'avoir escroqué de l'argent par de faux prétextes.

— Mais il sera mis en prison !

— Je le sais, répondit sir Geoffrey d'un ton froid.

— Pourtant, mon oncle, vous ne voudriez pas que mon frère, votre neveu, fût envoyé aux galères et devînt un forçat ? reprit Ralph avec chaleur.

— Ce n'est pas notre faute s'il est notre parent, riposta sir Geoffrey. Il mérite d'être puni, il le sera.

— Je vous en prie, oncle Geoffrey, ne recourez pas à ces mesures extrêmes avant d'y avoir bien réfléchi, implora Ralph. Après tout, c'est surtout envers moi que Melville a eu des torts. Je vous promets de vous rendre ces cent livres sans tarder. J'ai l'argent, à présent... et j'irai aussitôt

en ville régler cette affaire avec Melville. Vous a-t-il dit où il logeait ?

— Non, et je ne le lui ai pas demandé.

— Peu importe. J'irai toujours voir à son ancien appartement, rue Jermyn. Il doit y être encore. Je vous en supplie, ne le faites pas poursuivre. Laissez-moi d'abord lui parler et essayer de m'arranger à l'amiable avec lui. Me le permettez-vous ?

Sir Geoffrey leva les yeux et une expression de joie passa sur son visage, tandis qu'il contemplait avec orgueil son neveu.

— Je ne comprends pas comment il se fait que vous soyez frères, lui et vous, déclara-t-il. Eh bien, puisque vous le désirez tant, j'attendrai une semaine. Si, au bout de ce temps, Melville ne vous a pas rendu cet argent, je me réserve d'agir comme il me semblera bon.

— Ce ne sera que juste, sans doute, dit Ralph avec regret. Puis il ajouta, d'un ton plus animé :

« Mais il le rendra, j'en suis sûr ; tout ira bien, mon oncle, vous verrez. »

A ce moment, le son mélodieux du gong annonçant le déjeuner retentit dans la maison. Sir Geoffrey se leva aussitôt, heureux de cette diversion.

— Serrons-nous la main, mon garçon, fit-il avec cordialité. Je suis fâché d'avoir douté de vous, même un instant. Allons bien vite, maintenant, rassurer Gwen ; elle doit commencer à trouver le temps long.

Il passa son bras sous celui de son neveu et se dirigea du côté de la salle à manger, ayant complètement recouvré sa bonne humeur habituelle.

V

PARENTÉ ET AFFINITÉ

Melville se réveilla, le lendemain, frais et dispos, de la meilleure humeur possible. Aucun remords de conscience ne vint troubler sa sérénité, pendant qu'il s'habillait, à l'idée du moyen scanda-
 leux qu'il avait employé pour obtenir ces cent livres. Il n'y songeait même plus et ne pensait qu'au plaisir de courir à la banque toucher son chèque, aussitôt qu'il serait habillé et aurait déjeuné. Quant à l'avenir, à ce qu'il adviendrait une fois les cent livres épuisées, il ne s'en tracassait pas davantage. Le présent était assuré, cela lui suffisait. De plus, la perspective d'une visite à cette tante inconnue mettait dans sa journée un élément de surprise et d'attente qui ne lui était pas désagréable. Il est bien probable que s'il eût eu avec lui un de ses compagnons de plaisir, il n'eût pas hésité à hasarder une partie de la somme qu'il ne possédait pas encore en pariant sur l'âge, l'apparence, la fortune de cette lady Holt, dont il ignorait l'existence jusqu'à ce moment-là.

Naturellement, il la supposait vieille et fort désagréable. Sa séparation d'avec sir Geoffrey provenait sans doute d'une incompatibilité d'humeur elle avait vécu depuis dans une réclusion complète pour éviter un scandale. D'après le style précis de sa lettre, il la jugeait pointilleuse.

Il s'habilla avec un soin tout particulier et se fit conduire en fiacre à la banque de son oncle. Il en ressortit dans les meilleures dispositions possibles avec dix-huit billets de cent vingt-cinq francs dans son portefeuille, deux cent cinquante francs en monnaie dans la poche de son habit, et résolu

à passer de la manière la plus agréable les heures qui le séparaient de sa visite à South Kensington.

Il prit son second déjeuner, délicat et choisi, dans un restaurant à la mode où, à sa grande satisfaction, il rencontra un compagnon de son espèce. Tous deux s'assirent à la même table, le repas fini, Melville suggéra qu'ils pourraient jouer à pile ou face pour savoir qui paierait le dîner. Ce fut lui qui gagna et ce petit succès le confirma dans l'espoir que la chance capricieuse daignait lui sourire de nouveau.

Enfin, il prit congé de son ami et, après avoir choisi un fiacre de bonne apparence, se dirigea du côté de la demeure de cette parente mystérieuse.

Le *Wale*, South Kensington est une petite impasse peu fréquentée, située dans un quartier assez retiré. Il s'y trouve tout au plus une demi-douzaine de villas coquettes et bien entretenues, ombragées de grands ormes et entourées, chacune, d'une véranda ornée de fleurs. De larges portes vitrées donnent accès sur une pelouse verte et unie comme du velours. Le tout a un air de confort et de distinction des plus attrayants, tandis que la verdure et la tranquillité donnent l'illusion de la campagne.

« La vieille dame ne me semble pas à plaindre, se dit Melville, tandis qu'il suivait l'allée de gravier fin conduisant à la maison de sa tante, et qu'il admirait la pelouse bien entretenue, ainsi que de superbes corbeilles de géraniums et de pétunias. Je me demande ce qu'elle sait au juste à mon sujet et de quelle façon je dois me présenter à elle? Le musicien rêveur et enthousiaste ne réussirait peut-être pas mal.

La bonne qui vint lui ouvrir le regarda d'un air assez étonné lorsqu'il lui demanda si lady Holt était chez elle, mais il n'y fit pas grande attention. Son intérêt s'accrut pourtant lorsqu'il se trouva seul dans le salon. Ce n'était pas du tout le style qu'il s'attendait à rencontrer chez la femme de sir Geoffrey. L'appartement était meublé avec goût et de la façon la plus luxueuse ; c'était indiscuta-

blement le salon d'une femme du monde, tout ce qu'il y a de plus mondaine et de plus raffinée ; des photographies, des boîtes d'argent, des objets d'ivoire et d'émail couvraient plusieurs tables ; des peintures de maîtres connus étaient suspendues aux murs et on avait placé partout des coussins et des fleurs.

— C'est une cage digne d'un oiseau rare, se dit-il. Je crois bien que j'ai fait un peu fausse route dans l'idée que je me suis formée de ma digne parente. Il y aura probablement quelques retouches à faire.

Tandis qu'il méditait ainsi, la porte s'ouvrit et le bruissement d'une jupe de soie le fit se retourner. Il s'apprêtait à saluer profondément lorsque, tout à coup, une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres et son monocle tomba sur le tapis. Au lieu de la personne âgée à papillotes qu'il s'attendait à voir, il se trouva face à face avec la dame qui lui avait demandé sa carte à Monte-Carlo et lui avait témoigné tant de sympathie lorsqu'il se trouvait réduit au *viaticum* pour revenir en Angleterre. En un mot, c'était la charmante Mrs Sinclair.

Elle s'avança vers lui avec une aisance et un sang-froid parfaits, mais on pouvait voir dans ses yeux une lueur d'amusement.

— C'est ce qui peut s'appeler une surprise complète, dit Melville, qui s'inclina en lui serrant la main. J'avoue que vous étiez la dernière personne que je m'attendais à rencontrer ici.

— Mais non pas la dernière que vous désiriez y voir, je l'espère, répondit-elle, bien que vous n'avez pas précisément l'air ravi, il faut le dire. Voulez-vous vous asseoir ?

Melville ramassa son monocle et l'essuya soigneusement avant de le remettre devant son œil.

— Serais-je indiscret en demandant comment il se fait que je vous trouve ici ? reprit-il.

— Mais j'y demeure, répondit Mrs Sinclair. Que supposez-vous donc ?

Je ne comprends pas très bien, persista Mel-

ville, d'un ton d'excuse. Tout d'abord, laissez-moi vous expliquer que je n'avais jamais entendu dire, jusqu'à hier soir, qu'il y eût une lady Holt, et qu'après avoir reçu son billet, j'ai essayé de me représenter comment elle était.

— Et quel a été le résultat de vos suppositions ? demanda Mrs Sinclair.

Melville se mit à rire :

— J'étais persuadé que le choix de mon digne oncle se serait porté tout naturellement sur le type de femme appartenant au commencement du règne de la reine Victoria. Mais il n'est pas probable que ce soit là le genre de personne avec qui il vous conviendrait de vivre ; et si vous êtes une amie de lady Holt, je ne perds pas tout espoir de m'entendre avec ma tante.

— Je l'aime certainement beaucoup, affirma Mrs Sinclair. Mais je vois, Mr Melville, que vous vous faites une fausse idée de la situation et mon intention n'est pas de vous tendre un piège. Vous vous rappelez votre dernière nuit à Monte-Carlo ?

— Il me serait difficile de l'oublier, répondit brièvement Melville. Jamais la mauvaise chance ne m'avait poursuivi avec autant d'acharnement qu'à ce moment-là.

— Vous m'avez remis une de vos cartes et j'ai promis de vous écrire.

En effet.

— J'ai tenu ma promesse. Je vous ai écrit hier en vous demandant de venir me voir. Je suis lady Holt.

La figure de Melville prit un air de stupéfaction si comique que Mrs Sinclair éclata de rire.

— Vous êtes plus surpris encore que je ne m'y attendais, dit-elle. Vous me regardez avec de grands yeux effarés comme si j'étais un revenant.

— Je vous présente toutes mes excuses, dit Melville, et j'en dois aussi à sir Geoffrey pour l'avoir si mal jugé.

— Voilà qui vaut mieux, reprit Mrs Sinclair. Oui, il faut bien que je l'avoue, je suis votre tante.

— Et je suis ravi de l'apprendre, répondit chaleureusement Melville. Je n'ai qu'un seul regret.

— Lequel ?

— De ne pas l'avoir su plus tôt. Avez-vous hésité si longtemps à me faire part de cette bonne nouvelle parce que vous me connaissiez pour un « mauvais sujet » ?

— Le seul fait de vous avoir rencontré à Montecarlo m'assurait d'avance que vous n'étiez pas ce qu'on appelle un « jeune homme modèle », dit Mrs Sinclair.

— Et c'est bien vrai, avoua Melville, je confesse que je suis loin d'être un « modèle ». A propos, faudra-t-il que je vous appelle ma tante ?

Mrs Sinclair eut un léger frisson.

— Certainement pas, répondit-elle avec emphase. Il n'est pas nécessaire d'attirer l'attention publique sur mon âge et de provoquer des discussions à ce sujet.

— Alors, comment vous appellerai-je ?

— Appelez-moi Mrs Sinclair, dit-elle. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-neuf ans, répondit Melville. Pourquoi ?

— Dans ce cas, vous pouvez m'appeler Lavande lorsque nous sommes entre nous. Mais, en société, il vaut mieux s'en tenir à Mrs Sinclair. Le monde est si méchant.

Elle se renversa dans son fauteuil et l'examina d'un œil scrutateur ; l'examen fut satisfaisant et elle se félicita intérieurement d'avoir suivi l'impulsion qui l'avait poussée à se faire connaître à son neveu. Cependant, malgré toute son habileté et sa clairvoyance de femme du monde, elle venait de commettre un acte qui, tout en étant irréparable, devait leur être fatal à tous deux.

Lorsqu'elle faisait un retour sur sa vie passée, elle y trouvait plus d'une occasion de regrets, entre autres sa séparation d'avec un mari dont elle reconnaissait pleinement, à présent, les bonnes qualités. Mais jamais elle n'avait commis une impudence aussi dangereuse qu'en s'alliant ainsi avec ce neveu inconnu, pour la seule raison de sa

tisfaire un caprice et d'introduire dans sa vie un élément nouveau de gaieté et d'animation.

— Je suis sûre que vous mourez d'envie de savoir à présent tout ce qui me concerne, dit-elle au bout d'un moment.

— Vous ne vous trompez pas, répondit-il en riant, et vous avez exprimé mes pensées sans le moindre détour. Dites-moi, en tout cas, ce qu'il est nécessaire que je sache et ajoutez-y ce qu'il vous semblera bon de me confier.

— Vous connaissez déjà le point principal : c'est que je suis la femme de sir Geoffrey Holt. Je l'ai épousé il y a bien des années, alors que j'étais trop jeune encore pour comprendre l'importance du mariage, et surtout d'un mariage avec un homme beaucoup plus âgé que moi... Cela n'a pas réussi. Et c'est vraiment tout ce que j'ai à dire... Il n'était pas encore sir Geoffrey ; rien ne faisait supposer qu'il aurait jamais le titre de son frère qui était jeune et pouvait avoir des fils...

Elle s'arrêta et Melville en profita pour poser une question qui l'intriguait par-dessus tout.

— Comment se fait-il qu'on ait si complètement oublié ce mariage ? observa-t-il.

Une légère rougeur monta aux joues de Mrs Sinclair.

— Sir Geoffrey est très fier, dit-elle. Il l'a toujours été ; c'est même, en grande partie, ce qui a causé notre séparation ; et c'est probablement aussi ce qui l'a fait garder le silence sur son mariage : un homme fier n'aime pas à avouer qu'il s'est trompé et à devenir la risée de tous ses parents et amis.

« Oui, reprit-elle avec un rire un peu amer, nous nous étions tous deux bercés de chimères et la réalité a été pénible ; aussi avons-nous décidé de nous séparer une fois pour toutes et de ne plus nous inquiéter l'un de l'autre.

— Et vous ne vous êtes jamais revus ?

— Jamais.

— Sir Geoffrey est très riche, reprit Melville, en suivant le cours de ses pensées.

— C'est ce qu'on dit, répondit Mrs Sinclair avec indifférence. Mais il y a certaines choses que l'argent ne remplace pas.

— Je suppose qu'il se montre, en tout cas, très généreux pour vous ?

— Je ne voudrais pas accepter un centime venant de lui ! s'écria-t-elle avec véhémence.

Melville n'ajouta rien. Ce qu'il désirait surtout savoir c'étaient les sentiments qui animaient lady Holt envers son mari ; mais elle ne lui en donna pas l'occasion et changea de sujet. Elle ne tenait pas à ce que la conversation devînt par trop intime. Elle s'était sentie attirée vers Melville lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois à Monte-Carlo. Elle s'était dit qu'il pourrait devenir pour elle un agréable compagnon sans risquer de la fatiguer par un excès de démonstrations plus affectueuses qu'elle ne le désirait, ce qui arrivait invariablement avec les autres hommes qu'elle connaissait. Un neveu vaut mieux encore qu'un cousin.

— Vous pourrez m'inviter à dîner avec vous, dit-elle, et nous ferons ainsi, peu à peu, plus ample connaissance. L'inconnu a pour moi beaucoup d'attrait ; je déteste savoir du premier coup ce qui concerne les gens.

• — Dînez avec moi ce soir, dit aussitôt Melville. Les cent livres qu'il avait touchées le matin même brûlaient sa poche ; d'autant plus qu'il avait le pressentiment d'en obtenir d'autres encore de la même source. Où irons-nous ?

— Où vous voudrez. Venez me chercher à sept heures et demie pour me conduire à l'endroit que vous aurez choisi.

— Entendu ! dit Melville avec vivacité. Je vais aller aussitôt arranger la chose.

— Vous garderez mon secret, lui dit-elle gravement. Je peux me fier à vous ?

— Entièrement, répondit-il. Je vous suis trop reconnaissant de bien vouloir m'accueillir comme votre neveu pour m'aliéner aussitôt votre faveur. Cette assurance satisfit Mrs Sinclair. Elle sonna

pour que la bonne vint ouvrir la porte et tendit la main à Melville avec un gracieux sourire :

— J'espère que vous allez vous montrer digne des espérances que j'ai fondées sur vous, dit-elle. Il se mêle dans la façon dont le hasard vous a réunis un élément romanesque qui m'attire ; et puis, vous êtes un neveu très présentable.

Melville eut un sourire sardonique : le mari de sa tante était loin de partager cette opinion.

— Je suis, en tout cas, un neveu fortuné, se borna-t-il à répondre.

Le soleil ne lui avait jamais paru aussi brillant que lorsqu'il se retrouva sur le chemin de la ville.

La Fortune avait tourné sa roue ; la chance lui souriait de nouveau et son âme de joueur triomphait.

VI

MELVILLE JOUE GROS JEU

L'apparition imprévue de Mrs Sinclair dans la vie de Melville à un moment si critique le remplit d'une intense satisfaction. Il éprouvait les sentiments d'un joueur désespéré qui, hasardant sa dernière pièce, voit tout à coup les atouts entre ses mains. En outre, Mrs Sinclair était une femme charmante, pleine de ressources, bien féminine malgré son indépendance et sans la moindre trace d'affectation. Quant aux secrets qui, peut-être, hantaient sa vie passée, Melville ne s'en inquiétait pas pour l'instant ; elle avait épousé son oncle, c'était certain ; les deux époux n'avaient pas fait bon ménage et avaient décidé d'un commun accord de se séparer d'une façon aussi discrète que possible afin qu'il n'y eût pas de scandale, « Sinclair » était un nom de guerre et ainsi tout s'ex-

pliquait de la manière la plus simple et la plus satisfaisante. Ce que Melville ne pouvait comprendre, c'est qu'elle refusât toute assistance de la part de son mari. La chose lui paraissait d'autant plus incompréhensible que, vu les circonstances, elle pouvait imposer à sir Geoffrey les conditions qui lui plairaient. Quels étaient ses motifs pour agir de la sorte? Melville avait bien l'intention d'approfondir cette question et d'en tirer si possible de l'argent. Mais, avant tout, il lui tardait d'annoncer à sir Geoffrey qu'il connaissait l'étonnant secret de son mariage, bien persuadé que, de ce côté-là, du moins, il serait payé largement pour ne pas divulguer cette fameuse découverte.

Telles étaient les pensées qui s'agitaient dans son esprit tandis qu'il suivait le chemin conduisant de la gare au manoir. Son parti une fois pris, il le mettait à exécution sans retard et sans hésitation ; il avait résolu, pendant la nuit précédente, de payer d'audace et de faire face hardiment à sir Geoffrey et à Ralph tout à la fois. Ils avaient dû découvrir déjà sa fraude au sujet des cent livres et il pouvait s'attendre à une entrevue orageuse tant d'un côté que de l'autre ; mais, à présent, il ne s'en souciait guère.

Il marcha rapidement jusqu'à la grille qui fermait l'entrée du parc de Fairbridge-Manoir, l'ouvrit et pénétra dans l'avenue. A mi-chemin, il rencontra son frère. Celui-ci parut confondu à la vue de Melville.

— Comment osez-vous reparaître ici? prononça-t-il d'une voix vibrante d'indignation.

— Mon cher, répondit Melville avec aisance, je viens au manoir parce que j'ai besoin de voir sir Geoffrey.

Vous n'aurez pas honte de vous présenter devant lui après le tour abominable que vous lui avez joué! s'écria Ralph avec mépris. Et vous croyez qu'il vous recevra! Si vous voulez écouter un bon conseil, Melville, retournez à Londres par le premier train. J'allais moi-même chez vous

LE ROMAN D'UN JOUEUR

m'entendre avec vous au sujet de ces cent livres que vous avez escroquées à notre oncle et que j'ai lui ai rendues ce matin.

— Il sera temps de me donner un conseil lorsque je vous le demanderai, répondit Melville, sans se départir de son calme. Si sir Geoffrey est à la maison, je le verrai immédiatement. Sinon, j'attendrai.

— Votre conduite est pour moi un mystère, dit Ralph, d'un air désespéré. Enfin, puisque vous désirez tant revoir sir Geoffrey, je ne veux pas vous retenir davantage. Je ne pense pas qu'il vous reste une parcelle de honte.

Il rebroussa chemin et accompagna Melville jusqu'à ce qu'ils fussent en vue de la maison. Là, il s'arrêta. Il se sentait incapable d'assister à la pénible entrevue qui allait avoir lieu entre son oncle et son frère.

— Vous trouverez bien sûr sir Geoffrey dans la bibliothèque, dit-il. Moi, je descends au pavillon.

— Très bien, répondit Melville avec indifférence. Si sir Geoffrey me demande de rester, j'accepterai ; ainsi, il est probable que nous nous reverrons. Au revoir.

Il fit un petit signe de tête, ravi de l'air incrédule et stupéfait de Ralph, poussa la porte cochère, pénétra sans façon dans le grand vestibule du manoir qu'il traversa rapidement, entra dans la salle à manger et sonna.

Ce fut le vieux majordome, Martin Souers, dont il était le favori, qui répondit à son coup de sonnette. Melville lui serra chaleureusement la main.

— Me voici de retour encore une fois, Martin, s'écria-t-il gaiement, et enchanté de vous revoir !

— Vous avez été à l'étranger, monsieur Melville ? demanda Martin.

— Oui, toujours le même endroit, la même vie et la même malchance.

Martin secoua la tête.

— Je n'aime pas Monte-Carlo, prononça-t-il avec

LE ROMAN D'UN JOUEUR

gravité. C'est un mauvais endroit et je n'ai jamais vu qu'il en soit sorti rien de bon.

— Voilà qui n'est pas poli, dit Melville, puisque j'en viens. Comment va sir Geoffrey ?

— Assez bien, Monsieur ; je pourrais même dire très bien.

Il est étonnant pour son âge, reprit Melville. Vous verrez qu'il se mariera un de ces jours et fondera une famille. Je vous le prédis.

— Sir Geoffrey n'a jamais fait grande attention aux dames, remarqua Martin. C'est dommage, d'un côté. Mais puisqu'il vous a, ainsi que Mr Ralph, c'est bien suffisant.

C'est même peut-être trop, dit Melville. Allez lui dire que je suis ici, Martin, s'il vous plaît.

Le vieux serviteur disparut et revint bientôt, l'air confus et perplexe.

Je suis bien fâché d'avoir à vous dire, Mr Melville, que sir Geoffrey ne peut vous recevoir cet après-midi, prononça-t-il avec hésitation.

Melville fronça le sourcil.

Est-ce qu'il ne « peut » pas ou qu'il ne « veut » pas, demanda-t-il, d'un ton péremptoire.

Martin aimait trop son jeune maître pour lui rien cacher.

Sir Geoffrey semble de bien mauvaise humeur, expliqua-t-il, d'un ton d'excuse ; c'est...

— Retournez vers lui et dites-lui qu'il faut que je le voie, ordonna Melville.

Martin obéit à contre-cœur.

Cette fois, il ne revint pas. Melville entendit la porte de la bibliothèque s'ouvrir et se refermer brusquement ; des pas rapides traversèrent le vestibule et l'instant d'après sir Geoffrey, rouge d'indignation, fit irruption dans la salle à manger.

— Qu'est-ce que cela signifie ? De quel droit vous introduisez-vous ainsi chez moi pour m'imposer votre présence ? s'écria-t-il avec emportement. Êtes-vous donc si dénué de tout sentiment que non seulement vous n'allez pas vous cacher après votre honteuse larcinerie, mais encore que

des ordres ! Je refuse de vous recevoir ici. Sortez à l'instant et attendez-moi dehors ; sinon, je vous ferai mettre à la porte par mes gens.

Melville ne bougea pas.

— Je regrette de vous causer encore cet ennui, dit-il, mais mon affaire est urgente.

— Je ne veux pas l'entendre ! tonna sir Geoffrey.

— Il le faut, cependant, reprit Melville avec fermeté. Ce n'est pas pour moi que je viens aujourd'hui. J'ai à vous parler au sujet de lady Holt.

Ce nom ne parut faire aucune impression sur sir Geoffrey. Il n'eut pas l'air d'avoir compris. Ce passage de sa vie était clos depuis si longtemps, bien avant qu'il héritât de son titre ; de sorte que jamais, dans sa pensée, il n'avait songé à réunir les deux mots. Melville vit qu'on ne le comprenait pas et, avec une froide emphase, il répéta sa phrase en termes plus explicites.

— Je suis venu vous voir au sujet de lady Holt, votre femme.

Cette fois, le coup avait porté. Sir Geoffrey pâlit et chancela comme s'il allait tomber. Vaguement il se tourna du côté de la cheminée où se trouvait son grand fauteuil, et s'y laissa tomber faiblement.

— Lady Holt, murmura-t-il. Grand Dieu ! ma femme !

Melville rompit le silence :

— Vous pensiez qu'elle était morte ? demanda-t-il avec douceur.

— Oui, dit sir Geoffrey. Je la croyais morte depuis longtemps.

Sa voix était rauque ; sa figure livide, désespérée. Il ne songea pas à mettre en doute ce que lui disait Melville ni à s'étonner de ce qu'il fût choisi par sa femme comme ambassadeur auprès de lui. Il savait combien le destin peut être à la fois ironique et cruel, et avec quelle froide insensibilité il choisit souvent le moment où nous sommes le plus heureux pour frapper ses coups les plus terribles. Il resta pendant quelques instants avéanti

et comme privé de sentiment ; mais il reprit bientôt possession de lui-même et s'en voulut de s'être ainsi laissé aller devant son neveu, au point d'avoir trahi l'angoisse que lui causait cette fatale nouvelle.

Il réussit, par un violent effort, à surmonter sa faiblesse et reprit avec Melville ses manières froides et hautaines.

— Depuis quand savez-vous ceci ? demanda-t-il. Quand avez-vous fait la connaissance de lady Holt ?

— Je l'ai vue hier pour la première fois, répondit Melville. Je ne me doutais de rien jusque-là.

— Ah ! fit sir Geoffrey.

Melville comprit ce que signifiait cette exclamation ; son oncle pensait à la visite qu'il lui avait faite l'avant-veille pour lui extorquer de l'argent et supposait qu'il y avait une relation entre les deux faits. Il se hâta de le détromper.

— C'est en rentrant chez moi, après vous avoir quitté avant-hier, que j'ai trouvé un billet de lady Holt, dit-il ; elle me demandait d'aller la voir et, naturellement, j'y suis allé.

— Naturellement, répéta sir Geoffrey avec amertume. Il se représentait aisément quels avaient dû être les sentiments de Melville en apprenant cette nouvelle et avec quel empressement il était allé aux informations.

— Et alors elle m'envoie un message par vous ?

— Non, dit Melville, je suis venu de mon propre mouvement. Oncle Geoffrey, votre femme est dans une situation des plus misérables... Elle meurt de faim.

Sir Geoffrey se mordit les lèvres. Ce pouvait être vrai et, pourtant, il lui était impossible d'avoir confiance en son neveu. Il l'examina attentivement comme pour essayer de lire au fond de son âme, mais Melville ne sourcilla pas. Il supporta cet examen sans broncher et son oncle en fut réduit à croire que, pour cette fois, il disait la vérité, bien que cette vérité le servît un peu trop à souhait. Si seulement il avait pu regarder son

neveu en face et démentir cette histoire ! Mais elle n'était que trop vraie. Toutes les années qui s'étaient écoulées ne pouvaient annuler le fatal mariage, conclu en hâte, dans un moment d'infatuation, et toutes les misères et les souffrances que lui avait causées cette femme sans cœur ne le déliaient pourtant pas des obligations qu'il lui devait. Mais pourquoi fallait-il que cette malheureuse affaire, oubliée depuis si longtemps, revînt au jour pour tomber juste entre les mains de cet intrigant avide et sans scrupules qui se ferait un malin plaisir de la proclamer à tout un monde étonné, à moins qu'on ne lui liât la langue en achetant fort cher son silence ? Les soupçons se pressaient en foule dans l'esprit du vieillard. Lors même que Melville serait sincère dans son désir de venir en aide à sa tante, le but principal de sa visite n'en était pas moins d'extorquer à son profit tout ce qu'il pourrait ; et si la somme ne lui paraissait pas suffisante, il publierait partout ce qu'il savait, en y ajoutant tous les détails que lui suggérerait son imagination maligne.

Enfin sir Geoffrey parla.

— Je n'ai pas besoin de répéter que je l'ai crue morte, dit-il. Tous mes efforts pour la retrouver ont été vains. Mais il est inutile d'en parler davantage. Donnez-moi son adresse et elle recevra aussitôt, largement, tout ce dont elle aura besoin. J'irai moi-même la voir.

Melville secoua la tête :

— Elle ne désire pas vous voir. Elle craint trop les reproches que vous pourriez lui faire et j'ai dû lui promettre, sur mon honneur, de ne pas vous révéler où elle habite.

— Votre honneur est-il une chose aussi sacrée ? demanda sir Geoffrey avec mépris. Si vous ne voulez pas me donner l'adresse de lady Holt, je ne vois pas pourquoi, de mon côté, je serais obligé de la secourir ?

— Ceci vous regarde, répondit Melville ; vous savez comme vous voudrez. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut que quelqu'un lui vienne

en aide le plus tôt possible. Si vous ne le voulez pas je m'adresserai à d'autres que vous.

Il se leva pour partir. Sir Geoffrey le regarda fixement.

— Qu'allez-vous faire? demanda-t-il.

— Une femme se laissera peut-être toucher plus facilement que vous; je vais voir si Mrs Austen serait disposée à faire quelque chose pour lady Holt.

— Et pourquoi Mrs Austen plutôt qu'une autre?

— Parce que, étant probablement déjà au courant de votre mariage, elle sera moins étonnée et moins scandalisée que d'autres de la confidence que j'aurai à lui faire.

Melville jouait son rôle à merveille. Il se sentait maître de la situation et en dirigeait les fils avec une dextérité parfaite et une vive satisfaction.

Il était évident que sir Geoffrey ne tenait pas à ce que cette histoire, qu'il avait gardée secrète si longtemps, devînt tout d'un coup la proie d'un public curieux et malveillant. Il voudrait, au moins, s'assurer tout d'abord de l'effet que produirait l'annonce de son mariage sur ceux qui l'entouraient.

En dépit de l'expression rigide et impénétrable de son visage, le vieillard était fort agité; Melville le devinait à voir ses mains s'ouvrir et se fermer nerveusement sur les bras de son fauteuil. Sir Geoffrey était trop fier pour demander à son neveu de ne pas divulguer ce qu'il avait appris, mais il n'était pas douteux qu'il le désirait vivement.

— Pourquoi lady Holt a-t-elle eu l'idée de s'adresser à vous? demanda soudain sir Geoffrey; et que vous a-t-elle dit de son histoire?

— Je ne sais pourquoi elle m'a écrit plutôt qu'à un autre, répondit Melville. Sa lettre était d'ailleurs très courte. Elle me disait simplement qu'elle désirait me voir, qu'elle vous avait épousé bien des années auparavant, et elle me priait de ne parler à personne, pour le moment, de ce qu'elle me confiait. Je l'ai vue hier. Notre entrevue ne m'a

rien appris de nouveau. Elle m'a répété encore qu'elle était bien réellement votre femme et je l'ai crue. Elle avait l'air de dire la vérité.

— Comment puis-je le savoir, objecta sir Geoffrey. J'ai été marié, cela est certain. Mais ma femme vit-elle toujours, et, si oui, cette personne dont vous me parlez est-elle ma femme? C'est ce que j'ignore. Évidemment, je ne peux rien faire pour elle avant de l'avoir vue.

Il pensait avoir trouvé là une excuse plausible. Mais Melville ne s'y laissa pas prendre. Aussi longtemps que son oncle voudrait garder son mariage secret, lui, Melville, tiendrait les clés de la situation, et il avait l'intention d'en profiter le plus possible.

— Je ne veux pas violer la promesse que je lui ai faite, dit-il froidement. Elle est malade et dépourvue de tout. Elle ne s'est décidée à m'écrire que lorsqu'elle s'est vue sur le point d'être chassée de son logement. Naturellement, j'ai empêché la chose et j'ai pourvu au plus indispensable, mais c'est à vous qu'il appartient de la secourir à l'avenir.

Ces paroles cruelles et injustes, et le ton dont elles étaient prononcées, firent frémir sir Geoffrey de chagrin et d'indignation.

Soyez franc une fois en votre vie, Melville, dit-il d'un ton péremptoire. Allez droit au but et nommez-moi la somme que vous espérez me soustraire pour payer votre silence. Vous avez découvert une phase de ma vie que, pour des raisons qui me concernent, je désirais tenir secrète. Votre seul mobile est-il de tirer le meilleur parti possible de votre découverte ou agissez-vous vraiment de bonne foi en faveur de cette pauvre femme?

— Vous aviez sans doute d'excellentes raisons pour abaisser le rideau sur cet acte de votre vie, ricana Melville.

— Et vous ne vous ferez aucun scrupule de le lever, si la somme qu'on vous offre n'est pas assez forte, répliqua sir Geoffrey avec amertume.

Ah ! je comprends tout, maintenant. Vous vous proposez d'ajouter le chantage à vos autres talents.

Melville ne se formalisa pas de cette accusation.

— Je suis tout bonnement venu vous dire que votre femme meurt de faim, expliqua-t-il, et vous proposer de lui venir en aide. C'est lady Holt elle-même qui a posé comme condition que les secours passeraient par mes mains, car elle paraît avoir une vive appréhension de vous revoir. La seule chose que je vous demande, c'est de vouloir bien me dire si vous m'acceptez pour intermédiaire. Sinon, j'agirai comme je le croirai convenable. Voilà tout. Il me semble que c'est très simple à comprendre.

Sir Geoffrey se leva languissamment.

— Je ne peux vous donner une réponse définitive aujourd'hui, dit-il. — Et Melville comprit qu'il avait gagné la partie. — J'ai plusieurs lettres à écrire ; si vous voulez revenir demain, je vous donnerai quelque argent pour les plus pressants besoins de lady Holt et je réfléchirai à ce que j'ai à faire pour l'avenir.

— Je suppose que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je passe la nuit ici, demanda Melville avec une feinte indifférence, admirablement jouée. Cela m'épargnera un double voyage et Ralph me prêtera sûrement ce dont j'aurai besoin.

Sir Geoffrey le regarda en silence. Son digne neveu ne perdait pas de temps à profiter des avantages qui s'offraient à lui. Mais il ne fit pas de remarque.

Comme vous voudrez, répondit-il brièvement, d'un air lassé. Et maintenant vous m'excuserez si je vous laisse. J'ai besoin d'être seul.

Le changement qui s'était opéré chez le vieillard, son air accablé, ses manières douces et courtoises, si différentes de l'emportement qu'il avait montré au début, avaient quelque chose de pathétique qui allait au cœur. Mais Melville ne se laissa pas toucher. Aussitôt que la porte se fut refermée sur sir Geoffrey, il tira le cordon de la sonnette.

— Je vais passer la nuit ici, Martin, dit-il au majordome. Voudrez-vous me procurer tout ce dont j'aurai besoin. Je n'ai rien apporté avec moi.

La figure du vieux domestique s'illumina. Ainsi Mr Melville avait obtenu son pardon une fois de plus.

— J'en suis bien heureux, Monsieur, dit-il cordialement. Nous aurons justement Mrs et mis. Austen à dîner ce soir, à huit heures. Vous trouverez ce qu'il faudra pour vous habiller dans votre chambre. Prendrez-vous du thé maintenant?

— Non, merci ; je vais aller rejoindre mon frère au pavillon, dit Melville.

Il alluma un cigare, sortit de la maison et descendit la pelouse d'un pas délibéré.

— Mon vertueux frère va être bien attrapé, pensa-t-il. C'est toujours amusant de déconcerter les gens. Grâce au ciel, j'ai de l'humour. C'est une qualité qui manque en général aux gens parfaits et Ralph est de ce nombre.

III

RIVALITÉ

Ralph ne fut pas peu surpris et décontenancé de la tournure que prenaient les choses ! Mais ni sir Geoffrey ni Melville ne jugèrent à propos de lui donner des explications et il n'en demanda point. Malgré toute sa bonté, sir Geoffrey avait su maintenir ses neveux dans une stricte discipline. On ne parla donc plus ni des cent livres, ni de faire poursuivre Melville à ce sujet. Ce dernier reprit au manoir ses anciennes habitudes et s'arrangea pour passer son temps de la manière la plus agréable. Une semaine s'écoula ainsi, et lorsque enfin il se décida à reprendre le chemin de Lon-

dres, ce fut de son plein gré et non sur une insinuation de son oncle ou de quelque autre membre de la famille. Ce ne fut pas sans regrets qu'il se décida à quitter des quartiers si confortables. Mais, d'un autre côté, sa vie libre de Londres et ses petites habitudes lui manquaient.

Aussitôt installé, son premier soin fut d'aller voir sa tante indigente qui lui servit un excellent dîner, arrosé d'un vin de Bordeaux de première qualité. L'impression favorable qu'elle lui avait produite dans leur première entrevue ne fit que s'accroître à mesure qu'il la connaissait mieux. C'était bien ce qu'on pouvait appeler, dans toute l'acception du terme, « une bonne camarade ». Aussi les visites de Melville devinrent-elles de plus en plus fréquentes. Il était son chevalier servant assidu, l'accompagnant au théâtre, au concert et dans tous les endroits où le monde s'amuse. En un mot, la coquette petite villa qu'habitait sa tante eût été pour lui un Eldorado, sans la présence de deux autres personnes qui ne contribuaient pas peu à lui gâter son plaisir.

L'une d'elles était la femme de chambre de Mrs Sinclair, Lucile, qui lui avait ouvert la porte lors de sa première visite. Elle était fort attachée à sa maîtresse, qu'elle servait depuis de longues années déjà et dont elle était la confidente et presque l'amie. Cette servante dévouée avait fait tout son possible pour dissuader Mrs Sinclair d'écrire à Melville, prévoyant avec sagesse les complications que cela amènerait dans leur vie jusque-là si calme. Elle redoutait, par dessus tout, que ce ne fût un obstacle au mariage de sa maîtresse avec le riche baronnet écossais sir Ross Buchanan, mariage que Lucile souhaitait vivement.

L'autre trouble-fête était le baronnet lui-même, ce petit homme grincheux qui se trouvait à côté de Mrs Sinclair dans le casino de Monte-Carlo lorsque Melville s'était vu obligé d'avoir recours au *viaticum*. Il avait pour la belle Mrs Sinclair une grande admiration et se proposait bien de lui

faire don tout à la fois de son immense fortune et de sa petite personne. On conçoit donc qu'il ne voyait pas sans déplaisir les visites fréquentes de Melville ; il le toisait d'un œil haineux et jaloux, et cela d'autant plus qu'il ignorait au juste le degré de parenté qui unissait Melville à Mrs Sinclair. Il ne se gêna pas pour exprimer carrément à celle-ci l'inimitié qu'il ressentait pour le jeune homme et le mécontentement que lui causaient ses visites trop nombreuses.

— Vous êtes beaucoup trop intime avec lui, déclara-t-il. Si vous n'y mettez pas fin maintenant, il voudra s'imposer aussi à vous lorsque vous serez lady Buchanan, et c'est une chose que je ne permettrai pas.

Mrs Sinclair n'était pas femme à se laisser dicter de la sorte ce qu'elle devait faire.

— Je comprendrais que vous fissiez des objections aux visites de Mr Ashley s'il n'était pas mon parent, dit-elle froidement, quand même je et déplacées. Quoi que vous puissiez faire une n'en trouverais pas moins vos remarques ridicules fois que nous serons mariés, vous n'avez pas le droit, pour le moment, d'interdire ma porte à mes visiteurs et surtout à mes parents.

— Et comment est-il votre parent ? demanda sir Ross avec emportement.

Mais c'était là une question que Mrs Sinclair ne tenait pas à éclaircir. Sir Ross avait très bien connu feu Mr Sinclair avec lequel Lavande croyait sincèrement avoir été mariée d'une façon légale, mais il ne savait rien au sujet de sir Geoffrey Holt, et Mrs Sinclair ne tenait pas du tout à lui faire aucune confidence en ce qui concernait cette partie de sa vie. Et il est bien probable que, sans le caprice qui avait poussé Mrs Sinclair à écrire à Melville, ces faits seraient restés à jamais dans l'oubli où ils étaient tombés.

— Fort bien, reprit sir Ross, voyant que Lavande continuait à garder le silence ; puisque, comme vous le dites, je n'ai pas encore le droit de m'opposer à ce que vous receviez qui il vous

semblera bon, je puis au moins vous donner le choix entre ce personnage et moi. Vous avez bien voulu me faire l'honneur de me considérer comme votre futur mari ; en cette qualité, je vous avertis que les assiduités de ce monsieur auprès de vous me déplaisent, et je vous demande de les faire cesser. Si vous persistez à le recevoir, c'est moi qui m'abstiendrai de venir chez vous, et je considérerai alors nos fiançailles comme rompues. Si vous ne désirez pas que nous en venions à cette extrémité, donnez à Mr Ashley son congé immédiat afin que je ne le revoie plus ici. Mais il faut absolument que vous choisissiez entre lui et moi. Je reviendrai demain chercher votre réponse. Au revoir. — Là-dessus, il sortit sans cérémonie, enfonça son chapeau sur sa tête et quitta la maison fort en colère.

Mais, quoi qu'en pût dire sir Ross, la fortune capricieuse favorisait Melville pour l'instant ; à moins que ce ne fût le destin qui le conduisait insensiblement à sa perte par des sentiers fleuris. Lorsque le lendemain parut, gai et ensoleillé, Melville découvrit qu'il n'avait aucun engagement jusque dans la soirée, et il résolut de passer agréablement une partie de la journée en causant avec sa tante. Il se dirigea donc sans hâte du côté de South Kensington, s'arrêta un instant à Picadilly pour choisir des fleurs et atteignit tout doucement le Val. — Mrs Sinclair était occupée avec sa couturière et lui fit dire d'attendre. — Il posa son bouquet dans le vestibule et entra au salon. Lucile, qui était venue lui ouvrir, allait remonter lorsque le timbre de la porte d'entrée retentit de nouveau. Elle ouvrit et se trouva, cette fois, en face de sir Ross Buchanan dont elle était la fidèle alliée auprès de sa maîtresse. Au lieu de remonter pour demander à Mrs Sinclair et l'introduisit dans le salon où se trouvait déjà Melville.

« Ces deux messieurs ne s'aiment que tout juste, pensa-t-elle, en refermant la porte et en

remarquant l'expression qui passa sur le visage de sir Ross lorsqu'il aperçut Melville; je vais leur fournir l'occasion d'échanger à loisir quelques mots. Si sir Ross est l'homme que je suppose, il saura bien faire comprendre à Mr Ashley que sa présence dans cette maison n'est pas nécessaire.

Melville accueillit cordialement sir Ross, sans avoir l'air de remarquer les regards sombres qu'il lui lançait.

— Il fait délicieusement frais, ici, remarquait-il. Mrs Sinclair est très occupée en ce moment, complètement absorbée par les dentelles et les chiffons à ce que j'ai pu comprendre.

— Je n'ai pas eu l'impertinence de demander des détails, riposta sir Ross, et la toilette des dames n'a pour moi qu'un médiocre intérêt.

— Vraiment! dit Melville. C'est de votre part une grande erreur. On doit toujours s'intéresser à ce qui intéresse les dames et, pour elles, rien ne vaut les chiffons... à moins que ce ne soient les dentelles.

— Je n'ai pas besoin qu'on me donne des leçons sur la façon dont je dois me conduire avec les dames; je vous remercie, répondit froidement sir Ross.

Melville commençait à s'amuser. Une petite passe d'armes n'était pas pour lui déplaire, et si son adversaire se fâchait déjà, il était bien sûr d'avoir le dessus.

— Mon intention n'était pas de faire la leçon à un homme tel que vous, se hâta-t-il d'ajouter.

Mais sir Ross ne se laissa pas toucher par le compliment.

— Je suis venu voir Mrs Sinclair au sujet d'une affaire importante, dit-il. Peut-être feriez-vous mieux de ne pas l'attendre et de remettre votre visite à un autre jour.

— Merci bien, répondit Melville. Mais Mrs Sinclair m'ayant fait dire de l'attendre, je l'attendrai.

Au fond, sa seule raison pour rester était d'ennuyer sir Ross. Mais ce dernier ne prit pas la chose dans ce sens.

— Pour être franc, reprit-il, je suis venu ici parler de vous à Mrs Sinclair.

— Oh ! je vous en prie ! Ne prenez pas garde à moi, s'écria Melville. Je n'en vaud pas la peine, absolument pas.

Sir Ross s'agita avec rage et réfléchit à ce qu'il aurait de mieux à faire. Puisque Melville paraissait décidé à ne pas bouger, le plus simple serait peut-être de lui dire carrément quelle relation il y avait entre lui, sir Ross, et Mrs Sinclair et de bien lui expliquer, en outre, qu'il ne supporterait chez lui aucun « favori ». Par la même occasion, il réussirait peut-être à découvrir quelle sorte de parenté existait entre Mrs Sinclair et Melville.

— Vous ne vous doutez peut-être pas de ce que je suis pour Mrs Sinclair ? commença-t-il, d'un ton agressif.

— Un ami dévoué et apprécié en conséquence, j'en suis sûr, répliqua Melville avec une légère grimace qui démentait son ton poli.

— Je suis son fiancé, annonça pompeusement sir Ross.

— Diable ! en voilà une bonne ! s'écria Melville. Puis, se reprenant aussitôt, il ajouta : Veuillez m'excuser, j'ai été pris par surprise. Je vous présente mes sincères félicitations.

— Ma qualité de fiancé, continua sir Ross, sans prendre garde aux félicitations, excusera, je l'espère, auprès de vous, ce que je vais vous dire : vous venez ici beaucoup trop souvent, Mr Ashley, et cela ne me plaît pas. Vos attentions continuelles excitent les remarques et pourraient compromettre Mrs Sinclair ; c'est là une chose que, vu les circonstances, je ne saurais permettre.

Il se redressa et essaya d'assumer un air digne et imposant. Melville, qui flairait un mystère, redoubla de prudence. C'était un fin limier et, une fois lancé sur une piste, il ne faisait pas d'erreur. Il était stupéfait à l'idée que Mrs Sinclair songeât à épouser sir Ross Buchanan, ou

n'importe qui, tant que sir Geoffrey Holt serait de ce monde ! Et pourtant, sir Ross parlait sérieusement et avec une bonne foi évidente. Il fallait s'arranger pour lui tirer les vers du nez, le mettre hors de ses gonds de façon à le faire parler le plus possible et arriver ainsi à savoir le fond des choses sans en avoir l'air. Melville aimait à s'ingérer dans les affaires privées des gens ; c'était pour lui un autre genre de spéculation, et nous avons déjà vu qu'il s'entendait à en faire son profit.

— Je comprends parfaitement, sir Ross, murmura-t-il. Vos soupçons sont très naturels. Croyez, en tous cas, que si j'ai été indiscret, cela a été de ma part une erreur bien involontaire.

— Vous avez certainement été indiscret, répliqua sir Ross, et je suis résolu à ce que cette indiscrétion prenne fin. J'en ai parlé hier à Mrs Sinclair et, en un mot, c'est pour recevoir sa réponse que je suis venu aujourd'hui.

— Veuillez m'excuser si je ne comprends pas très bien ce que vous dites, mais de quelle réponse voulez-vous parler ? À quel sujet ?

Sir Ross devint très rouge.

— Vous m'obligez à être encore plus franc que je ne l'aurais voulu, répondit-il. J'ai dit à Mrs Sinclair que nous ne pouvions continuer à venir ensemble chez elle et que l'un de nous devait cesser ses visites. Naturellement, je lui ai laissé le choix, et je suis venu voir lequel de nous deux elle favorise.

Melville ne se sentit pas de joie à l'ouïe de cette déclaration.

— Mon cher sir Ross, s'écria-t-il, vous me faites beaucoup trop d'honneur, je vous assure. Jamais il ne m'est venu à l'idée de me poser comme votre rival et, dans ce cas, je le voudrais que je ne le pourrais pas. Votre jalousie est fort inutile, et il me serait impossible d'épouser
Atter. Sinclair. Sinclair. Sinclair. Sinclair. Sinclair.

— Et comment êtes-vous son parent? demanda sir Ross, à brûle-pourpoint.

Melville fut aussitôt sur ses gardes. Il voulait bien obtenir des informations, mais non en donner. Si sir Ross ne savait rien, c'est que Mrs Sinclair n'avait pas jugé à propos de lui faire ses confidences, et il se garderait bien de la trahir. Il en avait besoin comme alliée pour le moment.

— Je suis son parent par alliance, dit-il vaguement.

— J'ai connu feu Mr Sinclair d'une façon intime, reprit sir Ross, et je n'ai jamais ouï dire qu'il eût dans sa famille personne du nom d'Ashley. D'ailleurs, ceci n'a aucune importance pour le cas qui nous occupe.

— Pourriez-vous me dire d'une façon exacte depuis quand Mr Sinclair est mort? demanda Melville. Je n'étais pas en Angleterre à cette époque, et j'ai une mémoire détestable en ce qui concerne les dates.

— Il est mort le jour même du Jubilé, répondit sèchement sir Ross. Comme vous le voyez, Mr Ashley, j'ai été avec vous aussi franc que possible. Je vous prierai donc, à votre tour, d'en agir de même à mon égard et de me dire sans détour ce que vous vous proposez de faire. Voulez-vous, à présent que vous savez ce qui en est, m'accorder ce que je vous demande, et cesser vos attentions, par trop marquées, auprès de la dame qui m'a fait l'honneur d'accepter ma main?

C'est une question, que Mrs Sinclair seule peut résoudre, et je crois que vous ferez mieux d'attendre la réponse que vous êtes venu chercher, répondit Melville d'un ton suave. Laissez-moi vous dire, sir Ross, qu'ici elle est chez elle, qu c'est sur son invitation que je viens et que, par conséquent, elle seule peut me donner mon congé. Comme je vous l'ai déjà dit, vos craintes sont sans fondement, et j'aurais des scrupules, en agissant comme vous le demandez, de paraître les confirmer.

— En un mot, vous ne voulez pas partir? demanda sir Ross, avec une rage contenue.

— Non, merci.

— Très bien; dans ce cas, c'est moi qui partirai! Et sir Ross, se levant d'un bond, se précipita vers la porte, laissant Melville maître du champ de bataille.

— Vous ne partez pas? demanda Lavande Sinclair, qui apparut au bas de l'escalier, comme il se préparait à quitter le vestibule. Je regrette de vous avoir fait tant attendre.

— Oui, je partais, répondit-il, mais peut-être que ce ne sera pas nécessaire, Lavande, je suis venu chercher votre réponse. Qu'avez-vous décidé?

— Que voulez-vous dire? interrogea-t-elle. Venez dans la salle à manger, et vous fumerez une cigarette tout en causant.

— Qu'avez-vous décidé? répéta-t-il. Je vous ai donné à choisir entre Mr Ashley et moi, et je désire connaître votre décision.

— Comment! encore cette histoire, dit-elle, d'un ton de bonne humeur. Que vous êtes nigaud de vous tracasser ainsi à propos de rien! Je ne vous oblige pas à avoir des relations avec Mr Ashley, n'est-ce pas?

— Et comment pourrais-je faire autrement? riposta sir Ross. Cet animal est continuellement ici. Je viens d'être enfermé avec lui pendant une grande demi-heure.

Mrs Sinclair ne put s'empêcher de rire, bien qu'elle fût, au fond, un peu ennuyée.

— Lucile est bien étourdie de vous avoir fait entrer dans la même pièce! Mais cela ne recommencera pas. C'est un simple accident.

— Je dirai plutôt que c'est un malheur, grommela sir Ross. Lavande, ce que j'ai dit est sérieux. Il faut choisir entre cet homme et moi. Lui interdirez-vous votre porte?

— Non, répondit Mrs Sinclair avec obstination. Je ne le ferai pas. Qu'avez-vous contre lui?

— Il me déplaît. Cette raison devrait vous suffire.

— Je crois vraiment que vous êtes jaloux, dit Mrs Sinclair.

— Peu importe, répondit sir Ross avec colère. Jaloux ou non, je suis décidé à agir ainsi que je l'ai dit, si vous ne tenez aucun compte de mes désirs. Que décidez-vous ?

— Je ne puis lui faire un tel affront, répondit-elle. Quelle raison lui donnerai-je ?

— Oh ! c'est un soin dont je me suis chargé, reprit aussitôt sir Ross. Je lui ai dit que vous étiez sur le point de m'épouser et que je ne tenais pas à ce qu'il vous compromît.

Mrs Sinclair fut fort irritée.

— Vous n'aviez pas le droit de rien dire de la sorte, s'écria-t-elle, avec chaleur. Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit qu'il s'en irait lorsque vous le lui ordonneriez. Voulez-vous le faire maintenant ?

— Non, certainement pas ! déclara Mrs Sinclair.

— Alors, je vous souhaite le bonjour, dit-il, d'un ton glacial. Je vous'en prie, ne prenez pas la peine de m'accompagner; vous faites attendre Mr Ashley.

— Adieu ! répliqua-t-elle, avec indifférence. Revenez lorsque vous serez de meilleure humeur. Ne voulez-vous pas reprendre vos fleurs ?

Elle lui tendit le bouquet de Melville, et ce fut la dernière goutte qui fit déborder le vase. Sir Ross réussit à se contenir par un suprême effort; il ne répondit pas un mot à cette vengeance féminine. Mais il s'en alla dans un état d'esprit positivement dangereux.

— Il reviendra, dit gaiement Mrs Sinclair à Lucile qui avait assisté au départ du baronnet.

Lucile secoua la tête.

— Je ne le crois pas, dit-elle avec regret. Le titre de sir Ross lui plaisait, et elle s'était réjouie de voir sa maîtresse faire un si beau mariage qui lui donnerait une haute position dans la société. — Je n'ai jamais vu sir Ross aussi vexé.

— Alors, qu'il reste chez lui, déclara Mrs Sinclair; il est par trop excentrique, et s'il se conduit ainsi avant son mariage, que serait-ce après! Pouvez-vous croire qu'il s'oppose à ce que Mr Ashley vienne ici!

— Cela prouve en sa faveur, répondit Lucile, d'un ton prude. Aucun homme digne de ce nom ne souffrirait qu'un autre fût aux petits soins avec sa fiancée. C'est Mr Ashley qui a apporté ces fleurs, Madame.

Mrs Sinclair se mit à rire de bon cœur; elle était amusée par la façon sentencieuse dont Lucile parlait et trouvait tout à fait drôle l'erreur qu'elle avait commise au sujet du bouquet. Elle se regarda dans le miroir, arrangea une boucle de cheveux qui s'était déplacée et s'empara du bouquet.

— Que c'est aimable de la part de Mr Ashley, dit-elle, d'avoir pensé à me les apporter. Il faut que j'aie l'en remercier tout de suite.

Et, pétillante de joie, elle entra dans le salon. Mais Lucile, restée dans le vestibule, secoua de nouveau la tête.

— C'est une faute, pensa-t-elle. Elle le regrettera plus tard, je le crains.

VIII

BIGAMIE

Appuyé contre la fenêtre du salon, Melville assistait à la retraite de sir Ross — qui bondissait, littéralement, sur le sable de l'avenue, tant était grande son indignation — lorsque Mrs Sinclair parut, tenant toujours le bouquet entre ses

main. Il se retourna et jeta sur la figure de sa tante un coup d'œil interrogateur pour savoir au juste quelle contenance il devait prendre. Il se préparait à assumer un air pénitent et à se répandre en regrets sur la fuite du baronnet, mais les yeux rieurs et malicieux qui rencontrèrent les siens le rassurèrent bien vite, et il se mit à rire à son tour.

— Sir Ross semble un peu contrarié, observait-il.

— Il est d'une humeur abominable, répondit Mrs Sinclair. C'est en grande partie votre faute, Melville, et je vous le mets sur la conscience. Je viens d'avoir une dispute tout à fait sérieuse avec cet excellent petit homme, et vous en êtes la cause ! Il se plaint de ce que vous avez pour moi trop d'attentions.

— C'est aussi ce qu'il m'a dit. Oh ! il ne s'est pas gêné pour me faire entendre clairement ce qu'il pensait de moi. Il me regarde comme un intrus et se préparait à me mettre à la porte sans façons une bonne fois pour toutes. En fin de compte, comme je tenais bon, c'est lui qui est parti. Est-ce que réellement je vous compromets... ma tante ?

— Bien sûr que non, dit-elle en riant. Mais sir Ross est jaloux, et rien ne rend aussi aveugle et aussi injuste que la jalousie. Les gens jaloux sont capables de tout.

— C'est ce qu'il me semble, dit Melville. A voir sir Ross valser le long de l'avenue, on aurait pu croire que le gravier qui la recouvrait était chauffé à blanc ! A propos, il m'a demandé comment il se faisait que nous étions parents ?

— Et le lui avez-vous dit ? demanda-t-elle, un peu anxieuse.

— Certainement pas. Du moment que vous ne le lui aviez pas dit vous-même, j'en ai conclu qu'il devait l'ignorer. Je lui ai tout simplement répondu que nous étions parents « par alliance », et je l'ai laissé se sortir de là comme il pourrait.

— Vous avez eu parfaitement raison, approuva

Mrs Sinclair. Il ne faut jamais encourager une curiosité indiscrette.

Melville fit un signe de tête approbateur, tout en se disant que sa curiosité, à lui, était bien différente de celle de sir Ross Buchanan et qu'il s'arrangerait, par conséquent, pour la satisfaire.

— Sir Ross m'a déclaré, reprit-il, qu'il avait été intime avec feu Mr Sinclair et qu'il ne lui avait jamais connu de parents du nom d'Ashley.

— Cela est vrai, dit simplement Mrs Sinclair; il a connu mon mari, mais il ignore que j'ai épousé autrefois sir Geoffrey Holt.

Melville la regarda avec attention.

— Mr Sinclair est mort le jour du Jubilé, n'est-ce pas ? demanda-t-il, d'un ton indifférent en apparence.

Mrs Sinclair fit un signe de tête affirmatif de l'air le plus tranquille et le plus naturel du monde qui déconcerta complètement Melville. Il était tellement habitué à faire le mal sciemment, par calcul, qu'il n'était pas entré dans ses plans qu'on pût le faire tout bonnement par ignorance. Cependant, cette femme assise en face de lui paraissait sincère et répondait à ses questions avec une candeur qui prouvait clairement qu'elle n'avait pas d'arrière pensée et qu'elle ne lui soupçonnait aucune intention. Il continua donc hardiment :

— Pardonnez-moi, Lavande, si je dis les choses un peu crûment, mais... Mr Sinclair a-t-il réellement existé ?

— Bien entendu, répondit-elle, fort surprise.

— Et quand l'avez-vous épousé ?

— Il y a une dizaine d'années.

— Mais sir Geoffrey Holt vit encore.

— Je le sais, dit Mrs Sinclair.

— Votre mariage avec lui était-il légal ? Tout s'est-il fait d'une façon régulière ?

— Sans aucun doute ! s'écria-t-elle avec feu.

Melville leva les sourcils si haut que son monocle tomba ; il n'eut que le temps de le rattraper de sa main étendue.

— Alors, ma chère tante, pour appeler les choses

par leur nom, vous avez commis là ni plus ni moins qu'un acte de bigamie!

Cette révélation ne produisit pas l'effet auquel Melville s'était attendu. Mrs Sinclair ne recula pas d'effroi avec l'expression embarrassée du coupable qu'on démasque brusquement. Pendant un instant, elle le regarda fixement, sans avoir l'air de comprendre; puis elle rougit, non pas de honte, mais d'indignation.

— Avez-vous perdu la raison, dit-elle enfin. Que venez-vous me parler de bigamie. C'est absurde.

Evidemment, elle ne se rendait pas mieux compte que précédemment de la gravité de l'acte qu'elle avait commis.

— Ce que je dis est parfaitement vrai, répliqua Melville. C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Mais j'avais quitté sir Geoffrey depuis si longtemps, expliqua-t-elle. Et je n'avais plus jamais entendu parler de lui. Je ne savais même pas s'il était encore vivant.

— Aviez-vous cherché à le savoir? demanda brièvement le jeune homme.

— Oui, mais sans succès. Et, naturellement, l'idée ne m'est jamais venue d'associer mon mari avec le baronnet, propriétaire de Fairbridge. Enfin, comme je le disais, j'avais perdu sa trace depuis de nombreuses années, et chacun sait que, si l'on perd de vue son mari ou sa femme pendant sept ans, on est parfaitement libre de se remarier de nouveau.

Melville réfléchit. Il paraissait de plus en plus certain que Mrs Sinclair était une femme mondaine, charmante, intelligente, mais absolument ignorante de tout ce qui concerne la loi. Et ce sont justement ces gens-là qu'il est facile d'effrayer par de grandes phrases à effet, en leur faisant croire qu'ils sont sous le coup d'un danger terrible, imminent et dont ils ne sauraient, par eux-mêmes, se garantir. Oui, il fallait user de ce moyen avec Mrs Sinclair : lui arracher, par la peur, un récit détaillé des faits et la ter-

riher en lui montrant toutes les conséquences qui pourraient en résulter. Après quoi il serait devenu bien nigaud, s'il ne savait en profiter et tourner le tout à son avantage.

— Je sais, continua-t-il, que bien des gens partagent cette erreur. Mais ce n'en est pas moins une erreur. Une fois le mariage bien et dûment accompli, il n'est pas possible de s'y soustraire à moins que par la mort. Votre second mariage était donc contraire à la loi ; en réalité, ce n'en était pas un ; si les faits étaient connus, il pourrait vous valoir un séjour à la prison d'Old Bailey.

Il s'exprimait d'une façon froide et délibérée, et ses paroles produisirent l'effet qu'il désirait. Bien que Mrs Sinclair restât calme en apparence, ses yeux se dilatèrent et sa poitrine se souleva et s'abaissa rapidement, trahissant l'émotion, la crainte qu'elle ressentait. Melville, alors, se pencha vers elle avec un sourire affectueux et sympathique qui eût gagné le cœur le plus méfiant.

— Racontez-moi tout, Lavande, dit-il avec douceur. La vérité, dite sans ambages et sans ornements, a parfois quelque chose de brutal. Mais, il n'y a pas à se le dissimuler, — la stricte vérité m'oblige à le dire — votre second mariage est de la bigamie, et vous me paraissez toute prête à récidiver. Il vaut donc mieux que vous me racontiez, d'une façon exacte et détaillée, comment les choses se sont passées. Parmi toutes les personnes que vous avez connues, il ne s'en est pas trouvé une seule, j'en suis sûr, pour vous donner un conseil désintéressé. En pareil cas, deux têtes vaudront mieux qu'une. Vous pouvez vous fier à moi entièrement ; je ne vous trahirai pas.

Cette franchise apparente et ce ton de cordialité lui en imposèrent complètement. Elle s'assit et, de ses doigts potelés, se mit à battre une marche nerveuse sur les bras de son fauteuil, tandis qu'elle examinait furtivement Melville par-dessous ses longs cils.

— Je ne puis croire que vous avez raison, dit-

elle enfin. Néanmoins, je vous dirai volontiers comment tout cela est arrivé. Je sais que je peux avoir confiance en vous, au cas... où j'aurais vraiment eu tort.

— Soyez sans inquiétude, murmura-t-il.

— Voilà, commença-t-elle avec hésitation, s'arrêtant fréquemment, comme si elle ne savait au juste ce qu'elle devait dire, j'étais bien jeune lorsque je fis la connaissance de votre oncle ; de plus, j'étais... très jolie et si pauvre... Lui, d'un âge déjà mûr, riche, me témoigna de la bonté, et je l'épousai. Je croyais qu'ensuite la vie serait pour moi agréable.. vous comprenez. J'avais tant lutté contre la pauvreté, quoique jeune encore. Lui voulait commencer par me faire instruire, par me donner une éducation convenable, et moi, je ne voulais pas. Je voulais me lancer tout de suite dans la société, m'amuser, jouir de la vie... Nous eûmes de terribles querelles ; bientôt j'en eus assez et je résolus de le quitter. Un jour que la dispute avait été plus violente encore que d'habitude, je mis mon chapeau, tout simplement, je sortis de la maison et je n'y retournai jamais.

Il y avait quelque chose de pathétique dans cette façon brève et sommaire de résumer ce qui avait dû être toute une tragédie. L'imagination de Melville lui représentait d'une façon nette et vivante les scènes dont ce foyer domestique avait été le théâtre, entre cette jeune femme passionnée, volontaire, et cet homme d'un certain âge tenace et inflexible.

— Où êtes-vous allée ? demanda-t-il.

— Une de mes amies, plus âgée que moi, venait de se marier et je me réfugiai chez elle. Son mari était régisseur d'un hôtel tranquille et respectable dans une petite ville de la Manche. Je leur fus très utile, et ils me gardèrent. J'y restai pendant de longues années, et c'est là que je fis la connaissance de Mr Sinclair.

— N'entendîtes-vous jamais parler de sir Geoffrey ?

— Jamais. Tout d'abord, après m'être ainsi

sauvée de chez lui, j'eus peur, et je restai deux ans avant d'oser faire aucune démarche. Lorsque enfin je me hasardai à prendre des informations, il avait quitté depuis longtemps la maison dans laquelle nous vivions, et personne ne savait ce qu'il était devenu. Peut-être avait-il cherché de son côté à me retrouver ; mais une enfant se perd facilement, et je n'étais, en somme, qu'une enfant ; de sorte qu'il ne m'a jamais trouvée. Au bout de longues années, quand Mr Sinclair me demanda de l'épouser, je crus que j'étais libre et finalement, j'y consentis. Je ne me sentais aucun droit sur sir Geoffrey, et je croyais honnêtement qu'il n'en avait pas davantage sur moi. Êtes-vous sûr que je n'aie pas été libre ?

— Tout à fait sûr, répondit Melville. Mais dites-moi le reste.

— Eh bien ! nous nous sommes mariés ; nous avons vécu ensemble fort paisiblement, et il est mort. Notre mariage a ressemblé, je suppose, à la plupart des autres. Je ne l'aimais pas particulièrement ; mais j'ai été, je crois, une bonne femme, et il m'a laissé une jolie fortune... Vous connaissez maintenant toute mon histoire, conclut-elle avec un petit rire sec, en lançant à Melville un regard de défi. Si vraiment vous avez raison et si j'ai tort, dites-moi dans quelle position je me trouve ?

— Dans une position fort désagréable, à vous parler franchement, répondit Melville. Vous comprenez que votre mariage avec Mr Sinclair n'en était pas un, puisque sir Geoffrey vivait toujours. Ce dernier pourrait donc réclamer, vous poursuivre pour bigamie, et vous perdriez tout droit au revenu dont vous jouissez comme veuve de Mr Sinclair puisque, légalement, vous ne l'êtes pas.

Il y eut un instant de silence pendant lequel tous deux se plongèrent dans de fiévreuses réflexions.

— Que faire au sujet de sir Ross ? demanda enfin Mrs Sinclair. Je devrai lui dire que certains

Evénements sont survenus qui m'obligent à changer mes plans et que je ne peux l'épouser. Mais il est si curieux qu'il ne voudra pas, je le crains, se contenter d'une explication aussi sommaire...

— Et quelle autre explication pourriez-vous donner? demanda Melville.

— Je serai obligée de lui parler de sir Geoffrey.

Mais ceci ne faisait pas l'affaire de Melville. Sir Ross Buchanan pourrait se mettre en tête d'aller trouver sir Geoffrey afin de lui demander ce qui en était au juste. Ce dernier apprendrait ainsi où sa femme vivait et de quelle façon. Immédiatement, les petits revenus que tirait Melville pour secourir, soi-disant, son infortunée tante, lui seraient refusés net, et il en serait réduit de nouveau à ses propres ressources.

— Gardez-vous-en bien, s'écria-t-il, d'un ton péremptoire. Sir Ross ne doit rien connaître de toute cette affaire. Pensez à ce qui arriverait s'il s'avisait d'en parler à sir Geoffrey! Non, il faut que tout ceci reste un secret entre vous et moi. La situation est sérieuse, il n'y a pas à se le dissimuler. Lorsque sir Ross reparaitra, avisez-m'en et ne faites rien sans me consulter.

— Je crois que vous avez raison, dit Mrs Sinclair. Pour le moment, je ne lui dirai donc rien; et s'il survient des difficultés, s'il me presse de l'épouser, par exemple, je vous consulterai.

— Voilà qui est entendu, jusqu'à nouvel ordre, nous laissons les choses dans l'état où elles se trouvent, déclara Melville d'un ton encourageant. Surtout, ne vous en laissez pas imposer et ne perdez pas la tête.

— Combien je vous remercie, Melville, murmura Mrs Sinclair, d'un ton qui exprimait à la fois la reconnaissance et la supplication. Car elle était réellement effrayée. Il lui semblait que la terre solide, sur laquelle elle avait marché jusqu'à présent en sûreté, venait de s'ouvrir et qu'elle se trouvait sur le bord d'un profond abîme. Melville lui prit les mains et les serra affectueusement.

— Tout est bien, dit-il, en souriant avec bonté. Il s'agit seulement d'avoir de l'audace et du sang-froid et d'être prête à faire face aux événements, quels qu'ils soient. S'il existe un moyen de vous sortir de ce pétrin, je le trouverai. Au revoir.

Il sortit de la maison, grave et plongé, en apparence, dans de profondes réflexions. Mais, une fois hors de vue, il se frotta les mains avec énergie.

— C'est parfait ! s'écria-t-il à demi voix. Je ne pouvais rien trouver de mieux ; le jeu est entre mes mains, et je n'ai qu'à faire manœuvrer les pions comme il me plaira. Pour le moment, c'est sir Geoffrey qui m'envoie au secours de la reine, laquelle se trouve, semble-t-il, dans une situation désespérée, mourant de faim... avec vingt-cinq mille francs de revenus par an, s'il vous plaît. Lût si, par un malencontreux hasard, cette source tarissait, je précipite la reine entre les bras de sir Ross. Espérons qu'alors sir Geoffrey sera mort pour éviter un nouvel acte de bigamie... D'ailleurs, cela m'importe peu. Si ma tante bigame épouse sir Ross Buchanan, je serai à même de puiser largement dans ses revenus particuliers. Oh ! ces dames et ces chevaliers, quels jolis petits bénéfices ils vous procurent !

Mais, dans son salon, Lavande Sinclair, cachant sa figure pâle dans ses mains, essayait de réfléchir. Une seule idée se faisait jour dans son pauvre cerveau bouleversé : combien il était heureux qu'elle eût rencontré Melville Ashley si à propos. En lui, au moins, elle possédait un ami loyal, véritable, sur lequel elle pouvait compter.

IX

UNE VISITE DE MRS SINCLAIR

Comme Lucile l'avait prévu, sir Ross ne revint pas. Les jours s'écoulèrent sans qu'on entendit parler de lui, sans qu'on reçût le moindre billet. La fidèle femme de chambre s'en désolait car elle avait toujours eu un faible pour le baronnet; elle le jugeait, très justement, comme un honnête homme, capable de rendre une femme heureuse, et sa fortune et son titre lui plaisaient. Sa maîtresse, par contre, ne s'en faisait pas grand souci. Pour le moment, elle en était plutôt soulagée, puisque cela lui évitait l'ennui d'avoir à rompre ses fiançailles et à donner, à ce sujet, des raisons plausibles.

Lavande Sinclair considérait donc avec tranquillité l'absence momentanée de sir Ross, persuadée qu'elle pourrait le ramener à ses côtés dès qu'elle le voudrait. Par contre, elle sentait que la société de Melville lui devenait chaque jour plus indispensable. Mais ce dernier désertait aussi le Val. Le fait est qu'il jouait gros jeu. Il essayait de décider son oncle à payer à sa femme une rente annuelle de dix mille francs qui lui serait versée tous les trois mois par son intermédiaire à lui, Melville. Pour arriver à son but, il multipliait ses visites au manoir et négligeait Mrs Sinclair. Les nombreux petits billets qu'elle lui avait envoyés étaient demeurés sans réponse. Enfin cette solitude lui devint insupportable qu'elle résolut de se rendre elle-même chez ce neveu ingrat et oublieux pour s'informer de

ce qu'il devenait. Bien entendu, il avait reçu sans faute les billets de sa tante; mais n'y trouvant pas la nouvelle qu'il désirait, à savoir, que la colère de sir Ross s'était calmée et qu'il avait repris ses visites, il ne jugeait pas opportun de multiplier ses attentions auprès de Mrs Sinclair.

Un après-midi où la chaleur était étouffante, Melville, confortablement allongé sur son sofa, une table chargée de revues, de siphons et de carafes à côté de lui, fumait un cigare et lançait paresseusement des nuages de fumée au plafond. Il commençait à s'assoupir lorsqu'il entendit sur le palier une voix de femme. Puis la porte s'ouvrit, et le valet introduisit Mrs Sinclair. Il se leva en un clin d'œil, s'avança au devant d'elle et la salua avec effusion, coupant court à ses excuses avec un tact parfait.

— Puisque la montagne ne veut pas venir à Mahomet, il faut bien que Mahomet se dérange, déclara-t-elle en riant. Et non seulement vous ne venez pas, mais encore, vous ne répondez pas à mes lettres. C'est de la dernière impolitesse... Je n'aurais pas attendu cela de vous, Melville... Et comme je désirais absolument vous parler, je n'avais pas d'autre ressource que de braver les convenances en venant vous réclamer jusqu'ici. Pourquoi n'épousez-vous pas une gentille jeune fille, de façon que je puisse venir vous voir sans me compromettre, ni vous compromettre? Vous feriez un mari délicieux.

— C'est bien ce que j'ai essayé de faire comprendre à la gentille jeune fille. Mais elle a le mauvais goût d'en préférer un autre. Jervis, apportez-nous le thé avec des fraises.

Mrs Sinclair s'installa confortablement dans un fauteuil, le dos à la lumière, et inspecta l'appartement d'un œil critique.

— Je me demande comment les célibataires s'arrangent pour avoir toujours des quartiers aussi plaisants, remarqua-t-elle. Cette chambre est un élément formel au vieux dicton qui dit qu'il n'y a pas de confort là où il n'y a pas de femme.

— Peut-être cela vient-il de ce que je suis un peu efféminé dans mes goûts, répondit Melville. C'est le cas de la plupart des musiciens, vous le savez. Comment va sir Ross Buchanan?

Il déplaça ainsi brusquement la conversation, passant des choses insignifiantes au point capital, avec une aisance admirable. Mrs Sinclair ne parut pas s'en formaliser.

— Il n'est pas encore revenu depuis le jour où vous avez eu cette discussion ensemble, répondit-elle. Et c'est surtout pourquoi je viens vous voir aujourd'hui. Sir Ross m'a abandonnée ; vous aussi ; je m'ennuie à mourir. Pourquoi êtes-vous si rare, Melville ?

— J'ai été absorbé par des spéculations... qui n'ont pas bien tourné. Et maintenant, je suis à moitié ruiné et dégoûté de tout.

— Raison de plus pour ne pas vous enfermer et vous replier ainsi sur vous-même, répliqua-t-elle. Venez dîner avec moi ce soir.

— J'en serai ravi, dit Melville, sans enthousiasme.

— Je louerai une loge n'importe où. Ce sera « mon invitation », et vous n'aurez à vous occuper de rien, bien entendu, ajouta-t-elle, réfléchissant que la dépense pourrait le gêner.

Ce petit ton d'affectueuse camaraderie toucha Melville.

— Vous êtes vraiment une bonne pâte, Lavande, dit-il cordialement. Quel dommage que vous n'avez pu vous entendre avec sir Geoffrey !

Un léger nuage passa sur la figure de Mrs Sinclair.

— Il est un peu tard pour se répandre en vains regrets, remarqua-t-elle brièvement. Si vous voulez vous lamenter sur toutes les sottises qui se sont déjà commises, Melville, vous n'avez pas fini. Comment va sir Geoffrey ? L'avez-vous vu dernièrement ?

— Non ; mais je pense aller à Fairbridge demain.

Une impulsion soudaine s'empara de Mrs Sinclair.

— Emmenez-moi, dit-elle.

— Ma chère Lavande! s'écria Melville, aussitôt qu'il fut revenu de sa stupéfaction, à quoi pensez-vous?

Il était plus qu'abasourdi par une semblable suggestion; il était sérieusement alarmé... Mettre à exécution un tel projet c'était la ruine presque certaine de toutes ses espérances. Il fallait à tout prix détourner Mrs Sinclair de ce désir subit. Mais elle insista.

— Pourquoi n'irais-je pas? demanda-t-elle.

— Et pourquoi n'iriez-vous pas plutôt vous dénoncer à la police, riposta Melville. Vous vous épargneriez une entrevue fort désagréable pour aboutir, en somme, au même résultat. Mais, naturellement, vous ne parlez pas sérieusement. Vous ne seriez pas assez folle pour aller vous fourrer la tête dans la gueule du lion, volontairement.

Et il se mit à rire.

Mrs Sinclair le regarda d'un air sérieux.

— J'ai beaucoup réfléchi pendant votre absence, dit-elle, et j'en suis venue à croire que ce qu'il y aurait de mieux pour moi serait peut-être d'aller tout bonnement trouver sir Geoffrey et lui dire franchement ce qui en est. Je ne crois pas qu'il me ferait poursuivre. Bien entendu, je devrais rendre aux Sinclair ce qui leur appartient, et sir Geoffrey serait obligé de prendre mon part et de me soutenir en cas de besoin. Mais je suis sûre qu'il le ferait volontiers et qu'il veillerait à ce que je sois aussi à mon aise qu'auparavant. Il a toujours eu de l'estime pour les gens qui agissaient avec droiture.

Melville devenait de plus en plus soucieux. C'était là un obstacle qu'il n'avait point prévu et qui menaçait de devenir sérieux. Mrs Sinclair paraissait bien décidée, et il ne savait trop comment la détourner de ce redoutable caprice. Il

affecta de considérer la question avec un intérêt tout sympathique.

— Il se peut que vous ayez raison, dit-il lentement. Mais, en tous cas, le sir Geoffrey que vous aimez à vous représenter n'est pas celui que je connais. Bien qu'il ait été pour moi des plus généreux, je l'ai toujours connu inflexible, dur même. S'il respecte, il est vrai, les gens qui agissent avec droiture, d'un autre côté il est sans pitié pour ceux qui ont failli. Et il est orgueilleux comme un démon.

Le rouge monta aux joues de Lavande.

— Je le sais, dit-elle.

Melville ne manqua pas de remarquer son émotion, et il n'en devint que plus persuasif.

— Vous souvenez-vous du moment où vous l'avez quitté?... De cette matinée?... Il y a de cela bien longtemps...

— Eh bien ? interrogea-t-elle, voyant qu'il hésitait.

— Quelle impression croyez-vous que votre fuite lui ait produite ?

— Comment pourrais-je le savoir ? répondit-elle avec un peu d'impatience.

Melville continua, impitoyable.

— Je me l'imagine aisément. Je me représente les phases par lesquelles il a dû passer. Tout d'abord, il a été furieux et n'a pensé qu'au châtement exemplaire qu'il vous infligerait lorsque vous reviendriez. Puis, à mesure que le temps s'écoulait, il commença — plutôt à cause de son honneur que pour toute autre raison — à imaginer des motifs plausibles à votre absence, tout en rageant intérieurement d'avoir été joué par une enfant à qui il avait fait l'honneur de l'épouser. Il se mit à votre recherche. Mais les années s'écoulèrent ; vous ne reveniez pas. Il hérita du titre et du domaine, et vous eût morte, probablement. Et si, maintenant, vous reparaissiez tout à coup, vous lui causeriez une blessure mille fois plus cruelle encore que celle que vous lui avez

causée par votre fuite. Car il n'était alors qu'un personnage peu connu, sans importance ; tandis qu'à présent il est baronnet, millionnaire, occupant une haute situation et entouré d'amis qui le croient célibataire. Vous serez le spectre de son passé se levant pour le confondre, pour le discréditer, pour le déshonorer. Il ne vous pardonnera pas. Sir Geoffrey ne pardonne jamais. Non, Lavande, ne vous bercez pas d'illusions. Vous expierez les fautes que vous avez commises ; vous les expierez jusqu'à la dernière, sans merci.

A ce moment, le valet entra, apportant le thé sur un plateau qu'il déposa près de Mrs Sinclair. Melville attendit qu'il fût sorti pour reprendre la conversation.

— Eh bien ? reprit-il alors.

— Vous avez raison, comme d'habitude, avoua-t-elle, après un moment d'hésitation. — Et Melville se sentit soulagé d'un grand poids — Je commettrais probablement une vraie folie en me faisant connaître. Mais ne pourrais-je pas aller avec vous tout de même ? Une course sur la rivière serait si agréable, et vous pourriez me laisser quelque part, à une certaine distance. Je vous promets de ne pas me montrer et de ne faire aucune imprudence.

Bien que cette idée ne lui sourit qu'à moitié, Melville ne voulut pas refuser. Il avait remporté le point principal et crut plus sage de ne pas avoir par trop l'air d'imposer son autorité. Il devait, à tout prix, se concilier cette femme ; son avenir, à lui, ne dépendait-il pas entièrement de la confiance et de la docilité qu'elle lui témoignerait ?

Il fit donc contre mauvaise fortune bon cœur.

— Je serai enchanté de votre compagnie, dit-il cordialement. Nous nous procurerons un bateau à Shipton, près de la vieille écluse et remonterons la rivière jusqu'au manoir. Je vous déposerai un peu avant et aussitôt que j'aurai vu sir Geoffrey, nous redescendrons pour attraper un train à Saint-Martin.

Je me charge du lunch, déclara Mrs Sinclair avec vivacité.

Toute sa gaieté lui était revenue, et elle se réjouissait à la perspective de cette petite course. Nous aurons un joli pique-nique.

Elle se leva pour partir et Melville l'accompagna jusqu'à un cab. Mais une fois rentré dans son appartement, il secoua la tête d'un air de doute et de mécontentement.

— Me voilà dans de jolis draps, marmotta-t-il avec humeur. Qui m'eût dit que j'aurais à chaperonner ma chère tante à Fairbridge ! Il ne me manquerait plus que de rencontrer Ralph et Gwen canotant de leur côté et d'avoir à m'arrêter pour leur parler. Que penseraient-ils de Mrs Sinclair et que ne serait-elle pas capable de dire, sous l'impulsion du moment ! Sir Geoffrey pourrait même être avec eux et se trouver ainsi face à face avec sa digne moitié, florissante, vêtue élégamment à la dernière mode, alors qu'il se la représente mourant de faim dans quelque galetas. Non, cela ne peut pas aller... Si seulement il pouvait tomber des torrents demain !

X

UN PIQUE-NIQUE

En dépit du souhait de Melville, la journée du lendemain se leva claire et radiieuse. Un chaud soleil brillait dans un ciel sans nuages, répandant partout des flots de lumière et de gaieté ; et, malgré ses appréhensions, Melville ne put s'empêcher de partager l'allégresse générale qui s'exhalait de toute la nature. Il se sentit envahi

par un sentiment de bien-être, une réelle « joie de vivre » tandis qu'il attendait Mrs Sinclair sur le seuil de la porte cochère.

Elle apparut à l'heure indiquée, ponctuelle comme une horloge, et bientôt ils atteignirent l'endroit du quai où ils comptaient louer un bateau. Le batelier se confondit en excuses en les apercevant ; des régates avaient lieu à six milles plus haut, à Longbridge, et on avait déjà loué toutes ses embarcations. Il ne lui restait plus qu'un canot canadien, sorte de péroissoire, et un lourd bateau plat.

Mrs Sinclair se mit à rire de bon cœur.

— Je crois bien que, pour cette fois, vous serez obligé de vous démener, déclara-t-elle. Je ne vais pas m'aventurer, avec ma robe neuve et mes provisions, dans cette péroissoire. Nous prendrons donc le bateau.

— Savez-vous manier un gouvernail ? demanda Melville.

— Pas le moins du monde. Mais cela ne fait rien, n'est-ce pas ?

On transporta le lunch sur la lourde barque, Mrs Sinclair le suivit et bientôt ils se trouvèrent au milieu du fleuve, remontant le courant, tandis que Melville maniait les rames avec une aisance nonchalante.

— Il vaut mieux que vous ne touchiez pas au gouvernail, dit-il, au bout de quelques instants, voyant que le bateau s'en allait en zigzaguant d'une rive à l'autre. Asseyez-vous tout près au cas où j'aurais besoin de vous et avertissez-moi si une autre barque arrive derrière nous. Voilà qui ira bien, ajouta-t-il, tandis que Mrs Sinclair ouvrait son parasol, s'allongeait sur la banquette près du gouvernail avec un soupir de soulagement, et se résignait à se laisser envahir par ce délicieux esprit d'indolence, de complet oubli, qui rend si agréable une journée passée sur l'eau.

De son côté, Melville se sentait heureux, malgré tout. Il possédait la faculté de jouir complètement du moment présent, d'en tirer le plus

de bonheur possible, sans s'inquiéter des troubles à venir. Il fit avancer le bateau sous l'une des rives ombragées, et ils allèrent ainsi, lentement, Mrs Sinclair essayant d'attraper au passage les beaux lis jaunes et les autres fleurs sauvages qui croissaient près du bord. Elle insista pour explorer chaque baie qu'ils rencontraient, et la matinée s'écoula dans un joyeux farniente. A un mille environ au-dessous de Fairbridge, ils découvrirent une crique à demi cachée sous d'épais ombrages et entourée d'une verte pelouse d'une exquise fraîcheur qui leur parut un endroit idéal pour luncher. Ils s'y arrêtèrent donc ; Melville, attachant solidement le bateau au tronc nouveau d'un saule, descendit à terre le panier aux provisions ; puis il installa des sièges confortables au moyen des coussins et surveilla avec une vive satisfaction les apprêts du dîner, tandis que Mrs Sinclair étendait la nappe sur l'herbe et mettait le couvert.

— A présent, Monsieur, déclara-t-elle lorsqu'elle eut fini, à table, et tâchez de faire honneur à mon repas.

Melville obéit ponctuellement à cette recommandation, et ce goûter *al fresco* obtint un succès complet. Il fut suivi d'une excellente tasse de thé ; après quoi le jeune homme s'étendit sur le dos pour fumer une cigarette, tandis que Lavande lançait des miettes de pain au menu fretin qui se pressait en masse autour du canot, se bousculant et se précipitant pour profiter le plus possible de ce festin inespéré.

Il régnait dans cette petite crique un calme absolu que rien ne venait troubler. Le lieu et l'heure étaient également propices à un échange de doux propos et de tendres confidences ; mais le jeune homme n'était pas disposé à en profiter. Dans le temple de l'or, il n'y a pas de place pour le dieu de l'amour, et le cœur de Melville restait dur et insensible. Il songeait à l'entrevue qu'il allait avoir avec son oncle et se disait qu'il ne pouvait mieux employer cette

trêve paisible qu'en soudant Mrs Sinclair au sujet de ses propres affaires.

— Que devient sir Ross Buchanan ? demanda-t-il soudain.

Mrs Sinclair lança les dernières miettes aux poissons voraces et se rejeta en arrière avec un soupir de regret.

— Ne pourrions-nous pas oublier, pour aujourd'hui, tout ce qui est désagréable et ennuyeux ? implora-t-elle.

— Moi, je ne le puis pas, répondit Melville. Le but réel de cette course n'est-il pas ma visite à sir Geoffrey et... une pensée en amène une autre. Avez-vous eu des nouvelles de sir Ross ?

— Je vous ai déjà dit que non, hier. Je croyais que nous avions décidé une bonne fois que je vous répéterais tout ce qu'il me dirait, quand il me dirait quelque chose et que, jusque-là, nous n'en parlerions plus.

— C'est vrai, déclara Melville ; mais j'ai réfléchi depuis, et j'ai pensé que vous devriez peut-être faire quelques avances à sir Ross.

— C'est inutile, répondit-elle froidement ; je ne peux songer à l'épouser à présent.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec calme.

— Comment ! c'est vous qui me demandez pourquoi ? s'écria-t-elle, au comble de l'étonnement. Vous m'avez dit vous-même que mon mariage avec Mr Sinclair n'était pas valide parce que sir Geoffrey vivait toujours et, cependant, vous me demandez « pourquoi » je ne veux pas épouser sir Ross ? J'ai mal agi une fois par ignorance, mais je n'ai pas l'intention de recommencer d'une façon délibérée. Sachez que si sir Ross revient, je lui dirai bien franchement que tout est fini entre nous.

— N'est-ce pas montrer par trop d'héroïsme ? protesta Melville. Les baronnets millionnaires ne sont pas aussi communs que les champignons.

— Et s'ils l'étaient, je ne me baisserais pas pour les ramasser, à présent que vous m'avez si bien ouvert les yeux, riposta Mrs Sinclair.

Melville n'était pas peu déconcerté ; il avait si bien caressé le petit plan de voir sa tante mariée frauduleusement à sir Ross et s'était si bien promis d'en tirer un revenu substantiel, qu'il lui était dur de devoir renoncer à de si chères espérances. Il regrettait, maintenant, d'avoir été si emphatique en ce qui concernait la bigamie et s'en voulait amèrement d'avoir lui-même gâté son jeu.

— Sir Geoffrey est âgé, reprit-il ; il peut mourir plus tôt que nous ne croyons ; je vous conseille de temporiser. Je crois sincèrement que vous aurez grand tort si vous rompez brusquement vos fiançailles, alors qu'il serait facile de sauver la situation en prenant patience.

Mrs Sinclair secoua la tête.

— Il est inutile d'insister, Melville, dit-elle doucement. J'ai fait suffisamment de mal comme cela... par entêtement lorsque j'étais enfant ; par ignorance plus tard. Mais il me reste encore quelque peu de conscience, et je ne « veux pas » faire le mal, le sachant et le voulant. Je ne veux pas tenir un homme en suspens, comptant sur la mort d'un autre homme. A présent que vous m'avez expliqué la nature de mes relations avec sir Ross, tout est fini entre lui et moi ; et je tiendrai parole. En voilà assez là-dessus ; parlons d'autre chose si vous le voulez bien.

Elle se leva et commença à remettre en ordre la vaisselle et les restes du repas ; Melville reporta les coussins dans le bateau et prépara tout pour reprendre leur trajet jusqu'à Fairbridge. Il ne disait mot, vexé de voir ses plans concernant Mrs Sinclair si près de leur ruine et furieux contre lui-même de n'avoir pas mieux su déchiffrer le caractère de sa compagne. Il s'attendait si peu à trouver une conscience dans ces parages.

Sa visite à sir Geoffrey n'en était devenue que plus nécessaire. Si les fonds manquaient d'un côté, il fallait les doubler de l'autre.

Il mit le panier aux provisions dans le fond du bateau,aida Mrs Sinclair à reprendre

place et commença à pousser le bateau le long de la baie au moyen de la gaffe et des branches tombantes des arbres. Une fois au milieu du courant, il s'arrêta et se reposa un instant avant de reprendre les rames.

— Je ne serais pas étonné si nous avions un orage avant peu, observa-t-il. Avez-vous apporté un caoutchouc ou un manteau quelconque ?

— Non, dit-elle, d'un ton anxieux. Et ma robe est si délicate. Oh ! je vous en prie, ne dites pas qu'il va pleuvoir !

— Je ne le dirai pas si cela peut vous tranquilliser, répondit-il, avec un sourire en reprenant les rames.

Il n'était pas douteux, néanmoins, qu'un orage se préparait, bien qu'il ne fût pas encore possible de dire au juste dans quel point précis il éclaterait. De gros nuages noirs s'annonçaient à l'horizon ; au-dessus de leurs têtes, le ciel avait des teintes d'un rouge sombre ; la chaleur était intense et Melville se trouva inondé de sueur avant qu'ils eussent parcouru cent mètres.

— J'étouffe, gémit Mrs Sinclair ; il me semble que ma tête va éclater. N'y aurait-il pas, dans les environs, une auberge ou un cottage où je pourrais vous attendre pendant que vous irez chez sir Geoffrey ?

— Non, je ne crois pas qu'il y en ait, malheureusement. Mais peut-être que l'orage ira plus loin et que nous serons épargnés. Cela arrive souvent sur la rivière.

Mrs Sinclair ne dit plus rien. La chaleur, de plus en plus grande, l'accablait. Et puis, à mesure qu'ils approchaient de Fairbridge Manor, elle se sentait agitée par des émotions variées en pensant qu'elle aurait dû, à cet instant, être maîtresse dans cette imposante demeure dont elle n'osait pas, cependant, franchir la porte ! Après tant d'années d'indifférence et d'oubli, il lui montait au cœur un remords à la pensée d'avoir ainsi gâté la vie de sir Geoffrey ; elle aurait voulu lui envoyer un message lui disant toute sa repen-

tance. Mais la peur la retint et, comme il arrive trop souvent, scella ses lèvres jusqu'à ce qu'il fût trop tard.

Bientôt Melville fit approcher le bateau de la rive.

— Les jardins du manoir sont derrière ces arbres, dit-il, en montrant du doigt une rangée d'ormes splendides qui s'élevaient à une centaine de mètres plus loin. Si cela ne vous fait rien, je vous laisserai là, sous ce grand saule. J'attacherai le bateau de façon qu'il ne puisse s'en aller à la dérive, et vous ne serez pas mouillée s'il vient à pleuvoir.

Tout en parlant, il liait soigneusement la proue et la pompe du bateau et donna en outre la gaffe à Mrs Sinclair pour qu'elle pût s'accrocher aussi aux racines noueuses, si c'était nécessaire. Elle le remercia d'un sourire.

— Ne restez pas trop longtemps, implora-t-elle.

— Pas une minute de plus que ce ne sera nécessaire, répondit-il en se levant pour partir.

Comme il mettait pied à terre, il ressentit, pour la première fois de la journée, un sentiment d'anxiété à l'idée du risque qu'il courait en amenant la jeune femme si près de ce mari à qui ils avaient tous deux fait tant de tort.

Il hésita et la regarda bien en face.

— Vous m'attendrez ici « sûrement », n'est-ce pas, Lavande? Vous me le promettez...

Elle l'interrompit.

— Je ne bougerai pas du bateau. Vous n'avez rien à craindre, assura-t-elle.

Et il disparut au milieu des buissons qui croissaient sur la rive et la séparaient des champs voisins.

XI

LE MEURTRE

Immédiatement derrière la belle rangée d'ormes que Melville avait désignée à Lavande se trouvait une petite baie artificielle que sir Geoffrey avait fait creuser pour servir tout à la fois de baigns privés et de débarcadère. Il avait aussi fait construire tout près un chalet sculpté dans le genre des chalets suisses, dont une partie servait à remiser les bateaux, tandis que l'autre était divisée en deux salons assez vastes, coquettement meublés. Celui du fond, qui donnait sur la rivière d'un côté, sur le jardin de l'autre et ouvrait sur la petite baie, était entouré d'une large véranda ; c'était la retraite favorite de sir Geoffrey, et Melville souhaita vivement l'y trouver cet après-midi ; si, toutefois, l'entrevue devenait orageuse — ce qui risquait d'arriver — et qu'elle dégénérât en querelle, il valait mieux que ce fût loin de la maison, dans un endroit où ils ne pourraient être entendus.

Il était tout à fait résolu sur ce qu'il devait faire. Après la façon catégorique avec laquelle Lavande lui avait signifié son intention de ne pas épouser sir Ross Buchanan, il ne devait plus compter là-dessus ; et il rageait intérieurement contre lui-même à l'idée de la bévue énorme qu'il avait commise en mettant obstacle à ce mariage. Si seulement il n'avait rien dit et que Lavande fût devenue lady Buchanan, quelles larges parts il aurait pu se tailler dans ses revenus particuliers ! Il s'était, par cette folie insigne, coupé

l'herbe sous les pieds ! Et sir Geoffrey, il le savait, ne lui donnerait pas de si tôt d'autre argent pour sa femme. Il n'avait donc qu'une seule ressource : extorquer de l'argent par force, à son oncle, en le menaçant de tout dévoiler s'il refusait. C'était de l'escroquerie pure et simple, et il n'était pas probable que le vieillard s'y soumit de bonne grâce, sans de vives protestations. Mais notre joueur était au bout de son rouleau ; il lui fallait de l'argent, tout de suite, à tout prix.

Il franchit les ormes et s'avança vers le chalet. Ses chaussures à semelles de caoutchouc ne faisaient pas de bruit sur les allées sablées bien entretenues. Il entra d'abord dans la partie où l'on remisait les canots : elle était vide ; toutes les barques, depuis le large bateau plat jusqu'à la périssoire, avaient disparu. Sir Geoffrey, avec son indulgence ordinaire, avait donc permis à la plus grande partie des domestiques d'assister aux régates et, jusqu'au dîner, le château serait inhabité, si ce n'est par une ou deux filles de cuisine. Tant mieux donc si la querelle devait avoir lieu à la maison. Mais sir Geoffrey était-il chez lui ou ici ? Melville s'avança doncement le long de la véranda. Au-dessus de sa tête le ciel s'assombrissait ; l'atmosphère devenait de plus en plus accablante et silencieuse. Une large goutte de pluie de la grandeur d'un shilling tomba sur l'asphalte à ses pieds. Elle fut suivie d'une autre, puis d'une troisième : la tempête arrivait. Elle allait éclater d'un moment à l'autre. Il fallait se hâter. A travers la fenêtre ouverte, il aperçut son oncle, bien enfoncé dans un fauteuil d'osier, un journal illustré à la main. Melville serra les lèvres ; inconscient de la présence d'une autre personne, le vieillard se laissait aller à la quiétude et à la somnolence de ce milieu confortable et luxueux, pour lequel il semblait si bien fait. Il avait le dos tourné à la fenêtre, et le jeune homme se hâta de passer, afin de paraître venir au château directement. Il tourna vivement

le coin du chalet, ouvrit d'une seule poussée les deux battants de la porte vitrée et pénétra dans le salon. Pendant l'espace d'une seconde, les deux hommes se toisèrent. Puis sir Geoffrey parla, d'une voix lente et contenue :

— Ainsi, c'est vous, Melville. Vous êtes venu pour les régates, je suppose ?

— Non, répondit brusquement Melville, je voulais vous voir.

Sir Geoffrey reprit sa revue et parut s'y intéresser beaucoup plus qu'à la conversation.

— Ah ! vous vouliez me voir ? Pour affaires ?

— Oui, pour affaires ! répéta Melville, piqué par l'indifférence de son oncle.

— Ah ! reprit encore sir Geoffrey. Puis il s'arrêta un instant. Était l'affaire de qui est-ce, cette fois ? Êtes-vous encore l'agent, ou bien le principal intéressé ?

L'affectation d'ennui et d'indifférence qu'il témoignait ouvertement rendit plus sensible encore pour Melville l'affront contenu dans ces paroles ; une vive rougeur couvrit ses joues.

— Principal, répondit-il brièvement. Et il s'assit, sans attendre d'invitation.

— Bon ! voilà qui simplifie les choses, déclara sir Geoffrey, en choisissant un autre journal. Et quel mensonge avez-vous imaginé aujourd'hui ? Il n'est pas nécessaire de vous mettre par trop en frais d'esprit.

— Je n'en ai pas l'intention, riposta Melville. J'ai besoin d'argent pour mon usage particulier, et je crois que vous m'en donnerez.

— Je n'en ferai rien, déclara sir Geoffrey d'un ton sec. Vous êtes par trop présomptueux, Melville.

Le jeune homme devint blême ; il pinça les lèvres.

— Vous oubliez que je suis dans une situation qui me permet de vous dicter mes conditions, prononça-t-il avec effort. Je suis en possession de votre secret. J'ai vu la dame que vous savez et, l'ayant vue, je ne suis pas étonné du silence que vous

désirez garder à son sujet, car elle ne serait pas un ornement, tant s'en faut, pour votre table. J'accepterai donc cinq mille francs maintenant et me tairai tant que cette somme durera.

Sir Geoffrey ne sourcilla pas.

— De l'escroquerie, quoi? interrogea-t-il.

— S'il vous plaît de l'appeler ainsi, je n'y vois pas d'objection. C'est vous qui avez choisi le mot et je vous en remercie puisque, sans cela, je n'y aurais probablement pas songé. D'ailleurs, à mon avis, un homme qui ne fait pas payer son silence alors qu'il le peut n'est pas un escroc, mais un idiot.

— Vous n'êtes pas un idiot, mais vous êtes un vaurien, dit sir Geoffrey. Heureusement, depuis votre visite, j'ai eu le temps de réfléchir et j'en suis venu à une conclusion qui vous intéressera peut-être. Vous la dirai-je? Vous parlerai-je franchement?

— Je vous en prie.

— Eh bien, reprit sir Geoffrey, lorsque vous êtes venu me dire, à brûle-pourpoint, que lady Holt vivait toujours, j'avoue que j'ai été pris complètement par surprise. Je la croyais morte depuis si longtemps. J'ignore ce qu'elle a pu vous dire, mais il est bien certain que notre mariage était une erreur. Personne, ici, n'en avait entendu parler lorsque je pris possession de Fairbridge et je gardai le silence pour éviter de devenir un objet de cancan et de curiosité publique. C'est pourquoi aussi j'ai accepté tout d'abord vos conditions et vous ai remis l'argent que vous me demandiez pour ma femme... J'espère qu'elle l'a bien reçu?

Sans aucun doute, déclara Melville.

Vous savez que je n'ai pas la moindre confiance en vous, continua sir Geoffrey. Je me suis toujours demandé et je me demande encore ce qu'il y avait de vrai dans cette histoire. En tout cas, j'ai vu aussitôt que votre seul objectif était de profiter largement, pour vous, de votre déconverte et de mon désir d'éviter tout scandale en me faisant payer fort cher votre silence. Mais, comme

je vous le disais, j'ai eu le temps de me remettre, de réfléchir à ce que je devais faire ; et ce que j'ai décidé, j'aurais dû le faire immédiatement : si lady Holt a besoin de secours réguliers, qu'elle s'adresse à mon notaire, Mr Tracy ; il aura mes instructions et fera tout ce qu'il faudra, largement. Dites-lui qu'elle n'a rien à craindre ; qu'elle peut s'adresser en toute sécurité, soit à moi, soit à mon notaire. Mais dites-lui bien aussi que, par vous, elle n'aura plus un centime. Je ne me soumettrai pas à vos escroqueries et ne me laisserai pas plumer par vous, selon votre bon plaisir.

— Et cela ne vous fera rien lorsque tout le monde parlera de vous ? Lorsqu'on s'étonnera, à bon droit, de ne pas voir votre femme chez vous, de ne pas savoir où elle se trouve ? Car pour la faire paraître en société, c'est hors de question.

— Que cela me fasse ou non quelque chose, je ne vous paierai certes pas pour garder le silence, dit sir Geoffrey avec fierté. Ce mariage était une erreur, mais c'était un mariage, et je n'ai pas à en être honteux. J'ai eu grand tort d'hésiter la première fois que vous êtes venu m'en parler ; à présent, je n'hésiterai plus. Peu m'importe ce que vous ferez. Causez-en si vous voulez. Vendez la nouvelle au *Mercure de Fairbridge* pour cinq livres si vous le pouvez. Quant à moi, je ne vous donnerai pas cinq sous pour vous en empêcher. Et, à présent, Monsieur, partez.

Il prononça ces derniers mots d'une voix forte et vibrante et, se levant d'un bond, étendit le bras du côté de la porte vitrée. Au dehors, il faisait de plus en plus noir ; soudain, l'orage qui menaçait depuis si longtemps éclata ; les nuages crevèrent et des torrents de pluie commencèrent à tomber ; elle arriva sur le toit de zinc en produisant un bruit pareil à une décharge de mousqueterie et retomba sur l'asphalte en larges nappes ; en un instant les gouttières furent changées en cascades. Puis un éclair aveuglant remplit la chambre d'une clarté soudaine. Melville retomba sur sa chaise et, instinctivement, se couvrit le

visage de ses mains, attendant le coup de tonnerre qui allait suivre. Il éclata bientôt, terrifiant, et parut fendre l'air. Lorsque le silence se fut rétabli, Melville se leva et se tint debout en face de son oncle dont pas un muscle du visage n'avait bougé.

— Alors ce sera la guerre entre nous ? demanda-t-il d'une voix brève.

Sir Geoffrey haussa les épaules.

— Je ne me bats pas avec les escrocs, répondit-il. Faites comme vous voudrez. Employez les pires moyens. Peu m'importe. Sortez d'ici, c'est tout ce que je vous demande.

Encore une fois, Melville avait perdu. Son second château en Espagne s'écroulait sans qu'il pût rien tenter pour le relever. Mrs Sinclair avait détruit le premier ; sir Geoffrey le second. Melville se trouvait de nouveau sans espoir, face à face avec la ruine la plus complète. Dehors, le vent s'était élevé et chassait des tourbillons de grêle qui entraient par la fenêtre ouverte et empêchaient de se succéder sans interruption, illuminant la chambre une seconde, pour rendre, ensuite, l'obscurité plus intense : d'effrayants coups de tonnerre secouaient le chalet. Et, dans le cerveau de Melville, les pensées s'agitaient confuses, aussi paraissaient dans la nuit de l'ouragan. Mille désirs insensés, mille projets irréalisables se pressaient en foule dans son esprit en désarroi. Si seulement sir Geoffrey pouvait mourir ! Si seulement, par un hasard miraculeux, il venait à être frappé par un de ces sillons de feu qui déchiraient le ciel au-dessus d'eux ! Alors tout serait bien. Il n'avait pas fait de testament — il l'avait dit lui-même — et sa mort serait le salut de Melville puisqu'elle lui donnerait droit, de par la loi, à une partie des millions de son oncle.

Sir Geoffrey fit quelques pas en avant.

— Partez, cria-t-il de nouveau, essayant de dominer le fracas de la tempête. Peu m'importe l'orage ! Vous êtes un menteur, un fourbe, un es-

croc ! Je vous renie. Vous n'obtiendrez plus un centime de moi, ni pour vous, ni pour ma femme. Partez, vous dis-je !

Il saisit son neveu par l'épaule et, en un instant, les deux hommes se trouvèrent enlacés, sans même s'en rendre compte. En dépit de son âge, sir Geoffrey était encore robuste et les forces des deux lutteurs n'étaient pas si disproportionnées qu'on eût pu le croire. Ils s'entrepoüssèrent l'espace d'une seconde, sir Geoffrey luttant pour jeter son neveu hors de la chambre, ce dernier tâchant de se dégager. Un nouveau roulement de tonnerre ébranla le chalet ; puis, avant qu'il se fût complètement éteint, le dénouement fatal arriva : Melville, fortement pressé par son oncle, sentit un objet dur qui lui meurtrissait le côté ; c'était le petit pistolet qu'il portait toujours sur lui, chargé. Il réussit, par un violent effort, à dégager une de ses mains, saisit l'arme et, fou de colère, fit feu à bout portant. Le bruit de la détonation se confondit avec les derniers roulements du tonnerre. Un léger nuage de fumée s'éleva entre les deux hommes et sir Geoffrey, levant les bras au ciel, s'affaissa sur le tapis, sans un cri. Une odeur de linge brûlé sembla remplir la chambre ; sur le devant de la chemise du vieillard, on voyait une tache roussâtre ; il était bien mort, frappé au cœur par la main même de son neveu.

Au moment où sir Geoffrey tombait, un cri perçant se fit entendre au dehors. Melville se tourna, terrifié, la respiration haletante et comme paralysé par la peur. En face de la fenêtre ouverte, une femme se cramponnait, à demi évanouie, à l'un des piliers de fer qui soutenaient le toit de la véranda : c'était Lavande Sinclair.

XII

L'ALARME

La violence et la soudaineté de l'orage provoquèrent un sauve-qui-pent général aux régates de Longbridge. L'unique auberge de l'endroit fut bientôt envahie par une foule en panique. Ceux qui ne purent y trouver place se réfugièrent sous les hangars destinés aux canots. D'autres enfin, plus hardis — et ce furent peut-être les plus sages — reprirent courageusement le chemin de leurs demeures. Parmi ces derniers se trouvaient Ralph et Gwendoline. Il l'enveloppa du mieux qu'il put, enfonça sa casquette sur sa tête et, saisissant sa perche à deux mains, se mit à pousser leur « punt » vigoureusement. Accroupie au fond de la barque, Gwendoline ne disait mot. Les éclairs qui illuminaient le ciel et l'espace autour d'eux la terrifiaient ; il lui semblait, à chaque instant, que le bateau allait être submergé. Ils n'avaient pourtant pas à craindre d'être plus mouillés qu'ils ne l'étaient déjà ! La pluie, qui tombait à flots, avait à demi rempli leur punt ; la jeune fille était trempée jusqu'aux os et ne s'en souciait guère, d'ailleurs, puisqu'elle filait à toute vitesse du côté où elle trouverait un abri et tout ce dont elle aurait besoin.

Derrière elle, Ralph déployait toute la vigueur dont il était capable. Il se sentait nerveux à cause d'elle ; et, intérieurement, il faisait monter vers le ciel une prière d'actions de grâce lorsque, après chaque éclair éblouissant, il la retrouvait saine et sauve. Arrivé au débarcadère de Fairbridge, il

fit glisser habilement la barque tout près du bord, juste en face du pavillon, sauta à terre en un clin d'œil et aida Gwendoline à sortir.

— N'ayez pas peur, chérie, cria-t-il, tandis qu'un éclat de tonnerre assourdissant noyait sa voix. Courez vite à la Grange, et changez de vêtements aussitôt arrivée?

— Et vous? demanda-t-elle.

— Je vais remiser le bateau et je resterai dans le pavillon jusqu'à ce que l'orage soit passé. J'ai tout ce qu'il faut pour me vêtir de sec dans le cabinet de toilette.

Il l'accompagna jusqu'à la pelouse et la surveilla pendant qu'elle la traversait. Puis il revint près de la petite baie, tourna le bateau pour vider l'eau qui le remplissait à moitié, le traîna sous le hangar, tandis qu'il laissait les coussins trempés sous la véranda, et alla enfin dans le cabinet de toilette.

Allumant la lampe du chauffe-bain, il se débarrassa de ses vêtements mouillés et se frictionna énergiquement. Puis, après son bain chaud, il prit une douche froide et se massa encore jusqu'à ce qu'il fût rouge et reluisant des pieds à la tête. Il sortit alors d'une grande armoire du linge, des chaussures, un costume de flanelle blanche et, ranimé, se sentant dans les meilleures dispositions du monde, il entra dans le premier salon avec l'intention de passer le temps agréablement en fumant une cigarette et en buvant un petit verre de brandy jusqu'à ce que la fureur de la tempête eût diminué.

— Sir Geoffrey sera bien sûr venu ici et en sera parti précipitamment à l'approche de l'orage, pensa-t-il, en entrant dans l'appartement et en voyant les deux fenêtres ouvertes. C'était bien étourdi de sa part de s'en aller sans fermer les fenêtres. Les rideaux sont trempés.

Il ferma d'abord la fenêtre donnant sur la rivière et allait faire le tour de la table pour atteindre l'autre, lorsqu'il s'arrêta net et un grand cri s'échappa de ses lèvres : sir Geoffrey était là, étendu

à ses pieds, inerte ; quelque chose d'indéfinissable dans sa pose fit comprendre à Ralph, instinctivement, que tout était fini, que son oncle était mort.

— Grand Dieu ! cria-t-il, tombant à genoux près de ce corps immobile.

Il saisit le bras du vieillard à l'endroit du pouls, mais il ne sentit rien et, lorsqu'il laissa aller la main, elle retomba comme une masse sur le plancher, avec un bruit sourd. Il eut un frisson.

— Oncle Geoffrey ! appela-t-il, oncle Geoffrey ! Hélas, il n'obtint pas de réponse ; les paupières, à demi rabattues sur les yeux déjà vitreux, ne remuèrent pas. Pourtant il ne voulut pas abandonner encore tout espoir. Il fallait écouter le cœur ; ce serait plus sûr. Sir Geoffrey était couché sur le côté gauche. Ralph le tourna doucement, déboutonna le col de sa chemise de flanelle et glissa la main à l'endroit du cœur ; le corps était encore chaud et le jeune homme commençait à recouvrer un peu d'espoir lorsque ses doigts rencontrèrent une petite blessure ; il les retira couverts de sang. Un grand sanglot s'échappa de ses lèvres et le secoua tout entier.

— Mon Dieu ! serait-ce un crime ! s'écria-t-il, en ouvrant violemment les vêtements. Non, ce n'est pas possible ! Il ne peut pas être mort !

Mais le linge brûlé, le petit trou presque imperceptible, entouré d'un cercle bleuâtre, et le peu de sang qui s'en échappait ne lui laissèrent, malheureusement, aucun doute sur la tragédie qui avait dû se passer et son issue fatale. Soulevant le corps, non sans difficulté, il réussit à l'étendre sur un sofa qui se trouvait tout près. L'effort qu'il dut faire pour cela fit jaillir de la blessure du sang qui vint inonder la poitrine et les bras du jeune homme.

— Que faire ! répétait-il machinalement, debout en face du sofa, regardant autour de lui d'un air vague et hagard. Puis, tout à coup, il revint à lui.

Fermant la porte vitrée, il entra dans le cabi-

net de toilette, changea de jaquette et de gilet et s'élança d'un trait vers le château.

Une fois dans la bibliothèque, il tira vivement le cordon de la sonnette et se promena de long en large avec impatience, en attendant qu'on vînt.

— Où est Martin? C'est lui que je veux! Envoyez-le-moi immédiatement! cria-t-il à la jeune servante qui apparut au lieu du vieux majordome.

Elle le fixa avec de grands yeux effarés, se demandant ce que signifiaient la pâleur et l'agitation de son maître.

— Martin vient de rentrer de Longbridge, Monsieur, répondit-elle. Il est dans sa chambre et change de vêtements. Ils sont tous revenus trempés.

— Dites-lui de venir me parler aussitôt... aussitôt, répéta-t-il.

Et, après un autre regard étonné, la jeune fille disparut en courant dans le sous-sol.

— Allez vite trouver M. Ralph, cria-t-elle à Martin à travers la porte de son appartement particulier; il veut vous voir tout de suite dans la bibliothèque. Miséricorde! voilà encore cette sonnette qui carillonne!

— Remontez et dites que je ne suis pas tout à fait prêt. Que j'en ai tout au plus pour cinq minutes.

— Mais je n'ose pas retourner! reprit la servante. Oh! je suis sûre que quelque chose de terrible est arrivé! Mr Ralph était si pâle, si pâle, et jamais il ne m'a parlé de la sorte.

Martin se préparait à admonester la jeune fille sur la façon dont elle exagérait les choses, mais un troisième coup de sonnette, plus fort encore que les précédents, lui fit comprendre, à lui aussi, que quelque chose n'allait pas.

Il se hâta de nouer sa cravate tant bien que mal et se précipita hors de sa chambre, enfilant son habit tout en montant l'escalier quatre à quatre.

Veuillez m'excuser, Mr Ralph, de vous avoir fait attendre, commença-t-il. Mais un coup d'œil

sur la figure de Ralph arrêta net la parole sur ses lèvres.

— Oh ! Monsieur, qu'est-il arrivé ? reprit-il en tremblant. Miss Gwendoline ?...

— Elle est bien. C'est sir Geoffrey, répondit Ralph d'une voix rauque.

— Sir Geoffrey ! Il n'est pas mort ? Non, n'est-ce pas ? cria le majordome, s'avancant les mains étendues, d'un air suppliant.

— Oui, il est mort, répondit Ralph. Lâchement assassiné sur ses terres mêmes.

Martin chancela et se retint au bureau, en jetant sur Ralph des regards d'horreur.

Ce dernier, à bout de force, appuya ses bras sur le manteau de la cheminée et cacha sa figure dans ses mains, incapable de retenir plus longtemps les larmes qui le suffoquaient. Ils gardèrent longtemps le silence tandis que la grande pendule continuait à frapper impitoyablement les secondes, marquant la fuite du temps qui, pour son maître, hélas, n'existait plus.

— Où est-il ? demanda enfin Martin à voix basse.

Ralph fit un signe de tête du côté de la fenêtre.

— Dans le chalet, près de la crique, balbutia-t-il, sans changer de position.

Martin vit que son jeune maître était incapable de rien faire et qu'il devait lui seul assumer toute la responsabilité.

— Êtes-vous sûr que... que tout soit fini ? Est-il bien réellement mort ? reprit-il.

— Il a été frappé au cœur par une balle, répondit Ralph, lentement et distinctement.

Martin s'essuya les yeux.

— Pauvre maître ! soupira-t-il. Pauvre sir Geoffrey ! Mais qui sait ? Tout espoir n'est peut-être pas perdu ? Dieu le veuille. Si vous vouliez courir chercher le docteur, Monsieur, tandis que je descendrai au pavillon. Je vais dire à la femme de charge de préparer la chambre de sir Geoffrey et d'éloigner les plus jeunes servantes et je prendrai avec moi quelques-uns des hommes pour le ramener.

Ralph s'empressa de faire ce que lui demandait le vieux majordome, heureux que quelqu'un voulût bien penser pour lui, et Martin, les yeux pleins de larmes qui roulaient malgré lui le long de ses joues, courut parler à la femme de charge. Puis, muni de coussins, il alla bien vite aux étables chercher des hommes ; on décrocha deux longs volets pour servir de litière et bientôt le petit groupe, silencieux et terrifié, descendait la pelouse et atteignait le pavillon.

Pendant qu'ils attendaient l'arrivée de Ralph et du docteur, la pensée vint tout à coup à Martin que la police devait être avertie.

— Courez à la station de police, dit-il à un des garçons d'écurie et priez l'inspecteur de revenir avec vous immédiatement. Que sir Geoffrey soit mort ou non, il ne faut pas perdre de temps à mettre les agents sur la piste du coquin qui a fait le coup. Surtout ne vous arrêtez pas en route, pas plus en revenant qu'en allant et ne parlez à personne. Je ne tiens pas à ce que toute la ville arrive ici et envahisse le chalet et les jardins.

L'orage avait bien diminué de violence. La pluie tombait toujours et l'on entendait encore, dans le lointain, de sourds roulements de tonnerre ; mais le ciel n'était plus si noir ni l'atmosphère si oppressive. Les oiseaux recommençaient à gazouiller.

Les hommes attendaient sans mot dire, sous la véranda, l'arrivée du docteur, conservant encore, malgré tout, un peu d'espoir. Il arriva bientôt, grave, les lèvres serrées, car il avait connu et aimé sir Geoffrey. Ralph l'accompagnait, plus hagard encore que précédemment. Il ouvrit la porte et ils entrèrent dans le salon. Le docteur se pencha sur le sofa et examina soigneusement le corps. Tous le regardaient, retenant leur souffle, impatients de savoir ce qu'il allait dire.

Mais, bien qu'il ne négligeât aucun détail et qu'il fît son examen le plus consciencieusement qu'il pût, il savait d'avance, il avait reconnu, dès le premier coup d'œil, qu'il n'y avait rien à faire,

qu'aucun secours humain ne rappellerait à la vie sir Geoffrey.

Comme il se tournait vers Ralph en secouant tristement la tête, l'officier de police entra d'un pas rapide. Il regarda d'abord le corps, puis le docteur.

— Tout est-il fini, docteur ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le docteur d'une voix basse et triste ; depuis longtemps déjà. Même si je m'étais trouvé là au moment où la chose est arrivée, je n'y aurais rien pu. La mort a dû être instantanée. C'est un cas qui vous concerne, inspecteur.

Ce dernier regarda attentivement la partie de la chemise qui avait été roussie par la flamme, puis il jeta un coup d'œil significatif au docteur.

— Oui, dit celui-ci, qui comprit cette interrogation muette. C'est bien un meurtre.

L'inspecteur se retourna.

— Qui a découvert le corps ? demanda-t-il.

— Moi, répondit Ralph.

— Alors, si vous le voulez bien, je viendrai vous parler au château lorsque j'aurai parcouru le chalet et mis tout sous clé.

Et Ralph partit avec le docteur.

L'inspecteur fit alors sortir de la chambre tous les hommes, sauf Martin Somers ; puis il prit note, de la façon la plus minutieuse, des moindres détails : les fenêtres fermées, le désordre de l'ameublement, le gobelet vide sur la table. Dans le cabinet de toilette, il vit l'eau de la cuvette teintée de sang et, dans un coin, le gilet et la jaquette que Ralph venait de quitter ; le pantalon et le maillot trempés de pluie qu'il avait suspendus au rebord de la grande baignoire pour les faire sécher. Il alla ensuite dehors et fit le tour du chalet ; mais la pluie diluvienne avait effacé toute trace de pas et il ne put rien découvrir de suspect.

Enfin il rappela les hommes et, improvisant une litière au moyen des deux volets posés en travers sur des gâffes, ils y déposèrent respectueusement le corps de sir Geoffrey et le transportèrent

dans sa magnifique demeure, dont il avait été si fier à juste titre, au milieu de ses serviteurs éplorés pour lesquels il avait été un maître si bon et si tendrement aimé.

XIII

LA FUITE

Si Ralph ne s'était pas attardé à surveiller Gwendoline jusqu'à ce qu'elle eût traversé le jardin, il eût surpris son frère presque au moment où celui-ci commettait ce qu'on peut appeler un parricide.

Ce coup de tonnerre assourdissant qui éclata comme il mettait pied à terre, était le même que celui pendant lequel Melville fit feu sur son oncle.

Les plus grandes tragédies ne sont pas celles souvent qui demandent le plus de temps pour s'accomplir ; quelques secondes suffisent pour bouleverser une vie, pour anéantir une existence. Dans l'état de rage, de surexcitation, de désespoir où se trouvait Melville, l'action suivit la pensée avec la rapidité de l'éclair.

Aveuglé par la colère, il tira sans même se rendre compte de ce qu'il faisait.

Lorsque le coup fut fait, ce même état de surexcitation le soutint et lui donna l'énergie de fuir sans tarder. La violence de la tempête ne l'effrayait plus ; au contraire ce déchaînement de tous les éléments donnait au crime un cachet de grandeur théâtrale ; il en ressentait une sorte de soulagement et de farouche satisfaction. Il semblait que tous les génies malfaisants des enfers se fussent donné le mot et, portés sur les ailes du vent, se fussent rassemblés en cet endroit fatal pour s'in-

carner en Melville et l'animer de leurs pires passions ; puis, le crime accompli, ils étaient repartis aussitôt, sifflant et hurlant avec une joie diabolique, le laissant seul, face à face avec sa victime et le sentiment qu'il était, dès lors, un meurtrier, marqué au front du signe de Caïn... Bien mieux ! un assassin dont le forfait avait été vu par une troisième personne !

En ce moment, dans son esprit, c'était ce fait qui primait tout, le seul dont il se rendit un compte exact : Lavande l'avait vu lever l'arme contre son oncle et tirer. Il fallait la réduire au silence ; mais de quelle façon ? C'est ce qu'il ne savait pas encore et ce qu'il déciderait plus tard. Pour le moment, une chose importait par-dessus tout : fuir au plus tôt, fuir avant qu'on ne les eût aperçus. Jetant un regard rapide et furtif autour de lui pour s'assurer qu'il ne laissait pas de traces compromettantes, il sauta sans bruit par la fenêtre donnant sur le jardin et saisit Lavande par le poignet.

— Venez, dit-il, d'une voix dure et autoritaire.

Le contact de cet homme la fit frissonner et, sans bouger, elle leva sur lui de grands yeux pleins d'effroi.

— Venez, répéta-t-il avec impatience.

Lâchant alors le pilier de fer auquel elle se cramponnait, elle le suivit, tremblante, anéantie. La tenant toujours ferme par le bras, il l'entraîna jusqu'à la haie bordée de grands ormes qui fermait le jardin ; en la franchissant, elle laissa tomber son mouchoir. Melville le vit et le ramassa.

— Je vous le rendrai dans le train, dit-il avec un ricanement sinistre. Il serait trop dangereux de laisser par ici de telles marques de votre passage.

Ils traversèrent le pré en courant, sans se retourner, se frayèrent un chemin au travers des buissons qui bordaient la rive et atteignirent leur bateau. Lavande s'affaissa dans le fond en sanglotant, en proie à une crise nerveuse qu'elle ne pouvait plus réprimer. Melville l'aïda à s'instal-

ler le plus confortablement possible, la couvrit de son gilet, puis se mit en devoir de ramer vigoureusement.

Pendant le temps qu'ils mirent à parcourir la distance entre Fairbridge et le barrage Saint-Martin, il prévint tout ce qui allait arriver et avisa aux moyens d'empêcher les soupçons de tomber sur lui. Il se dit, très sagement, que la violence de l'orage allait mettre fin aux régates, disperser les assistants ; que les gens du manoir reviendraient au plus tôt et, en remettant leurs barques dans le chalet, découvriraient sans doute le corps de sir Geoffrey. Une fois le premier moment d'affolement passé, on lui télégraphierait la nouvelle ainsi qu'à Mr Tracy. Or, il était de la plus haute importance qu'il se trouvât chez lui, avec des vêtements secs et convenables, lorsque le télégramme arriverait, afin de n'avoir pas à inventer quelque histoire au sujet de la façon dont il avait employé son après-midi. Si seulement il pouvait faire croire qu'il était resté chez lui, tout irait bien et l'affaire de Fairbridge irait grossir le nombre de ces assassinats mystérieux, passés à l'état de légende, dont on n'a jamais pu retrouver les meurtriers.

Il profita d'un moment opportun pour s'arrêter une seconde et glisser son revolver dans le lit du fleuve. On garderait certainement la balle qu'on retrouverait dans la blessure de sir Geoffrey, et qui sait comment les choses pourraient tourner?... Il était toujours plus sage de se défaire de l'arme. Après quoi, les barques des régates arrivant près de la sienne, il enfonça sa casquette sur ses yeux, baissa la tête et rama sans regarder ni à droite ni à gauche.

La pluie, qui jusqu'alors était tombée à torrents, commençait à s'arrêter ; le tonnerre ne se faisait plus entendre que de loin en loin, sourdement ; l'atmosphère n'était plus aussi étouffante. Melville accrocha la barque à l'un des poteaux, qui se trouvait au-dessus de l'écluse, dans un endroit où l'on pouvait aborder et descendre à terre facilement.

— Asseyez-vous, Lavande, dit-il, d'une voix calme mais péremptoire.

Elle se souleva un peu et tourna la tête de son côté. Ses grands yeux étaient pleins de tristesse et de reproche, mais il vit avec soulagement qu'elle n'avait plus ce regard fixe et vague d'une personne ayant perdu la raison. Elle avait, évidemment, recouvert son sang-froid et ne risquait plus de faire une scène qui attirerait sur eux l'attention. Peu importait que sa robe fût froissée, trempée et teinte en rouge par la toile des coussins ; après cet orage, tous se trouvaient plus ou moins dans cet état ; elle aurait le temps de s'arranger un peu dans le train.

— Nous n'irons pas jusqu'à l'écluse, expliqua-t-il. Cela prendrait trop de temps. Je vais aller payer l'homme et lui dire qu'il trouvera sa barque ici. Tâchez, pendant ce temps, de remettre un peu d'ordre dans votre toilette. En nous dépêchant, nous pourrions encore rattraper un train qui va partir et éviter de nous trouver au milieu de cette foule encombrant l'écluse. Vous sentez-vous mieux ?

Oui, répondit-elle d'une voix morne.

— Et vous serez raisonnable ? Vous vous tiendrez tranquille tant que nous ne serons pas seuls ? demanda-t-il anxieux.

Elle répondit par un signe de tête indifférent et, voyant qu'il n'en tirerait pas autre chose, il partit pour payer le batelier.

De son côté, Lavande se dit que le lieu n'était pas propice pour une explication ; réprimant donc son émotion, elle secoua sa jupe et son chapeau, s'essuya soigneusement avec une des serviettes de la boutriche et réussit à se donner un aspect plus présentable qui fit grand plaisir à Melville lorsqu'il revint. Ils prirent alors bien vite le chemin de la gare et arrivèrent juste à temps pour sauter dans une voiture vide.

Mais une fois que le train se fut mis en marche, les manières de Melville changèrent. En supposant qu'ils fussent seuls pendant tout le trajet,

il n'avait que cinquante minutes pour s'entendre avec Mrs Sinclair et s'assurer de son silence. Il s'assit en face d'elle et la regarda fixement.

— Pourquoi avez-vous quitté le bateau à Fairbridge malgré ma défense formelle? demanda-t-il d'un ton sec et menaçant.

— La tempête était si épouvantable... si terrifiante... dit-elle d'une voix faible et tremblante. C'était comme la fin du monde.

Elle avait peur de Melville, c'était évident ; celui-ci le remarqua avec une intime satisfaction, car ce n'était que par la terreur qu'il pourrait lui arracher la promesse qu'il désirait obtenir. Non pas qu'elle eût peur de se trouver enfermée seule dans un wagon avec un assassin. Il y aurait eu, cependant, de quoi rendre nerveuse n'importe quelle femme. Mais Mrs Sinclair savait qu'elle n'avait rien à craindre de Melville. Elle subissait, instinctivement, l'ascendant de cette nature impérieuse, despotique; la scène tragique dont elle venait d'être témoin l'avait anéantie et elle frissonnait en sondant le degré de noirceur diabolique qui remplissait l'âme de cet homme. Elle n'eût pas été capable de lui résister.

— Que comptez-vous faire? reprit-il, de la même voix dure et impérieuse.

— Je ne sais... Je n'ai encore rien décidé. Laissez-moi le temps de réfléchir ; pour le moment, cela m'est impossible.

— Impossible ou non, peu importe, dit-il brutalement. Il faut que vous preniez un parti maintenant, à l'instant même, avant que nous soyons arrivés à Londres.

— C'est impossible, répéta-t-elle. Je ne le peux pas, et je ne veux pas, non plus. Oh ! comment avez-vous pu agir ainsi ! s'écria-t-elle en sanglotant, comme la pensée du vieillard, étendu mort dans le salon du chalet, revenait à son esprit. Qu'est-ce qui a pu vous pousser à faire une chose pareille !

— Le diable le sait ! marmotta-t-il, tandis qu'un accès de remords subit s'emparait de lui. Mais le



train s'enfuyait avec rapidité ; les minutes s'écoulaient, il n'y avait pas de temps à perdre en vaines réflexions. Aussi, chassant de son esprit toute idée importune, revint-il bien vite à la charge.

— J'ai besoin d'être assuré que vous ne commettrez pas d'imprudence, Lavande, reprit-il. Dites-moi seulement que je puis avoir confiance en vous, que vous ne parlerez pas. Après tout, c'est dans votre intérêt aussi bien que dans le mien. Vous étiez présente quand la chose est arrivée, souvenez-vous-en.

Elle le regarda avec effroi, en pâlisant.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Je ne suis pas coupable ; qu'aurait-on à me reprocher ? demanda-t-elle, d'un air de défi.

— Qui dit qu'on vous reprochera quelque chose ? Vous n'avez qu'à vous tenir tranquille, à me donner votre parole que vous ne direz rien à personne, et vous ne serez pas inquiétée.

Elle jeta les mains en avant d'un geste suppliant.

— Je ne peux pas. Je ne peux rien promettre ; je ne suis pas assez sûre de moi. Je sens que cette scène affreuse me poursuivra jour et nuit... Je ne pourrai plus dormir... Je n'aurai plus un instant de repos. Comment, après cela, vous direz que je serai capable de faire ou non ? Ma promesse, ma parole d'honneur la plus sacrée ne servirait à rien.

— Il me la faut tout de même, dit Melville avec une insistance opiniâtre et bourrue. Personne que vous ne peut divulguer la mort de sir Geoffrey. Vous allez me jurer, solennellement, que vous ne direz rien.

Elle ne répondit pas et resta immobile sur son siège, le regard fixe, semblable à la statue du désespoir et aussi blanche que si elle eût vraiment été de marbre.

— Pensez, reprit-il avec plus d'ardeur, pensez à ce qui arriverait si l'on savait que vous vous êtes trouvée près du chalet, à Fairbridge, au-

jourd'hui ! Vous, la femme de sir Geoffrey, vivant de l'argent d'un autre homme que vous avez épousé traîtreusement et fiancée à un baronnet plusieurs fois millionnaire ! Quel serait aussitôt le sentiment général, je vous le demande ? On dirait que vous aviez tout à gagner à la mort de sir Geoffrey ; que vous ne pouviez espérer de lui ni secours, ni pardon et que vous vous en êtes débarrassée pour épouser sir Ross avec plus de sûreté. Certes, on trouverait ce motif plus que suffisant pour expliquer le crime, et personne ne songerait à mettre en doute votre culpabilité. Vous auriez beau vous défendre, rejeter la faute sur moi, on ne vous croirait pas. Pourquoi, moi, aurais-je voulu tuer sir Geoffrey ? Quel intérêt avais-je à faire disparaître un homme qui m'avait élevé comme son fils et de qui je dépendais entièrement ?

Lavande le regardait avec une horreur croissante. Aurait-il bien l'audace, en outre, de rejeter la faute sur elle si les soupçons se portaient sur lui ? Ou avait-il simplement voulu exprimer ce que serait l'opinion publique si on savait qu'elle avait été à l'airbridge le jour du meurtre ? Il devina ce qui se passait dans son esprit et se hâta, avec une ruse infernale, de la rassurer sur ce point. Il pourrait être dangereux d'aller trop loin, et il ne voulait pas la pousser à bout.

— Bien sûr que, si les choses en arrivaient là, je ne permettrais pas que vous soyez condamnée à ma place, reprit-il. Je me dénoncerais et me suiciderais ensuite, car il n'y aurait plus pour moi de chance de salut. Mais, en dépit de ce que je pourrais faire, vous n'en sortiriez pas indemne vous-même. Vous perdriez certainement votre revenu actuel, votre nom, votre réputation et, peut-être bien aussi, votre liberté. Vous seriez, sans nul doute, accusée de bigamie et de complicité pour meurtre, et je ne vois pas trop ce que vous auriez à dire pour votre défense. Ce n'est donc pas dans mon seul intérêt que j'insiste de la sorte, Lavande, et je ne vous de-

mande rien de bien compliqué, ni de bien difficile ; je vous implore, seulement, de ne rien faire du tout. De ne dire à personne ce qui s'est passé aujourd'hui. Promettez-moi de ne jamais parler de la promenade que vous avez faite avec moi. On ne doit pas savoir que nous sommes sortis ensemble. Me le promettez-vous, Lavande ?

— Oui, je vous le promets, dit-elle enfin, incapable de soutenir plus longtemps cette lutte. Je ne dirai rien.

Il se renversa en arrière avec un soupir de soulagement. La partie était gagnée. Il ne lui vint pas à l'esprit d'avoir des doutes au sujet de sa promesse. Il savait qu'il pouvait avoir confiance en elle et que, du moment qu'elle avait promis, il était saisi... Ce n'était pas trop tôt. Déjà ils arrivaient en gare et le contrôleur entra dans leur wagon. Une fois au terminus, Melville se hâta d'installer Mrs Sinclair dans un cab.

— Il m'est impossible, à mon grand regret, de vous accompagner, dit-il. Il est urgent que je rentre chez moi. On m'enverra, sans aucun doute, de Fairbridge, un express ou un télégramme, et je veux être là pour le recevoir. Je serai aussi obligé d'aller à Fairbridge et ne vous reverrai pas de quelques jours. Surtout ne m'écrivez pas et ne venez pas à mon appartement. Aussitôt que je serai libre, je vous le ferai savoir et fixerai un jour pour vous rencontrer.

Elle le regarda avec un nouvel étonnement non dépourvu d'une admiration involontaire. Qu'il fût ce qu'il voudrait, il possédait un calme et un courage peu communs.

— Vous n'avez rien à craindre. Je tiendrai ma promesse, murmura-t-elle. Et, après avoir donné son adresse au cocher, elle se renversa en arrière et ferma les yeux, complètement épuisée.

Resté seul, Melville se sentit défaillir à son tour. Il était transi dans ses vêtements mouillés ; une réaction physique s'opérait en lui après toutes ces émotions, et il se sentait aussi faible qu'un enfant. Mais sa tâche n'était pas terminée ; il

se raidit, appela un autre cab, et se fit conduire dans une rue écartée près de son appartement.

— Avez-vous eu aussi de l'orage par ici ? demanda-t-il au cocher en le payant.

— Une tempête épouvantable vers les quatre heures, Monsieur !

— Est-ce possible ! Enfin, tant mieux pour vous ; cela fait marcher votre commerce, n'est-ce pas ?

En dépit de l'impatience qu'il éprouvait à se retrouver chez lui, il tourna le coin de la rue d'un pas ferme et posé, la tête haute, le regard tranquille. C'était l'heure où Londres s'habille pour dîner et les rues étaient désertes. Il arriva sans encombre jusqu'à sa pension ; la concierge n'était pas à la porte, heureusement. L'office des domestiques se trouvait vide aussi. Traversant rapidement le corridor couvert d'un épais tapis, Melville s'arrêta une seconde en face du grillage derrière lequel on glissait les lettres ; son cœur bondit en reconnaissant l'enveloppe orange d'un télégramme à son adresse. Déjà arrivé ! Il fit un mouvement involontaire pour s'en emparer, retira sa main et grimpa silencieusement l'escalier. Une fois dans sa chambre, il arracha de dessus lui ses vêtements trempés, les jeta dans une armoire dont il ôta la clé, s'essuya, brossa ses cheveux, mit un pantalon de flanelle et une jaquette d'intérieur. Puis il sonna et s'étendit sur le sofa, un cigare aux lèvres, un journal à la main, comme s'il était là depuis longtemps.

— Jervis n'est-il pas à la maison ? demanda Melville, avec un sourire aimable, au régisseur accouru à l'appel de la sonnette.

— C'était son jour de sortie, Monsieur. Il est parti à midi et ne rentrera que ce soir à huit heures. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Je voudrais du thé, s'il vous plaît. Il est un peu tard, mais je confesse que j'ai dormi jusqu'à présent.

— Je vais vous en apporter, Monsieur.

— Merci. Vous pourriez aussi voir s'il y a de

lettres pour moi et me les monter par la même occasion.

Au bout d'un quart d'heure, le régisseur revint apportant sur un plateau le thé demandé, deux lettres et le télégramme. Melville s'empara de ce dernier, l'ouvrit et laissa échapper une exclamation d'épouvante.

— Quand a-t-on apporté ceci? demanda-t-il. Il y a une demi-heure? Alors il fallait me le monter immédiatement.

— J'en suis bien fâché, Monsieur, mais je ne savais pas que vous étiez chez vous, dit le régisseur.

— J'ai été chez moi tout l'après-midi, répondit Melville. Qui aurait songé à sortir par un tel orage! En tous cas, on aurait pu, au moins, venir voir si j'y étais lorsque le télégramme est arrivé. Quel malheur! Quel malheur!

Monsieur a de mauvaises nouvelles?

— Terribles. Sir Geoffrey Holt est mort subitement. Il faut que je parte aussitôt pour l'air-bridge.

XIV

UN TESTAMENT INATTENDU

Comme on pouvait s'y attendre, la mort violente et soudaine de sir Geoffrey plongea les habitants du château dans un véritable anéantissement; il était aimé de tous ses serviteurs, même des plus humbles; aussi le pleuraient-ils sincèrement, et les jours qui précédèrent l'ensevelissement, la maison tout entière sembla envahie par une morne tristesse. L'enquête qui eut lieu deux jours après n'aboutit pas à grand-

chose ; on rendit un verdict de meurtre avec préméditation, le meurtrier étant inconnu.

On avait appelé des témoins à l'enquête, simplement pour la forme, sachant d'avance ce qu'ils pourraient dire : le docteur expliqua en quelques mots dans quel état il avait trouvé le corps ; Ralph ne desserra les lèvres que pour dire juste ce qu'il fallait ; quant à l'inspecteur de police, il n'en savait pas plus que les deux autres. Les taches de sang sur le gilet et la jaquette trouvés dans la salle de bains, ainsi que l'eau rougie de la cuvette, firent cependant quelque sensation ; mais Ralph les expliqua d'une façon si claire, si évidente, qu'on n'insista pas. Cependant, le jeune homme ne produisit pas sur le public une impression très favorable. Il parut trop hautain dans ses manières, trop brusque dans sa façon de s'expliquer. La curiosité bien naturelle qu'on témoignait semblait le froisser ouvertement, et c'est à peine s'il daigna répondre par une légère inclination de tête au discours plein de sympathie que le juge enquêteur adressa aux parents de sir Geoffrey.

Si Ralph parut oublier, pour cette fois, la courtoisie traditionnelle des Ashley, il n'en fut pas de même pour Melville, qui sut adroitement réparer cette erreur. On l'appela seulement pour lui demander s'il connaîtrait quelque fait pouvant jeter la lumière sur la cause du crime, et il est inutile de dire que sa réponse fut négative. Mais son air calme et digne, empreint d'une profonde tristesse, la candeur et la franchise apparente de ses réponses gagnèrent aussitôt tous les cœurs et lui assurèrent d'emblée la bienveillance des spectateurs.

Deux autres journées s'écoulèrent, tristes et interminables. Enfin, les funérailles eurent lieu, et les deux frères se retrouvèrent en tête à tête dans le manoir. Ils éprouvaient, vis-à-vis l'un de l'autre, une certaine contrainte aggravée encore par mille petits détails secondaires de la vie de tous les jours qui venaient les embarrasser et

en face desquels ils ne savaient trop quelle attitude prendre. Ainsi, la chaise de sir Geoffrey au haut bout de la table, demeura vide par un consentement tacite; mais elle ne leur en rappelait pas moins, à chaque repas, que bientôt elle devrait être occupée par le nouveau propriétaire du manoir. Et qui serait-ce? Lequel des deux frères allait être désigné?

Une fois l'enquête terminée, Melville se sentit plus rassuré; il paraissait évident qu'on n'avait pas le moindre soupçon sur la façon dont s'était commis le crime et qu'on ne pensait pas à lui. Il oublia donc ses craintes pour s'absorber dans des plans concernant l'avenir. D'après ce qu'avait dit son oncle peu de temps auparavant, le jeune homme croyait fermement qu'il était mort sans avoir fait de testament. Les choses suivraient donc leur cours tout naturellement; lui et son frère seraient les héritiers.

Les deux frères étaient dans le vestibule, le matin du jour qui suivit l'ensevelissement, assez désœuvrés et embarrassés, lorsque Martin fit son apparition.

— Mr Tracy désirant repartir pour Londres le plus tôt possible, dit-il, j'ai fait servir le repas tout de suite, de façon qu'il puisse s'entretenir des affaires à traiter avec vous avant son départ.

Les jeunes gens se regardèrent, puis se dirigèrent vers la bibliothèque, où ils trouvèrent Mr Tracy en tête à tête avec un énorme pâté qu'il examinait comme s'il se demandait de quel animal il pouvait bien avoir été composé. A leur entrée, il leva les yeux en souriant et trancha toute difficulté concernant les préséances en s'asseyant sur la chaise la plus proche qui se trouvait être celle du haut de la table.

— Je n'ai pas honte d'avouer que je suis affamé, observa-t-il. Et, avec votre permission, nous attaquons préalablement cet engageant pâté avant de nous mettre aux affaires sérieuses.

Sur quoi, il fit un excellent repas, causant tout le temps de choses et d'autres — ayant soin,

toutefois, d'éviter le sujet qui leur tenait tant au cœur.

Mais aussitôt le lunch terminé, ses manières changèrent.

— J'ai fait préparer deux copies du testament de sir Geoffrey, dit-il, d'un ton grave et posé : vous serez sans doute bien aises de vous en servir pour suivre pendant que je lirai l'original. Ce n'est pas un long document, mais certains tours de phrases techniques peuvent embarrasser des esprits novices.

Il se tourna pour prendre le sac contenant ses papiers et ne vit pas le sursaut que Melville ne put réprimer dans le premier moment de surprise. Ainsi, il y avait un testament, après tout ! Qu'en résulterait-il ? La fortune allait-elle lui jouer un tour de traître et anéantir ses espérances, après tout ce qu'il avait osé pour atteindre son but ? Il alluma un cigare et s'assit en ayant soin de tourner le dos à la lumière.

— Comme je l'ai dit, le testament est en somme très simple, continua Mr Tracy, qui mettait un temps interminable à fouiller dans son sac. Mais il contient cependant au moins un élément de surprise. Nous allons d'ailleurs en prendre connaissance sans plus tarder.

Et donnant une copie à Ralph et l'autre à Melville, il se mit à lire d'une voix claire et distincte.

Il y avait d'abord les noms de tous les domestiques, avec un legs proportionné au temps qu'ils avaient servi dans la maison, en commençant par une année de gages pour la plus jeune des servantes, jusqu'à une rente viagère pour Martin Somers. Il était en outre stipulé qu'une somme suffisante serait mise à part pour assurer à la veuve du défunt, dame Lavande Holt, un revenu de quatre cent livres (10.000 francs) par an qui lui serait payé en quatre fois, tous les trimestres, à elle-même, à condition qu'elle se présentât pour toucher le premier trimestre en l'étude de Mr Tracy. A part ces legs et cette rente annuelle

à lady Holt, sir Geoffrey laissait sa fortune et tière, mobilière et immobilière, à « son cher neveu Ralph Ashley, pour qu'il en usât comme il lui semblerait bon ».

De Melville, pas un mot. Son nom n'était même pas mentionné. Mr Tracy replia le testament et attendit. Un silence pénible s'ensuivit.

Ralph ne savait que dire, et Melville se sentait incapable de prononcer une parole. Il était pâle de rage et de mortification et se maudissait intérieurement d'avoir, de ses propres mains, creusé cet abîme sous ses pas et anéanti ses dernières espérances en ce qui concernait l'avenir ; tant que son oncle vivait, il pouvait espérer en tirer quelque chose ; mais, maintenant, c'était fini. Il s'éclaircit la gorge et essaya de parler ; ce fut en vain ; les mots ne voulaient pas sortir. Ralph regarda le notaire d'un air interrogateur :

— N'y a-t-il vraiment pas eu d'erreur ? demanda-t-il. Cette dame... qui peut-elle bien être ? Je n'en avais jamais, jusqu'à présent, entendu parler, et j'ignorais complètement que mon oncle fût marié !

— Il m'est impossible de vous éclairer sur ce point, répondit Mr Tracy. C'est un mystère pour moi, aussi bien que pour vous. Sir Geoffrey, vous le savez, était d'un caractère très réservé et n'aimait pas à faire de confidences. Il a lui-même rédigé ce testament il y a un mois à peine ; je n'ai eu qu'à le recopier et à me procurer sa signature. J'ai bien, à la vérité, essayé de faire quelques questions et quelques observations, mais mes remarques ont été reçues avec une telle froideur que je n'ai pu insister.

Melville se leva tout d'une pièce et vint se placer en face de son frère.

— C'est une iniquité ! prononça-t-il enfin, d'une voix rauque. Et tout ceci est votre œuvre, un intriguant ! Vous avez profité de ce que j'étais absent pour me supplanter auprès de mon oncle, l'éloigner de moi et obtenir, vous seul, toutes ses faveurs ! Et vous avez réussi. Malédiction sur

vous ! Mais je vous avertis que tout n'est pas fini et que vous regretterez votre basse duplicité.

Mr Tracy l'interrompit et essaya de le calmer. Au fond, le vieux notaire s'associait sincèrement à la déception de Melville et regrettait qu'il eût été ainsi lésé. Il comprenait quel choc terrible le jeune homme devait éprouver à se voir déshériter par son oncle de qui — du moins à ce que pensait Mr Tracy — il avait tous droits d'espérer un superbe héritage. Afin que la querelle qui semblait imminente entre les deux frères n'éclatât pas avant son départ pour Londres, il se hâta d'entamer un autre sujet.

— Si vous le jugez à propos, dit-il à Ralph, qu'il était seul nécessaire de consulter maintenant, je prendrai des mesures pour découvrir l'adresse de lady Holt. Sir Geoffrey m'a dit qu'elle vivait encore, mais il ne savait pas où elle se trouvait au juste. J'ai cru comprendre qu'elle était à Londres, cependant, et dans une grande gêne.

Certainement ; agissez pour le mieux, répondit Ralph, qui était confondu par cette révélation et impatient d'en savoir davantage. Faites faire les recherches les plus minutieuses ; vous pourriez mettre des annonces dans les journaux. Comment la femme de sir Geoffrey se trouve-t-elle dans la misère ?

— Peut-être son mari a-t-il été mal informé, dit Melville avec amertume.

— Enfin, je vais faire, sans tarder, tout ce qui sera en mon pouvoir pour la retrouver, dit Mr Tracy. Et maintenant, il faut absolument que je parte. Au revoir, Mr Melville ; je m'associe bien sincèrement à votre grand désappointement. Rappelez-vous que je suis toujours à votre disposition et si je peux vous être utile à quelque chose, adressez-vous à moi sans crainte.

Ralph l'accompagna jusqu'à la porte.

J'ai été tellement pris par surprise, dit-il, que je suis encore tout sens dessus dessous et qu'il m'est impossible de rassembler mes idées.

Mais il faudra que je vous revoie bientôt, pour causer avec vous à tête reposée. Si oncle Geoffrey n'a rien légué à Melville, il m'a heureusement laissé sa fortune sans faire de restriction. Je voudrais donc assurer quelque chose à mon frère, et vous seriez bien bon de m'indiquer le meilleur moyen pour cela.

— J'en serai enchanté, répondit cordialement le vieux notaire. Dès que je le pourrai, je reviendrai ici m'entendre avec vous, à moins que vous ne puissiez passer à mon office.

— Je ne sais trop si Melville voudra consentir à recevoir de moi quelque chose, ajouta Ralph. Vous voyez combien il m'en veut. Je n'oserais lui faire une offre quelconque en ce moment. Mais si vous apprenez qu'il se trouve dans l'embarras et qu'il ait besoin d'argent, vous pourriez lui avancer quelques milliers de francs sans lui dire précisément d'où provient cet argent.

— Certainement, certainement. Rien ne sera plus facile, dit le notaire. C'est là une attention des plus délicates et je serai trop heureux de jouer un rôle dans une conspiration aussi aimable. Adieu, Mr Ashley. À bientôt, je l'espère.

Et secouant chaleureusement la main du nouveau maître du manoir, il grimpa lestement dans le coupé qui l'attendait à la porte et s'éloigna.

Ralph resta un instant sur le perron à regarder s'éloigner la voiture. Puis il revint à la bibliothèque, décidé à tendre à Melville une main fraternelle, à essayer de le pacifier, de le persuader qu'il n'était pour rien dans la façon dont sir Geoffrey avait rédigé son testament et qu'il en éprouvait autant de surprise que de profond regret. Il inviterait aussi Melville à s'associer à lui pour rechercher le meurtrier de leur oncle. Sur ce point tout au moins, ils seraient bien unis et peut-être cela les amènerait-il à s'entendre sur d'autres sujets plus difficiles. Plein d'un nouvel espoir, il ouvrit la porte de la bibliothèque. Mais il fut bien déçu en constatant que la pièce était vide. Melville, qui ne tenait pas à se trouver en tête-à-tête

avec son frère, avait profité de l'absence de ce dernier pour sortir par la porte vitrée qui donnait sur le jardin. Ralph l'aperçut de loin qui traversait la pelouse ; il semblait plus mince et plus blâncé encore que de coutume dans ses vêtements de deuil et se dirigeait à pas lents du côté de la Grange.

XV

UNE ARRESTATION

Le choc moral éprouvé par Melville après la lecture du testament avait été si grand que, pour une fois, il perdit tout empire sur lui-même ; il se sentait incapable de rassembler ses idées et de maîtriser sa fureur. Aussi, dans ces conditions, jugea-t-il prudent d'attendre qu'il fût redevenu plus calme avant d'entamer une discussion avec le nouveau seigneur du manoir. Il alla donc chercher à la Grange un refuge momentané, certain que là, au moins, il trouverait la sympathie dont il avait besoin... sans compter que sa présence auprès de Gwendoline tiendrait sûrement Ralph à l'écart de ce lieu privilégié ; et cette pensée le remplissait d'une maligne satisfaction.

Il resta deux jours à se faire dorloter chez Mrs Austen. Puis il revint à Londres, calme en apparence, mais dévoré intérieurement par la rage, la jalousie et mille autres passions mauvaises. Il n'oublia pas qu'il avait juré à Ralph de le faire se repentir d'avoir contribué, même indirectement, à le déshériter et, partout où il allait, il semait la calomnie à pleines mains. Peut-être, en agissant ainsi, Melville ne se rendait-il pas un compte exact des résultats que sa malignité pouvait amener.

ner. Mais il est bien probable que ses paroles in-
considérées ne furent pas sans exercer une assez
grande influence sur l'opinion des agents, et pro-
voqua en partie l'arrestation qu'ils se crurent en
droit de faire.

Le manoir paraissait plus imposant et plus
attrayant encore que d'habitude, noyé dans la
légère brume dorée d'une délicieuse soirée d'été.
La journée avait été idéale ; une de ces belles jour-
nées pures et calmes, chaudes sans être étouffantes,
dans lesquelles il est impossible d'avoir des idées
mélancoliques. Ralph se sentit renaître à la vie ;
pour la première fois depuis la mort de son oncle,
il secoua ce sentiment de tristesse qui l'accablait
et se souvint enfin qu'il était jeune, amoureux et,
de plus, maître d'une fortune considérable ainsi
que d'un des plus beaux domaines de l'Angle-
terre. Rempli d'une joie paisible qu'il n'avait pas
ressentie depuis longtemps, il partit aussitôt après
le déjeuner pour la Grange, y passa la matinée,
puis, après le lunch, fit une partie de canot avec
Gwendoline, sur la rivière. Il se dit que sa coupe
était pleine et que son bonheur ne pourrait pas
être plus grand. S'il avait pu prévoir comment
finirait cette journée si heureusement commen-
cée!... Quel contraste entre le soir et le matin !
Peut-être est-ce à cause de cela que les faits en
restèrent gravés dans sa mémoire avec une clarté
telle, que, de longues années après, il se rappelait
encore distinctement ses moindres actions comme
si c'était la veille. Après le thé, il revint à Fair-
bridge, s'habilla et retourna à la Grange chercher
Gwendoline et sa mère qui devaient passer la soi-
rée avec lui.

Après le dîner, quand ils se levèrent de table, ils
décidèrent d'aller, comme autrefois, prendre le café
sur la terrasse du pavillon. Cette décision mar-
quait, en quelque sorte, la clôture de la triste tra-
gédie qui était venue les jeter dans le trouble et
le désarroi, et la reprise de leur agréable petite
vie de gentilshommes campagnards. Et de même
que dans cette soirée — pour eux, à présent, si

lointaine — où les derniers des hôtes venus pour fêter leurs fiançailles avaient pris congé et où sir Geoffrey et Mrs Austen les avaient rejoints, les sons d'une musique joyeuse leur arrivèrent d'un autre pavillon, situé plus haut sur la rivière ; des barques légères passèrent rapidement, fendant l'eau d'un sillon écumeux, tandis que les cygnes sortant de leurs retraites sous les saules, les suivaient d'un mouvement lent et majestueux.

Mrs Austen sommeillait paisiblement dans un fauteuil. Ralph, assis tout près de Gwendoline, fumait un cigare dans un sentiment de profonde béatitude. Tous deux rêvaient à l'avenir, à un avenir de joie sans mélange passé en compagnie l'un de l'autre, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre dans l'allée au-dessous d'eux. Bientôt après, Martin apparut et s'approcha de Ralph.

— Puis-je vous parler, Monsieur ? dit-il à voix basse.

Ralph leva les yeux, surpris.

— Qu'y a-t-il, Martin ? Quelque chose est-il arrivé ? demanda-t-il.

— J'aimerais vous parler en particulier, si vous le permettez, Monsieur.

Ralph se leva et Martin le suivit sur le palier, au haut de l'étroit escalier.

— C'est un monsieur qui est venu... au sujet du meurtre... balbutia-t-il d'un air étrange et embarrassé. Et il ne veut pas s'en aller. Il dit qu'il doit vous voir, absolument.

— Mais c'est bien naturel. Je vais lui parler aussitôt. Pourquoi pas ?

— Je ne peux pas vous expliquer au juste ce qu'il veut, Mr Ralph. Mais je suis sûr qu'il y a là-dessous quelque horrible quiproquo. Je crois qu'il suppose que vous en savez plus long à ce sujet que vous ne voulez le dire.

Ralph regarda le vieux serviteur avec étonnement, sans comprendre au juste le sens de ses paroles.

— Où est ce monsieur ? demanda-t-il. Puis, au même instant, il aperçut un homme de haute

taille qui se tenait debout au bas de l'escalier et qui s'inclina comme Ralph descendait vers lui.

— Mr Ralph Ashley ?

— C'est moi, répondit Ralph, en lui rendant poliment son salut. On m'a dit que vous avez découvert quelque chose concernant l'assassinat de mon oncle. Est-ce important ?

— Je regrette que vous ayez des invités, Mr Ashley, dit l'officier à demi voix, afin de n'être pas entendu d'en haut. Je suis un commissaire de police et j'ai un mandat d'arrêt contre vous. Vous êtes accusé du meurtre de sir Geoffrey.

— Moi ? s'écria Ralph, abasourdi, en reculant de quelques pas. Vous êtes venu pour m'arrêter !

— Oui, Monsieur, répondit l'agent. Naturellement, je ne fais qu'agir d'après les instructions que j'ai reçues, vous le comprenez. Et permettez-moi de vous avertir de veiller sur vos paroles ; car tout ce que vous direz servira de témoignage pour ou contre vous.

Le premier mouvement de Ralph fut de rire aux éclats, tant la chose lui paraissait absurde. Il se crut d'abord le jouet d'une mauvaise plaisanterie. Mais il dut bientôt se rendre à l'évidence et se convaincre que, pour macabre qu'elle fût, la plaisanterie n'en était pas moins sérieuse et dangereuse. Il se redressa avec dignité.

— Je vous suivrai à l'instant, dit-il. Je vais seulement prendre congé de mes invités et leur expliquer que je suis obligé de m'absenter.

Il remonta rapidement l'escalier, ouvrit la porte et se dirigea vers Gwendoline.

— Je suis désolé d'avoir à vous causer un instant d'inquiétude et de chagrin, ma chérie, dit-il ; mais ce monsieur est un des agents chargés de rechercher le meurtrier de sir Geoffrey et il faut que j'aille avec lui ce soir. On a besoin de moi.

Gwendoline se leva, inquiète et agitée.

— Pourquoi ce soir ? Ne pourriez-vous attendre à demain ? fit-elle.

Ralph lui prit la main tendrement.

— J'aime autant vous dire franchement ce qui

en est tout de suite, dit-il. D'ailleurs, vous ne pourriez l'ignorer longtemps et il vaut mieux que vous l'appreniez par moi. On me soupçonne d'avoir trempé dans le meurtre de sir Geofrey et cet agent est porteur d'un mandat d'arrêt... Il s'arrêta et jeta un coup d'œil désespéré du côté du détective qui vint galamment à la rescousse.

— Il n'y a rien à craindre, Madame, dit-il, d'une voix pleine et sonore qui inspirait confiance instinctivement. Ce sont de simples soupçons auxquels il ne faut pas attacher d'importance. Je regrette profondément d'avoir été choisi pour remplir une mission aussi pénible, mais je crois que vous-même seriez la dernière à me conseiller de ne pas faire mon devoir.

Ralph embrassa Gwendoline qui se serrait contre lui, pâle et tremblante.

— Du courage, chérie, murmura-t-il avec tendresse. Montrons-leur que nous sommes au-dessus de pareils soupçons et que nous ne les craignons pas. C'est horrible de penser qu'on puisse me soupçonner d'avoir eu une part quelconque dans la mort de ce cher vieillard que j'aimais et vénérals comme un père. Mais puisqu'il y a des gens assez bas pour m'accuser, il faut bien que je me défende.

Il se tourna vers Mrs Austen qui, jusque-là, avait écouté, immobile.

— Si, par hasard, je ne revenais pas demain, dit-il, oserais-je vous demander de vous installer au manoir jusqu'à mon retour? J'aimerais à vous savoir là ainsi que Gwendoline; et de plus, il serait bon que Mr Tracy trouvât quelqu'un au cas où il serait obligé de descendre pour faire des recherches.

— Nous viendrons certainement si vous le désirez, répondit Mrs Austen.

Elle bouillait intérieurement de rage et d'indignation à l'ouïe d'un tel outrage; mais elle se contint admirablement et resta calme en apparence, tant pour ne pas agiter davantage sa fille que par une fierté naturelle qui lui défendait de montrer aucune émotion devant cet agent. Tous

trois, d'ailleurs, faisaient preuve d'un remarquable sang-froid dans une telle circonstance.

— Merci mille fois, dit Ralph, avec reconnaissance. Martin vous accompagnera jusque chez vous et me rejoindra ensuite pour apporter ce dont j'aurai besoin. Au revoir, Mrs Austen. Au revoir, ma bien-aimée.

Il l'embrassa passionnément et elle lui rendit son baiser en essayant de sourire. Puis, la tête haute, le visage empreint d'une expression fière et énergique, il redescendit l'escalier suivi du détective.

Gwendoline et sa mère descendirent aussi, et pâles, silencieuses, le regardèrent s'éloigner jusqu'à ce qu'il eût disparu dans l'ombre des arbres.

XVI

DANS LE PARC

Ralph ne fut pas relâché aussi vite qu'il l'espérait. L'accusation portée contre lui était trop grave pour qu'on le remit en liberté sous caution comme il le demandait. Il resta donc enfermé dans son étroite cellule, jour après jour, sans qu'aucun changement survînt. Cette inactivité forcée, pour une nature aussi exubérante que la sienne, était une véritable souffrance et n'ajoutait pas peu à l'horreur que lui causait l'idée qu'on pût le soupçonner d'être l'assassin de son oncle. Lorsque enfin il comparut devant les magistrats, il resta anéanti l'ouïe de toutes les preuves accablantes qu'on avait réussi à accumuler dans cet espace de temps relativement court.

Mr Tracy fit de son mieux pour le rassurer, et Gwendoline, qui vint le voir, parvint à lui rendre

un peu de courage par ses paroles pleines de tendresse et d'espoir.

Pendant ce temps, Lavande Sinclair demeura chez elle, sans oser sortir.

Lorsqu'elle atteignit sa maison, après avoir quitté Melville à la gare de Waterloo, elle dut se mettre au lit aussitôt et ne s'en releva pas de quelque temps. Outre le choc moral qu'elle avait éprouvé, elle avait contracté une mauvaise grippe. Ses volets soigneusement clos, elle passait ses journées seule, sa tête souffrante et fatiguée enfoncée dans ses oreillers, s'efforçant de ne penser à rien, de bannir de son esprit cette affreuse scène du meurtre qu'elle voyait constamment devant ses yeux.

Tout d'abord, elle s'isola complètement du reste du monde, refusant d'apprendre aucune nouvelle, de lire aucun journal, empêchant même le bavardage de Lucile ; puis son humeur changea subitement et elle lut dévorée du désir de savoir, par le menu, tout ce qu'on disait de la tragédie de l'airbride. Dans un journal, vieux déjà de quelques jours, elle lut un récit succinct de la découverte du corps, de l'enquête qui avait suivi et se sentit rassurée en voyant que la police ne semblait pas avoir la moindre notion de la façon dont les choses s'étaient passées. Le calme rentra dans son esprit ; ses nerfs malades se détendirent. Cette nuit-là, elle dormit mieux et le lendemain matin, elle se réveilla presque guérie. Grâce aux soins dévoués de Lucile, elle recouvra en partie sa santé et sa gaieté d'autrefois. Bientôt elle se trouva assez forte pour reprendre ses anciennes habitudes et le genre de vie qu'elle menait avant d'avoir invité Melville à venir au Val. L'horreur de la tragédie dont elle avait été témoin commençait même à s'effacer de son souvenir. Elle se berçait de l'espoir qu'on ne découvrirait jamais le meurtrier et que cette affaire tomberait dans l'oubli. Lorsque un jour, comme sa voiture tournait pour entrer dans *Hyde Park*, elle aperçut une affiche annonçant en gros caractères la nouvelle sensationnelle

— et, pour elle, terrifiante — de l'arrestation de Mr Ashley.

Elle ressentit, à la vue de cette affiche, un choc si violent que sa voiture avait presque fait le tour du parc avant qu'elle fût revenue de sa stupeur. Elle pensa, naturellement, qu'on avait arrêté Melville et se dit que son arrestation à elle ne tarderait pas, sans doute, à suivre celle du jeune homme. Puis, le désir de savoir au juste à quoi s'en tenir, d'avoir de plus amples détails, devint si fort que, malgré sa terreur, elle fit arrêter sa voiture et alla au kiosque, à l'entrée du parc, acheter des journaux. Mais elle n'osa les lire au milieu de la foule ; elle craignait, si, par hasard, son nom se trouvait aussi mentionné, que son émotion ne la trahît. Elle ordonna donc au cocher de s'éloigner de la rangée de voitures qui attendaient pour saluer la reine et lui dit de la conduire dans un endroit tranquille. Alors, seule sous les arbres d'une allée déserte, elle déplaia les journaux d'une main tremblante et en dévora le contenu, tandis que son cœur battait à se rompre.

Tout d'abord, elle fut profondément soulagée en voyant que c'était Ralph, et non Melville, qu'on avait arrêté. Du moment où la police était capable d'une erreur aussi grossière, cela prouvait qu'elle était loin de soupçonner le vrai coupable. Et l'idée que Ralph — ce paragon de toutes les vertus, au dire même de Melville — avait pu être arrêté à la place de son frère parut si grotesque à Mrs Sinclair que, au premier moment, elle ne put s'empêcher de sourire. Cette impression de soulagement ne dura d'ailleurs pas longtemps ; bientôt des pensées plus graves, plus angoissantes, s'emparèrent de l'esprit de Mrs Sinclair. Le compte rendu du premier interrogatoire devant les magistrats était très bref, trop bref pour quelqu'un d'aussi passionnément intéressé à cette affaire. Mais l'avande était trop femme et trop fine, pour ne pas lire entre les lignes quelques instants de réflexions lui suffirent pour leviner à peu près ce qui avait dû se passer et

en tirer des conclusions qui ne s'éloignaient pas trop de la vérité.

Elle se dit que Ralph avait probablement atteint le chalet au moment où elle et Melville le quittaient ; il avait changé de vêtements et fait sa toilette sans se presser ; il était donc facile à la police de prouver qu'il avait eu tout le temps nécessaire pour se quereller avec son oncle et commettre le crime. Le fait qu'il avait hérité seul de l'immense fortune du vieillard était un motif bien suffisant, aux yeux des indifférents et de ceux qui ne connaissaient pas Ralph intimement, pour expliquer cet acte monstrueux. En admettant qu'on n'eût pas les preuves suffisantes pour le pendre, il y en avait assez, cependant, pour le condamner aux travaux forcés à perpétuité. En un mot, un innocent allait être condamné. à moins qu'elle, Lavande, ne s'interposât et n'empêchât cette iniquité en amenant par là sa propre ruine et la mort de Melville. Le fait brutal était là, il n'y avait pas moyen de l'ignorer : elle tenait la vie de Ralph entre ses mains, mais si elle agissait d'après les ordres de sa conscience qui lui disait de faire son devoir et de le sauver, elle ne se faisait aucune illusion sur ce qui en résulterait. Qu'elle s'arrangeât comme elle voudrait, l'un des deux frères — les propres neveux de son mari — mourrait de la main du bourreau.

Et puis, il y avait la jeune fille aussi, Miss Austen ; son bonheur, en même temps que la vie de son fiancé, n'était-il pas, en ce moment, tout entier dans les mains de Lavande ? Quel couple fallait-il sacrifier ? Melville et Lavande, ou Ralph et Gwendoline ? Elle restait là, sous les arbres, immobile sur ses coussins, essayant de considérer les faits d'un œil calme et impartial sans parvenir à prendre une décision. Elle aurait voulu pouvoir consulter Melville, savoir quelle attitude il allait prendre en face de cette nouvelle complication aussi extraordinaire qu'imprévue. Comment son esprit ingénieux et plein de ressources résoudrait-il le problème de sauver son frère sans

s'exposer lui-même? C'est ce que Lavande devait savoir avant de rien faire elle-même.

Elle se redressa, dit au cocher de faire avancer la voiture et alla prendre sa place à la suite de la longue file d'équipages de tous genres déjà en faction en face des grandes grilles par où le cortège royal allait arriver.

Tandis qu'elle était occupée à échanger de nombreux saluts à droite et à gauche, elle aperçut, à une petite distance, Melville lui-même causant à une duchesse bien connue pour une fervente admiratrice de ses rares talents de violoniste. C'était là, pour Lavande, une occasion unique d'apprendre ce qu'elle voulait savoir; aussi, dès que leurs yeux se rencontrèrent, lui fit-elle signe de venir lui parler. Une expression d'ennui traversa le visage du jeune homme, tandis qu'il soulevait son chapeau. Il se dirigea, bien à contre-cœur, du côté de Lavande.

— Je veux vous demander un conseil, lui dit-elle à demi voix, dès qu'il fut près de sa voiture. Il faut absolument que je vous parle de... ceci, ajouta-t-elle en mettant la main sur les journaux placés à côté d'elle. Voulez-vous faire une promenade avec moi maintenant?

— Non, pas maintenant. Mais si vous pouvez vous trouver dans une heure à Kensington Gardens, je vous y rejoindrai.

Lavande le regarda bien en face.

— Vous y serez pour sûr... sans faute?

— Oui, dit-il brièvement. Et il s'éloigna d'un air nonchalant, sans se presser, indifférent en apparence, mais maudissant, au fond, la malchance qu'il avait eue de venir ainsi se jeter dans le chemin de la personne qu'il désirait le plus éviter pour le moment.

Il avait une raison toute particulière pour qu'on le vît dans le parc cet après-midi-là; il désirait prouver, tout d'abord, qu'il était parfaitement tranquille en ce qui le concernait et avait la conscience aussi légère qu'un enfant qui vient de naître. Il voulait témoigner, en outre, combien

aisait peu de cas de l'accusation portée contre son frère et de l'absolue confiance qu'il avait en l'innocence de ce dernier.

Il continua donc à se promener, d'un air dégagé, causant le plus calmement du monde avec les personnes de sa connaissance. Puis, au bout d'une heure, il se dirigea vers le grillage qui séparait le parc des jardins où il avait donné rendez-vous à Mrs Sinclair. Elle s'y trouvait déjà depuis quelques instants.

— Que comptez-vous faire, à présent ? demanda-t-elle, d'un ton anxieux.

— Rien, dit-il.

— Comment, rien ? Vous n'allez cependant pas laisser condamner votre frère pour une faute qu'il n'a pas commise ?

— Nous n'en sommes pas encore là. Il n'est pas question, pour le moment, qu'il soit condamné, et il est probable qu'il ne le sera pas. Son arrestation est due tout bonnement à un excès de zèle de la police locale, qui s'est crue obligée de faire quelque chose et d'arrêter quelqu'un. Mais on n'a pas la moindre preuve contre lui, et il sera relâché à la fin de cette semaine.

— Ainsi vous croyez qu'il n'y a vraiment rien à craindre ? insista-t-elle.

— J'en suis absolument sûr, affirma-t-il. Voyez-vous, Lavande, j'ai étudié à fond la question qui nous préoccupe ; depuis longtemps, j'ai prévu tout ce qui allait arriver ; une seule chose a dépassé mes prévisions : la stupidité sans nom des agents chargés de l'affaire — de ce constable de Fairbridge, en particulier — C'est, d'ailleurs, une excellente chose pour moi. Tout tourne infiniment mieux que je n'aurais osé l'espérer. Ralph est resté dans le chalet un certain temps avant de découvrir... sir Geoffrey, et il se trouve qu'il est l'héritier universel. Par conséquent, d'après les calculs de cet agent de police borné, c'est Ralph qui a fait le coup. Mais les raisons qui font arrêter un homme ne suffisent pas toujours pour le condamner ; et non seulement il n'y a

pas de preuve réelle contre Ralph, mais il ne peut y en avoir. Il sera remis en liberté sous peu et sortira de sa prison avec une auréole d'innocence autour du front, tel un martyr. Et comme le vous l'ai déjà dit, tous, juges et détectives, seront trop heureux de laisser tomber l'affaire dans l'oubli.

Ce raisonnement judicieux et le ton persuasif avec lequel Melville le prononçait satisfirent Lavande pour le moment et déchargèrent son cœur d'un grand poids. Sa figure redevint plus souriante. Le jeune homme en profita pour insinuer une idée qui lui était venue depuis quelques jours.

— Pourquoi ne quittez-vous pas Londres et même l'Angleterre, pour quelque temps ? dit-il. C'est, je crois, à peu près le moment où vous vous absentez, et un petit voyage vous ferait certainement du bien.

— Vous aimeriez à être débarrassé de moi ? interrogea-t-elle.

— Je crois qu'il vaudrait infiniment mieux pour vous que vous fussiez éloignée jusqu'à la fin de cette affaire. Vos nerfs sont dans un état déplorable, ce qui n'est pas, d'ailleurs, étonnant. Vous allez lire les journaux et vous rendre malade à force de suppositions. En outre, si l'on venait à découvrir que vous êtes lady Holt, qui sait ce que vous seriez capable de dire ou de faire, sous le coup de l'émotion ! Il y aurait des procès à n'en plus finir, et je ne vois pas ce que vous gagneriez à échanger le joli revenu que vous a laissé Mr Sinclair contre celui, bien inférieur, qui vous a été légué par sir Geoffrey, sans parler du scandale.

Tout ceci était habilement arrangé et débité en ton le plus affectueux. Mais Mrs Sinclair était devenue sceptique en ce qui regardait l'intérêt que Melville prenait pour ses affaires. Elle était blessée, aussi, de l'allusion qu'il faisait au legs de sir Geoffrey, et elle se redressa en rougissant. Melville comprit qu'il était allé trop loin et re-

retta sa maladresse. Il savait, pourtant, combien elle était sensible sur ce point et quel ressentiment elle éprouvait d'avoir été ainsi exposée, sans nécessité, à cet affront tacite. Elle avait eu de grands torts envers son mari, mais, au moins, avait-elle eu la fierté de ne jamais lui demander aucun secours et, lors même qu'elle se fût trouvée dans une misère profonde, elle eût préféré souffrir jusqu'au bout plutôt que de s'adresser à lui après l'avoir quitté. La fausseté, l'hypocrisie de Melville la remplirent de colère ; elle refusa carrément d'accéder à son désir et ne voulut pas en entendre davantage sur ce sujet.

— Non, je ne veux pas m'en aller, dit-elle, d'un ton si décidé et si obstiné qu'il jugea inutile d'insister davantage.

Il se leva pour partir.

— Comment faudra-t-il m'y prendre pour communiquer avec vous si je désire vous voir ? demanda-t-elle.

— Pourquoi voudriez-vous me voir ? A quoi cela servirait-il ?

— Il pourrait se faire que j'eusse à vous parler, à vous demander un conseil et, dans ce cas, je veux savoir de quelle façon je pourrais m'entendre avec vous pour que nous avons une entrevue.

— Quoi que vous fassiez, gardez-vous, en tous cas, d'écrire. Un billet, même le plus insignifiant et le plus innocent en apparence, peut devenir, entre des mains habiles, un ennemi dangereux. Envoyez plutôt un message verbal, par une personne sûre, en lui recommandant bien de ne le remettre qu'à moi, personnellement.

Très bien, dit Lavande ; je ferai comme vous voulez. Et soyez sûr que je ne vous tracasserai pas sans sujet ; si je vous envoie chercher, il faudra que ce soit pour quelque chose de la plus haute importance. Promettez-moi que vous viendrez, sans faute.

— Je vous le promets, répondit Melville d'un ton sérieux. Qui enverrez-vous ?

- Lucile.
- Est-elle digne de confiance ?
- Absolument.
- Alors, c'est entendu, approuva-t-il. Et, lui serrant la main, il la quitta, la laissant complètement rassurée, heureuse de n'avoir pas à intervenir en ce qui concernait Ralph.

XVII

LE JUGEMENT

Ralph et ses amis commençaient décidément à trouver la plaisanterie mauvaise. Non seulement ils n'avaient pas réussi dans leurs efforts pour découvrir les traces du vrai coupable, mais, au contraire, tous les événements semblaient conspirer pour aggraver la situation du prisonnier. Une suite de petits incidents étaient venus grossir les soupçons qu'on avait déjà contre lui ; on avait trouvé entre autres, dans la salle d'armes du château, un revolver et plusieurs balles semblables à celle qui avait causé la mort de sir Geoffrey. Ce fait était grave. Ce fut sur ce point, principalement, que l'« avocat pour la couronne » — on dirait en France le procureur de la République — insista dans son plaidoyer. Il est vrai que le revolver ne semblait pas avoir été employé depuis longtemps, mais il en était de même des autres armes à feu, toutes soigneusement nettoyées et entretenues.

Ralph donna sans hésiter une explication de la présence de ce fatal petit instrument et Melville confirma son assertion.

Quelques années auparavant, sir Geoffrey avait

acheté deux de ces revolvers et en avait fait cadeau aux deux frères ; ils ne s'en étaient pas servi depuis longtemps et ne pouvaient dire au juste à qui appartenait celui qui restait. Malheureusement, on ne retrouva pas l'autre, ce qui donnait à penser qu'il avait été jeté après le crime ; et si toutes les munitions n'avaient pas été détruites en même temps, cela s'expliquait simplement par une de ces négligences incompréhensibles qui arrivent parfois aux plus habiles criminels et sans lesquelles un plus grand nombre échapperaient à la justice.

Lorsque Ralph comparut devant la cour d'assises, il était bien pâle, bien amaigri, et sa longue réclusion, jointe à de pénibles insomnies, lui avait donné un air hagard qui ne prévenait pas en sa faveur. Il se sentait, en outre, profondément ému et son trouble, son émotion semblèrent, pour beaucoup de spectateurs, le signe certain d'une mauvaise conscience. L'instruction du procès acheva de l'anéantir et ce ne fut que lorsque Melville prit place sur le banc des témoins qu'une lueur d'espoir parut sur son visage fatigué.

De nouveau, Melville gagna, d'emblée, les faveurs de son auditoire. Il paraissait si affligé du sort de son frère, si plein du désir de le justifier de l'accusation qui pesait sur lui ! En même temps, ses réponses étaient si précises, ses explications si claires, qu'il offrait vraiment le type du témoin idéal.

— Ralph a toujours été le favori de mon oncle, affirma-t-il, avec un sourire pathétique. On les aurait pris pour le père et le fils plutôt que pour l'oncle et le neveu. Non, il ne se souvenait pas les avoir jamais vus d'un avis contraire et pouvait jurer qu'ils ne s'étaient jamais querellés. Il conclut en déclarant impossible l'idée que Ralph eût pu commettre, gratuitement, un crime aussi monstrueux.

Sa généreuse indignation réconforta grandement Ralph. Un murmure d'approbation se fit entendre lorsque Melville eut fini. Mais, ainsi que le fit

remarquer dans son discours l'avocat chargé du réquisitoire, quelque louables que fussent les efforts de Melville, ils n'aboutissaient pas à grand'chose et ne jetaient aucune lumière nouvelle sur le crime. Ce qui eut une autre importance et pesa lourdement dans la décision des jurés, ce fut l'aven qu'on sut habilement lui arracher que son frère s'était trouvé une fois, à sa connaissance, à court d'argent. On lui avait demandé, sans avoir l'air d'y attacher beaucoup d'importance, s'il savait quel était l'état des finances de Ralph, et Melville avait répondu, en toute franchise, que lui et son frère avaient toujours dépendu entièrement de sir Geoffrey ; ce dernier leur assurait une très large pension. Un jour même, ajouta Melville, il acquitta pour moi une dette importante. Naturellement, il en aurait fait autant pour Ralph, qu'il aimait tout particulièrement.

— En un mot, vous n'avez jamais entendu dire que votre frère se fût jamais trouvé à court d'argent ?

Melville hésita, rougit et ne sut que répondre. Peu à peu, à force de questions habiles et de circonlocutions, on parvint à lui faire dire que Ralph lui avait écrit, une fois seulement, pour lui emprunter cent livres, dont il avait un besoin immédiat. Il se trouvait alors à Monte-Carlo et Ralph lui avait écrit de Fairbridge.

— Pourquoi son frère ne s'était-il pas adressé à leur oncle ?

Melville l'ignorait. Leur oncle n'eût certainement pas refusé à Ralph ces cent livres. Non, il était inadmissible de dire qu'il les avait demandés et que sir Geoffrey les lui avait refusés. Melville repoussa hautement cette suggestion ; mais ses protestations ne servirent de rien. Le mal était fait. On lui posa encore quelques questions sur la manière dont il avait employé la journée du crime. Il répondit d'un ton morne qu'il était sorti après déjeuner faire une promenade et que, dans l'après-midi, il était resté chez lui à cause de l'orage. Le télégramme lui annonçant la mort

de son oncle ne lui avait pas été remis tout de suite, son valet de chambre étant absent.

Après quoi, il partit pour ne pas écouter la fin du procès. Bien que ses nerfs fussent, en général, à toute épreuve, il en avait assez et rentra précipitamment à l'hôtel où il avait retenu une chambre particulière. Il s'y enferma et se mit à marcher de long en large, à grands pas, incapable de penser à rien, attendant le verdict final, en proie à une terrible anxiété.

Trois heures s'écoulèrent, composées chacune pour lui de soixante minutes d'une angoisse indescriptible ; enfin, un garçon d'hôtel lui apporta un billet. Il l'ouvrit d'une main fiévreuse, osant à peine y jeter les yeux et, cependant, incapable d'endurer une seconde de plus l'incertitude qui le dévorait : « Les jurés n'avaient pu s'entendre et le jugement était remis à une autre session. »

Melville fit entendre un gémissement. Tout était donc à recommencer ! Il lui faudrait de nouveau comparaître comme témoin, subir ces interrogatoires sans fin, être consumé par ces doutes, cette attente insupportable ; il lui faudrait de nouveau faire appel à toutes les ressources de son esprit ingénieux, user de mensonge, d'hypocrisie, pour aboutir peut-être à un autre meurtre. D'un autre côté, si la découverte de la vérité pouvait seule sauver Ralph, alors Melville n'avait plus qu'à se suicider ; il y était résolu. Il avait réellement compté sur l'acquiescement de son frère ; aussi la conclusion inattendue de cette misérable affaire le bouleversait complètement. Les lèvres blanches, les yeux cernés, il écrivit quelques lignes à Mr Tracy pour lui dire que si on avait besoin de lui on le trouverait rue Jermyn et il reprit le chemin de la capitale.

Aussitôt qu'il le put, Mr Tracy se rendit auprès de Ralph. Il le trouva pâle et épuisé par le long interrogatoire qu'il avait dû subir dans une salle bondée de spectateurs, mais calme et digne. Il se tourna vers son avoué avec un sourire triste et pensif.

— Je ne sais trop si je dois être soulagé ou désappointé du résultat du jugement, dit-il. Je devrais, tout au moins, je le sais, être reconnaissant que ce n'ait pas été pire, car le réquisitoire était bien fait pour ébranler les jurés ; il ne m'a pas épargné.

— Vous l'avez, en effet, échappé belle, dit Mr Tracy d'un ton sérieux. Les preuves contre vous étaient fortes et, bien que j'aie toujours bon espoir de vous voir sortir sain et sauf de ce mauvais pas, cependant, nous ne pouvons encore chanter victoire. Il est pénible pour vous, Mr Ashley, de ne pas avoir été acquitté à l'unanimité comme vous le méritiez ; néanmoins, vous devez être heureux en pensant que nous avons trois mois devant nous pour faire de nouvelles recherches, tandis que si le jury vous avait condamné, ce qui n'était pas impossible, nous n'aurions que trois semaines.

— C'est vrai, acquiesça Ralph, sans trop d'enthousiasme. Mais je ne peux m'empêcher de frémir, malgré tout, à la pensée de passer encore trois longs mois enfermé dans cette petite cellule. Si seulement je pouvais être mis en liberté sous caution.

Mr Tracy secoua la tête.

— Pour cela, il n'y faut pas songer. Vous devez en prendre philosophiquement votre parti en vous disant que vos amis pensent à vous, travaillent pour vous avec activité, sans relâche. Pour ma part, si je ne vous fais pas sortir d'ici bien avant que les trois mois soient écoulés, ce ne sera pas faute d'essayer. Mais que signifient ces cent livres que vous avez demandées à votre frère ?

Le front de Ralph se contracta.

— Je les ai demandées, c'est vrai, dit-il d'un ton bref ; mais je ne les ai pas obtenues.

— Cela ne fait rien, répliqua Mr Tracy. Le fait seul que vous les avez demandées vous a causé un mal immense aujourd'hui. Cet incident a produit une très fâcheuse impression sur les juges et l'auditoire ; je l'ai vu aussitôt.

— L'histoire ne finit pas là, dit Ralph, d'une voix dure, avec un éclair dans les yeux. Et puisque Melville a jugé bon de la sortir de l'oubli où elle était tombée et d'en raconter une partie, je me sens justifié en l'achevant. Non seulement il ne m'a pas envoyé d'argent, mais il n'a même pas répondu à ma lettre.

— Et alors ?

— Il est revenu bientôt après de Monte-Carlo sans un sou vaillant, ruiné à fond et s'est présenté à Fairbridge dans l'espoir d'obtenir quelque chose. J'étais absent le soir où il est venu, mais je sais que sir Geoffrey s'emporta, — il pouvait être très violent lorsqu'on le poussait à bout — lui fit des reproches sanglants et refusa de lui donner même une pièce de dix centimes, lui demandant ce qu'étaient devenues les deux cent cinquante livres avec lesquelles il était parti six semaines auparavant. Eh bien ! pouvez-vous croire que Melville osa lui dire qu'il m'en avait prêté cent, et lui montra même ma lettre pour prouver ses paroles.

— Oh ! proféra Mr Tracy. Et que fit votre oncle ?

— Le cher vieillard se calma aussitôt, pria même ce gremlin de l'excuser et lui remit sur-le-champ cent livres de ma part. Vous avouerez que c'était là une infamie sans nom, un vol manifeste. Lorsque je revins au manoir, le lendemain, sir Geoffrey me reprocha de m'être adressé à Melville et non pas à lui. C'est alors qu'on découvrit le pot aux roses !

— Quels durent être les sentiments de sir Geoffrey ? fit Mr Tracy.

— Je vous assure qu'il n'était pas content, déclara Ralph brièvement. Il parlait de faire poursuivre Melville pour escroquerie, ni plus ni moins, et aurait tenu parole si je ne m'étais interposé. Je le suppliai de patienter, de me laisser lui rendre moi-même ces cent livres tandis que je m'arrangerais avec Melville. Il y consentit enfin, non sans peine, et l'affaire en resta là. Vous ensuite une ai-

tération assez vive avec Melville, mais il ne me rendit pas l'argent et me le doit encore à l'heure qu'il est. Sir Geoffrey ne me reparla jamais de lui après cela, mais je suis sûr que c'est pour cette vilénie qu'il a été déshérité.

— Quel malheur que vous ne m'ayez rien dit de tout cela le jour des funérailles, après la lecture du testament, soupira Mr Tracy.

— J'étais tellement bouleversé et stupéfait au premier moment que je n'y ai vraiment pas songé, d'autant plus que vous êtes parti très vite ; et puis, franchement, c'est une si vilaine histoire... je n'en aurais, je crois, jamais parlé, même aujourd'hui, si Melville n'avait eu le premier l'audace d'en faire mention sans nécessité. Il vaut mieux que vous sachiez exactement ce qui en est, puisque vous trouvez que cela m'a causé tant de tort aujourd'hui.

Mr Tracy se leva pour partir.

— J'espère revenir sous peu vous apporter de bonnes nouvelles, dit-il. En attendant, ne vous faites pas trop d'idées noires ; essayez de surmonter votre abattement, vous verrez que vous vous en trouverez bien. Faites-le, sinon pour vous, du moins pour la charmante jeune fille qui vous aime et partage vos inquiétudes. Songez quelle serait sa douleur si, en outre, vous tombiez malade. La confiance en Dieu et une bonne conscience peuvent alléger les plus lourdes chaînes ; ce sont là deux choses que vous possédez et que personne ne peut vous ravir.

Il posa sa serviette sur la table, saisit les deux mains de Ralph et les pressa affectueusement. Puis il se moucha bruyamment, enjôigna sa serviette et s'enfuit, se reprochant intérieurement de se laisser ainsi gagner par l'émotion dans une circonstance aussi banale qu'une entrevue avec un client. Il ne parvint à recouvrer son calme que lorsqu'il fut installé dans le train et déjà à mi-chemin de la ville. Il se renversa en arrière sur les coussins et, immobile, contempla d'un air pensif la serviette posée en face de lui. Enfin, après

un assez long moment, il releva la tête, regarda le paysage qui s'enfuyait derrière les glaces, et laisse échapper une exclamation à la fois brève et énergique qui ressemblait fort à un juron.

XVIII

MRS SINCLAIR PREND UNE DÉCISION

Lavaude ne cessait de regretter l'impulsion qui l'avait poussée à accompagner Melville lors de cette tragique visite à Fairbridge. Depuis lors, elle n'avait plus connu un seul instant de paix ou de bonheur. Depuis le jour où elle avait appris l'arrestation de Ralph jusqu'à celui des assises où le jury n'avait pu s'accorder, elle était restée à Londres comme fascinée, incapable de s'éloigner du lieu où se déroulaient des événements qui avaient pour elle une si tragique importance. Pourtant, au fond, elle n'avait pas douté un instant qu'il serait acquitté; et le soulagement qu'elle aurait éprouvé à savoir cet innocent en liberté lui aurait rendu, à elle, la paix et la santé. Mais son espoir avait été déçu et ses forces étaient épuisées. Elle ne pouvait en supporter davantage. Si, la prochaine fois, Ralph était condamné, Lavaude sentait qu'elle serait trop faible pour y résister et que le choc la rendrait folle. S'il devait mourir, elle préférerait n'en rien savoir sur le moment, ne l'apprendre que beaucoup plus tard, lorsque les années auraient effacé l'impression d'angoisse qu'elle ressentait en ce moment. Et, pour cela, elle devait partir sans plus tarder.

Elle serait partie aussitôt si elle n'avait pas tenu à voir Melville. Mais elle voulait s'entendre avec lui afin qu'il pût lui communiquer les nouvelles, s'il y en avait d'urgentes ; pour cela, il fallait fixer un itinéraire qu'elle suivrait fidèlement de façon qu'il sût où la trouver, et inventer des termes compris d'eux seuls pour dérouter toute curiosité dangereuse.

En attendant, elle se mit en devoir de serrer soigneusement tous les ornements fragiles et coûteux qui ornaient sa maison à profusion. Lorsque tout fut fait, elle se prépara à sortir et, debout au milieu du grand salon, jeta autour d'elle un regard mélancolique tandis qu'elle boutonnait ses gants. Comme tous les Anglais, Lavande aimait passionnément son « home » en dépit de la vie un peu vagabonde qu'elle avait menée jusque-là, et qu'elle se voyait obligée de reprendre. Elle était fière de son intérieur si joli, si coquet, si bien pourvu de tout le luxe et le confort nécessaires. Et elle sentait son cœur se serrer en contemplant ce grand appartement dépouillé des objets d'argent et d'ivoire, des cadres, des coussins et des petits souvenirs qui rattachent à la vie, tandis que les meubles disparaissaient sous les housses grises. Il lui tardait, à présent que tout cela était fait, d'être au lendemain pour s'en aller bien vite et quitter cette maison qui ne lui paraissait plus la sienne. Si seulement elle avait pu laisser derrière elle ses soucis, le ver qui la rongait secrètement... Mais cela ne se pouvait pas, du moins pour le moment. La mort seule l'en délivrerait.

Pendant que Lucile finissait d'emballer au premier étage, Lavande alla chez les fournisseurs payer ce qu'elle devait et dire qu'on ne vînt plus au Val avant d'en être avisé. Puis elle reprit à pas lents le chemin de sa demeure, avec le sentiment étrange qu'elle venait de clore, définitivement, une période de son existence. Tout à coup, elle réfléchit que, si elle voulait voir Melville, elle n'avait que le temps de lui envoyer un message pour l'en prévenir, car il avait l'habitude de

sortir aussitôt après son second déjeuner et de passer l'après-midi hors de chez lui. Elle pressa le pas et, une fois chez elle, appela Lucile.

— Il faut que vous alliez tout de suite rue Jermyn, Lucile, lui dit-elle, porter un message de ma part à Mr Ashley. Son appartement se trouve au dernier étage; vous n'aurez donc qu'à monter l'escalier jusqu'au haut, sans rien demander à personne ni dire au concierge chez qui vous allez. Surtout ayez soin de ne parler qu'à Mr Ashley lui-même, en particulier. Insistez pour le voir si l'on vous dit qu'il est occupé. Vous lui présenterez mes compliments et vous lui direz que je pars pour le continent; qu'auparavant, j'aimerais le revoir, et que s'il peut venir dîner en ville avec moi ce soir, il me fera grand plaisir; il vous dira lui-même où je pourrai le rencontrer et à quelle heure.

— Et s'il n'est pas chez lui?

— Alors ne dites rien à personne. Revenez ici et vous retournerez plus tard; mais je crois que, si vous partez à présent, vous le verrez. Prenez une voiture pour être plus sûre.

Lucile ne fit pas de remarque, bien que ce message la surprit fort désagréablement. Elle s'était secrètement réjouie en voyant que les visites de Melville se faisaient de plus en plus rares, elle avait espéré que cette grande intimité entre le jeune homme et Mrs Sinclair finirait par s'éteindre complètement; que, tôt ou tard, sir Ross Buchanan reparaitrait et, en épousant Lavande, la mettrait enfin d'une façon définitive à l'abri de Mr Ashley et d'autres influences pernicieuses. Le matin même, en faisant les malles de sa maîtresse, la fidèle créature avait été tentée d'y introduire un grand cadre d'argent dans lequel se trouvait la photographie du petit baronnet, que Lavande avait conservé sur sa table de toilette. Elle ne l'avait pas fait pourtant. Dans l'état où se trouvait Mrs Sinclair, elle jugea plus prudent de lui éviter toute émotion et de ne rien emporter qui risquât de lui rappeler trop vivement les événements des dernières semaines.

Lucile mit donc son chapeau et ses gants sans dire un mot et, prenant un fiacre, elle lut bientôt rue Jermyn.

Là, ainsi que sa maîtresse le lui avait conseillé, elle monta directement jusqu'au dernier étage et sonna à la porte de Melville. Ce fut Jervis qui vint lui ouvrir; il l'examina d'un œil approbateur.

— Mr Ashley est-il chez lui? demanda-t-elle.

— Oui. Qui dois-je annoncer?

Lucile hésita. Il ne serait peut-être pas prudent de mentionner au valet le nom de Mrs Sinclair et Melville ne connaissait pas son nom de famille à elle.

— Miss Lucile, dit-elle enfin. Et Jervis sourit.

— Une femme de chambre française, pensa-t-il. Voilà qui est drôle. Pardieu, je commence à croire que le cercle des relations féminines de Mr Ashley est plus étendu que je ne le pensais. Il invita Lucile à entrer et, après lui avoir adressé un autre sourire aimable et complimenteur, passa dans la chambre à coucher où Melville s'habillait.

Restée seule, Lucile jeta autour d'elle un coup d'œil observateur.

— Trop féminin pour un homme, pensa-t-elle, avec une moue dédaigneuse.

Et, certainement, le piano ouvert, les violons, une corbeille de fleurs qui arrivait de chez le fleuriste donnaient l'impression que l'appartement était occupé par une dame plutôt que par un homme.

Elle se leva comme Melville entra.

— Votre maîtresse m'envoie un message? demanda-t-il brièvement.

— Oui, Monsieur. Elle vous présente ses compliments et me charge de vous dire qu'elle part demain pour le continent et qu'elle serait heureuse si vous pouviez dîner avec elle en ville ce soir.

Melville ne parut pas précisément enchanté. Il avait, le soir même, un rendez-vous important et se sentait fort contrarié à l'idée de le manquer. Mais il connaissait assez Lavande pour savoir

qu'elle ne le dérangerait pas pour une raison futile ; et puisqu'elle allait enfin lui donner la satisfaction de quitter l'Angleterre, à son tour il pouvait bien faire pour elle un sacrifice.

— J'en serai ravi, répondit-il donc, d'un ton morne. L'audra-t-il que j'aille au Val chercher Mrs Sinclair ?

— Non, Monsieur. Si vous voulez simplement me dire à quel hôtel vous pensez dîner et à quelle heure, Mrs Sinclair ira elle-même vous y rejoindre, répondit Lucile. La maison est toute sens dessus dessous, car elle part demain de bonne heure, et c'est pourquoi elle ne peut vous y recevoir.

— Sans doute, dit Melville. Votre maîtresse pourrait alors me trouver au *café d'Autriche*, dans Pall Mall, nous mettrions... sept heures moins un quart. Croyez-vous que cette heure lui convienne ? Ne serait-ce pas trop tôt ?

— Pas du tout. Je suis sûre que cela ira très bien, répondit Lucile, car Mrs Sinclair préférera rentrer de bonne heure chez elle.

— Alors, voilà qui est entendu, conclut Melville.

Il ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Lucile et, malgré toute l'aversion qu'elle ressentait pour cet homme, elle ne put s'empêcher de reconnaître qu'il avait les manières d'un gentilhomme et une courtoisie parfaite.

Après le départ de Lucile, Melville resta au milieu du salon, les deux mains dans ses poches, avec le regard fixe et absorbé de quelqu'un qui réfléchit profondément. Il avait, le matin même, compté ce qui lui restait d'argent, et ce petit calcul lui avait pris infiniment moins de temps qu'il ne l'eût souhaité. Il fondait beaucoup d'espoir sur le rendez-vous qu'il avait dans la soirée — et auquel il pourrait encore se rendre en dînant de bonne heure. On y jouerait aux cartes, gros jeu et Melville se flattait d'y amasser une petite somme rondelette... si toutefois il ne perdait pas le peu qui lui restait, ce qui risquait d'arriver. La chance

qui, jusque-là, lui avait été favorable, avait paru capricieuse ces derniers temps. Du beau fixe, le baromètre tournait à tempête. Si cette dernière ressource lui manquait, où irait-il pour trouver de l'argent? Vers Lavande?... Et, au fait, pourquoi pas? Un peu plus tôt, un peu plus tard, ce n'était pas une affaire. Dès la première entrevue qu'il avait eue avec elle, son intention avait été bien établie, ses plans déterminés; il s'était dit qu'elle pourrait lui être une précieuse source de revenus et il avait toujours travaillé dans ce but. Il n'était pas assez fou pour se laisser arrêter par de vains scrupules et mépriser une aussi belle occasion, mise tout exprès sur son chemin par la fortune... S'il s'y prenait un peu plus tôt qu'il ne le pensait, c'était la faute du départ de Mrs Sinclair. Elle pouvait être longtemps absente; il fallait faire une tentative pendant qu'il en était temps encore. Oui, il la sonderait le soir même.

Rassuré par cette décision, il écrivit un chèque de sept cent cinquante francs et appela Jervis.

— Allez à la banque toucher ce chèque pour moi, dit-il. Prenez des billets; j'ai encore assez de monnaie.

Lorsque Jervis revint, au bout d'une demi-heure Melville mit les billets dans un tiroir de son bureau et alluma une cigarette; puis il sortit pour la petite promenade hygiénique qui lui était habituelle et qu'il faisait chaque après-midi d'un pas lent et mesuré, dans les environs à la mode, fréquentés par des dandies insoucians et inoccupés, de son espèce, dont certainement pas un n'était aussi inoccupé et aussi insouciant que lui.

XIX

LE DEPART DE MRS SINCLAIR

La perspective agréable de son prochain voyage et l'idée de dîner en ville dans un restaurant fashionable, brillamment illuminé, avec de la musique, au milieu d'une foule mondaine et élégante, rendirent presque à Lavande sa gaieté d'autrefois, sa figure prit une expression animée qu'elle n'avait pas eue depuis longtemps. Une flamme brillait dans ses yeux, une légère rougeur colorait ses joues, tandis que, debout devant un grand miroir, elle mettait la dernière main à sa toilette, en attendant Lucile qui était allée chercher son grand manteau.

Elle avait tenu, pour sa dernière soirée à Londres, à se parer aussi brillamment que possible et avait revêtu une superbe robe de satin couleur abricot, recouverte entièrement d'une légère gaze de soie crème.

En dépit de la superstition générale, Lavande avait une prédilection toute spéciale pour les opales, dont un immense collier entourait plusieurs fois son cou de reine, jetant des myriades de couleurs fantastiques ; un bracelet des mêmes pierres précieuses, en forme de serpent, resplendissait autour d'un de ses bras ronds et blancs, d'un modelé parfait. Peu de femmes auraient su, comme Lavande, porter d'aussi magnifiques joyaux avec une telle aisance. Ce soir-là, elle avait un air vraiment impérial, cette splendide toilette, qui aurait donné à toute autre femme un air surchargé et prétentieux, s'alliait tout naturellement à la beauté riche et majestueuse de Lavande. En la re-

gardant, on ne pensait qu'à admirer, non à critiquer.

Lorsque Lucile revint, elle contempla un instant sa maîtresse avec des regards empreints tout à la fois d'affection et d'orgueil avant de jeter sur ses épaules l'ample manteau qui cachait entièrement les bijoux précieux et la robe délicate. Puis elle descendit pour dérouler un tapis de la porte d'entrée à la grille du jardin, où un cab attendait, prêt à partir.

Lavande la suivit et s'arrêta un instant sur le seuil, examinant d'un air pensif son petit domaine où elle avait mené une vie si paisible et si luxueuse pendant ces cinq dernières années. Le tumulte, l'agitation constante de la grande cité n'arrivaient que vaguement jusqu'à ce coin de terre privilégié ; le Val semblait une île verte et fleurie au milieu de ce fleuve immense et tumultueux de la grande ville de Londres.

Elle descendit les marches du perron, s'installa dans le cab, et, envoyant à Lucile un sourire d'adieu, dit au cocher de la conduire au café d'Autriche.

La soirée était superbe. Bien qu'il fût de bonne heure encore, de longues files de voitures se dirigeaient déjà dans la direction des grands hôtels et des restaurants à la mode. Renversée sur son siège, Lavande surveillait avec intérêt la scène familière et animée qui se déroulait sous ses yeux. Et, peu à peu, sa figure devint pensive et sérieuse. Elle se dit que, jusqu'à ces dernières semaines, son lot dans la vie avait été bon, mais qu'il eût pu être meilleur encore si, lorsqu'elle était enfant, on lui avait appris davantage à contrôler son caractère impétueux. Si seulement sir Geoffrey s'était montré plus patient, plus indulgent envers sa femme-enfant et si, de son côté, elle n'avait pas été aussi entêtée et volontaire, il est bien probable qu'elle serait, à l'heure actuelle, non pas une aventurière se dissimulant sous un nom auque elle n'avait aucun droit, mais la veuve d'un honorable seigneur, retirée du monde ; elle serait devenue riche.

son vrai nom — lady Holt — au lieu d'avoir à trembler sous celui de Sinclair.

Ils étaient arrivés au bout d'une longue rue et tournaient le coin pour en prendre une autre, lorsqu'ils virent venir à leur rencontre un énorme rouleau traîné par une machine à vapeur et faisant un bruit assourdissant. Les chevaux d'un omnibus qui passait à ce moment près du cab où se trouvait Lavande eurent peur, se jetèrent de côté et poussèrent le cab contre le bord du pavé. Surpris par cette brusque collision et terrifié par le bruit et l'aspect de l'énorme machine qui arrivait en face de lui, le cheval de Lavande — petite jument irlandaise fine et nerveuse — prit le mors aux dents et, lançant bien haut ses jambes de derrière, partit en avant à fond de train, sans que le cocher pût parvenir à la maîtriser.

Un sentiment de frayeur indéfinissable s'empara, au premier moment, de Lavande. Puis, se redressant, elle se cramponna des deux mains aux côtés du cabriolet et se prépara à subir avec calme la catastrophe inévitable qui allait se produire d'un instant à l'autre. Déjà le cab se balançait de plus en plus avec un rythme sinistre et, dans l'esprit de Lavande, deux mots revenaient sans cesse, machinalement, accompagnant le balancement de la voiture : « Lavande Holt... Lavande Holt... » Elle ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait et s'efforçait de conserver tout son sang-froid. Cependant, son grand courage faillit l'abandonner lorsqu'elle se rendit compte de l'horrible mort au-devant de laquelle elle s'avancait : tout au bout de la rue, une large tranchée était ouverte, protégée par une barrière de solides piquets ; des agents de police assuraient le service et dirigeaient les voitures d'un autre côté. Mais la jument, de plus en plus affolée, et ne distinguant rien, vint se précipiter contre la barrière, qu'elle renversa d'un choc, et alla rouler au milieu d'un brasier ardent, éparpillant dans sa course un tas de blocs de pierres et de débris de toutes sortes.

Le choc lança le cocher bien loin par-dessus

le cab — il s'agit ici d'une sorte de cabriolet appelé « hansom », dont le devant peut se fermer avec une glace ; le cocher s'assied par derrière, au-dessus de la capote — et fit passer Lavande au travers de la vitre à demi relevée en face d'elle. Des éclats de verre et de grandes échardes de bois entrèrent dans sa chair, lui labourant sans merci la figure, le cou et les mains ; elle fit entendre un grand sanglot ; une flamme rouge passa devant ses yeux ; puis un nuage noir sembla l'envelopper, et elle resta à terre, déchirée, sanglante, au milieu des débris du cab, aussi inerte que la jument étendue sans vie à ses côtés.

Avant que la foule en panique qui les poursuivait en poussant de grands cris eût eu le temps d'arriver sur le lieu du sinistre, on avait transporté Lavande et le cocher dans un hôpital voisin. Des mains compatissantes débarrassèrent son cou et ses bras meurtris des bijoux qui les enserraient et coupèrent la robe couverte de sang qui enveloppait son corps brisé. On pansa ses blessures, et on la mit dans un petit lit bien blanc sans qu'elle eût recouvré connaissance.

— Qui est-ce ? Avez-vous pu découvrir son nom ? demanda le chirurgien de l'établissement lorsque tout fut fait.

— Non. Il n'y a que des initiales sur son linge, répondit une des gardes-malades. Peut-être le cocher pourra-t-il nous renseigner ?

Le chirurgien secoua la tête.

— Le malheureux ne parlera plus, dit-il. Il était mort avant d'arriver ici. Et cette pauvre femme n'en a pas pour longtemps non plus.

Il sortit et appela un des agents qui avaient conduit les blessés à l'hôpital.

— Je désire que vous restiez avec moi, dit-il. Cette dame est mourante et insensible, mais elle pourrait reprendre connaissance juste avant la fin, et il vaut mieux que l'un de vous soit là.

Puis il rentra et reprit sa place près du lit avec l'agent de police. Bientôt un léger trépidement vint animer les paupières fatiguées.

Je la blessée, mais si léger que seul le chirurgien l'en aperçut. Il se pencha vers Lavande pour mieux écouter.

— Lavande Holt, murmura-t-elle, son esprit encore obscurci revenant instinctivement sur ce qui avait été sa dernière pensée. Lavande Holt... Lavande Holt... répéta-t-elle plus distinctement, comme si elle suivait encore le rythme du cabriolet.

— Vous êtes Lavande Holt? demanda le chirurgien. Et elle fit signe que oui.

— Serait-ce la personne qu'on a tant cherchée pour Fairbridge Manor? dit vivement l'inspecteur à voix basse, un éclair traversant ses yeux. La veuve du baronnet assassiné?

Il y eut, de nouveau, un silence qui parut long et pénible à ceux qui attendaient. Alors, les lèvres blanches remuèrent et essayèrent de prononcer un nom.

L'inspecteur de police se pencha vers le chirurgien.

— Essayez « Ashley » chuchota-t-il.

— Vous êtes lady Holt, dit d'une voix douce et lente le chirurgien, et vous désirez voir Mr Ashley, n'est-ce pas?

Une expression de soulagement passa sur la figure de Lavande. Elle était heureuse qu'on eût saisi son désir, mais trop faible pour comprendre que cela pût causer du tort à quelqu'un. Voyant qu'elle avait repris connaissance aussi bien que le permettait son état, le chirurgien, avec une patience infinie, parvint à lui faire dire que c'était Melville qu'elle voulait voir et qu'il habitait rue Jermyn.

— C'est le frère du prévenu, murmura l'agent. Il faut l'envoyer chercher immédiatement : et, sans plus tarder, un garçon de l'hôpital partit en fiacre pour la rue Jermyn.

Avant que cette faible lueur de connaissance se fût éteinte une seconde fois, Lavande demanda aussi Lucile et parvint à expliquer qu'elle habitait le Val, South Kensington. Alors, de nou-

veau, son esprit s'obscurcit, et elle retomba sans connaissance pendant un temps assez long.

— Il est probable qu'elle aura encore d'autres retours de lucidité, dit le chirurgien à l'agent. Mais elle ne vivra pas longtemps. Elle en a tout au plus pour quelques heures. Si vous croyez qu'elle soit réellement la veuve de sir Geoffrey Hoit, vous ferez bien de profiter de la prochaine fois où elle reprendra connaissance pour écrire ses dépositions.

Il était huit heures et demie passées lorsque Lucile arriva et Lavande ne rouvrit les yeux que bien plus tard. Elle sourit d'un air satisfait en voyant près d'elle sa fidèle servante, mais, bientôt, une autre inquiétude s'empara d'elle.

— Melville, murmura-t-elle.

— Il n'est pas encore arrivé, lui répondit-on. Il avait pourtant assuré qu'il viendrait aussitôt. Quelque chose l'aura sans doute retardé.

Puis quelqu'un se pencha sur elle, un homme de haute taille, aux cheveux gris, avec des yeux bons et tristes enfoncés dans un visage aux lignes sévères. Il parlait lentement, avec une intonation grave et profonde, de façon qu'elle pût bien comprendre chaque mot. Il lui dit que la fin approchait à grands pas ; que si elle avait des révélations à faire elle n'avait pas de temps à perdre, car les minutes mêmes étaient comptées et que, si elle savait quelque chose au sujet de son mari, c'était son devoir de le révéler aux hommes avant de comparaître devant le trône de Dieu pour y rendre compte de ses actions.

— Melville, répéta-t-elle avec angoisse. Et, dans ce moment suprême, l'absence du jeune homme lui causait une véritable détresse. Il avait promis, solennellement, de venir aussitôt qu'elle le ferait demander ; et, maintenant, il manquait à sa parole parce qu'il ne pouvait avoir en elle une entière confiance. Il craignait qu'elle ne l'eût trahi...

— Vous comprenez, n'est-ce pas ? répéta doucement l'homme aux cheveux gris. Vous allez

— Tout me dire afin que je puisse le mettre par écrit. N'omettez rien ; dites l'exacte vérité comme vous aurez tout à l'heure à la dire devant le Dieu qui vous appelle.

— Ralph Ashley est innocent, prononça-t-elle, d'une voix faible mais distincte. Et, peu à peu, après bien des pauses, elle dit toute son histoire ; en peu de mots, et seulement les grands faits, mais d'une façon suffisamment claire et exacte pour que l'on pût, par la suite, tout vérifier. Elle raconta d'abord son mariage avec sir Geoffrey alors qu'elle était encore si jeune ; sa fuite ; son second mariage avec Mr Sinclair, conclu en toute bonne foi, et la mort de ce dernier ; sa promenade à Fairbridge Manor en ce jour malheureux où une fatale curiosité l'avait poussée à voir ce château qui aurait dû être sa demeure ; elle dit comment, effrayée par l'orage, elle avait, sans le vouloir, été témoin du meurtre de sir Geoffrey par l'homme même avec qui elle était venue jusque-là ; comment le meurtrier avait jeté son arme dans la rivière et l'avait ensuite terrorisée, la forçant, par des menaces, à garder le silence. Elle dit tout cela avec effort, sans hésiter cependant ; mais, au sujet de l'homme qui l'avait accompagnée à Fairbridge, elle ne voulut rien dire et resta ferme jusqu'au bout. C'était son devoir d'empêcher un innocent de souffrir et d'être condamné injustement, elle le comprenait. Mais elle ne pouvait admettre qu'elle fût, en même temps, obligée de dénoncer aussi le coupable. Tel était son code en ce qui concernait l'honneur et la loi morale : justifier un innocent si possible, sans faire de parjure, ni manquer la promesse solennelle qu'elle avait faite à Meville.

— Je suis bien fatiguée, soupira-t-elle, lorsqu'elle eut fini et qu'elle eut, de son mieux, avec l'aide de la garde, apposé sa signature au bas du papier. Et, remplis de compassion, ils se retirèrent doucement, la laissant aux soins du docteur, des gardes et de la fille, debout devant elle.

auprès du lit de sa maîtresse bien aimée qu'elle avait vue partir, quelques heures auparavant, belle, souriante, pleine de vie!

— Tout ce que j'ai, je vous le donne, lui dit Lavande dans un de ses courts accès de lucidité. Un peu plus tard, elle envoya un message affectueux à sir Ross. Quant à Melville, elle n'en parla plus. Elle avait tenu sa promesse. Immobile et calme, en dépit de ses souffrances, elle attendit la fin sans témoigner aucune frayeur. Sa nature affectueuse et primesautière n'avait jamais baï personne; elle s'était amèrement reproché d'avoir gâté la vie de sir Geoffrey en l'abandonnant si tôt après leur mariage. A partir de ce moment-là elle s'était toujours efforcée d'agir avec droiture, d'après les lumières de sa nature ignorante, il est vrai, et plutôt naïve, mais fondamentalement bonne, franche et intrépide.

Agenouillée près du petit lit, Lucile caressait doucement la main qui retombait inerte et déjà froide, comptant avec désespoir les minutes qui s'écoulaient, inexorables, rapprochant toujours plus le moment fatal. Un faible sourire se joua sur la figure de Lavande dissipant, pour un instant, la gravité solennelle que la mort y avait déjà empreinte. Ses lèvres, qui n'avaient jamais prononcé une parole blessante ou méchante, s'entr'ouvrirent. Lucile se pencha vivement pour mieux entendre et recueillit ses dernières paroles :

— Au revoir... amie!

XX

UN MAUVAIS TOUP DE DAME FORTUNE

Melville était sur le point de quitter son appartement, un pardessus léger au bras, pour rejoindre Lavande à l'endroit convenu, lorsque Jervis entra dans la chambre.

— Il y a en bas un commissionnaire qui désire parler à Monsieur, dit-il.

— Très bien ; faites-le monter, répondit Melville d'un ton distrait.

L'homme parut bientôt et, en quelques mots débita son message. Bien que souvent employé pour des courses de ce genre, il ne possédait pas l'art de communiquer avec douceur et précaution de mauvaises nouvelles.

— Il y a eu un accident, Monsieur, et vous êtes prié de venir tout de suite.

— Un accident ? Et qui est blessé ?

— Lady Holt, dit le messenger.

— Lady Holt ! répéta Melville avec épouvante. Et elle me demande ?

— Oui, Monsieur. Le cocher a été tué sur le coup, et la dame est mourante à ce qu'on dit. Voulez-vous venir avec moi ? J'ai une voiture en bas.

— Est-ce vraiment aussi grave ? balbutia Melville.

— Oui. On attend qu'elle ait repris connaissance pour mettre par écrit ses dépositions, s'il est possible, assura le messenger. Elle était dans un état déplorable lorsqu'on l'a amenée.

— Vous pouvez repartir et dire que je vous suis immédiatement, dit Melville, après un instant de réflexion. Je serai, d'ailleurs, là-bas aussi vite que vous ; plus vite, peut-être.

Il reprima son agitation jusqu'à ce que l'homme eût disparu. Alors il ferma la porte à clef et lança son manteau sur un sofa. En un clin d'œil, il réalisa clairement la situation dans laquelle il se trouvait. Sans perdre une seconde, il se débarrassa de ses vêtements de soirée et revêtit un costume de deuil plus simple. Il empila ensuite dans une valise du linge et deux complets de rechange, versa sur le tout le contenu du tiroir dans lequel il enfermait ses lettres et autres papiers ayant de la valeur, et prit les billets de banque qui se trouvaient dans un autre tiroir.

Lorsque ces préparatifs furent terminés — et ils ne durèrent pas longtemps, — il saisit sa valise, descendit légèrement l'escalier et, se perdant dans la foule, alla prendre un fiacre dans un endroit très populeux de la ville. Arrivé à la gare de Charing Cross, comme il avait encore une demi-heure avant le départ de l'express, il entra dans un des nombreux petits restaurants qui entourent la station et mangea un morceau qu'il arrosa de nombreux verres de spiritueux.

Lorsqu'on commença enfin, à l'hôpital, à s'étonner de ce long retard et à concevoir des soupçons, il était étendu, seul dans son compartiment, sur les coussins d'un wagon de première classe, filant rapidement à travers le comté de Kent, dans la direction de Douvres.

Qu'allait-il faire, à présent ? De quel côté dirigerait-il ses pas une fois sur le continent ? Il essayait en vain de recouvrer son sang-froid et de considérer la situation avec cette froideur et cette netteté qui l'avaient déjà sorti de plus d'une circonstance périlleuse. Mais, en dépit de tous ses efforts, il ne parvenait pas à se calmer. Involontairement, sa pensée se reportait sans cesse sur l'avanture. Il ne représentait la terrible entre-

trophe. Il la voyait couchée, mourante, dans cette salle d'hôpital. Si seulement il avait pu savoir au juste ce qui en était : à quel point elle était blessée, qui se trouvait avec elle, ce qu'elle avait dit ! Malheureusement, l'accident était arrivé trop tard pour qu'on en parlât dans les journaux du jour. Le commissionnaire avait dit que « lady Elot » était mourante ; il avait, de plus, employé le mot sinistre de « dépositions ». Tout cela ne pouvait signifier qu'une chose : Lavande avait, soit à dessein, soit dans un accès de délire, trahi son identité et se préparait à faire une confession pleine et entière de sa vie passée, y compris ce qu'elle savait sur la mort de sir Geoffrey. Même si elle n'avait pas prononcé son nom, le fait seul qu'elle l'avait demandé faisait peser sur lui les soupçons les plus graves ; et, bien qu'il fût à craindre que sa fuite ne vint confirmer ces soupçons, les risques à courir, s'il restait, étaient trop grands pour qu'il osât s'y exposer. Il ne servirait à rien, au point où en étaient les choses, de chercher à se faire illusion. Il s'agissait, au contraire, de regarder le danger bien en face afin de pouvoir mieux le combattre ou l'éviter, et ce danger c'était — Melville s'en rendait trop clairement compte — une corde avec un nœud coulant.

A l'hôpital, Lavande avait achevé sa confession. L'homme aux cheveux gris regarda l'agent de police et tous deux quittèrent la salle. Puis l'agent partit rapidement afin de faire son rapport à ses chefs.

Lavande avait fidèlement caché, jusqu'au bout, le nom de l'homme avec qui elle avait été à Fairbridge ; il n'y avait eu d'accusation directe contre personne ; la police ne pouvait donc faire encore aucune arrestation. Mais Melville n'était pas venu à l'hôpital ainsi qu'il l'avait promis, et l'agent n'était pas le seul à s'en étonner. Après avoir fait un bref récit des événements qui venaient de se passer, il alla en hâte rue Jermyn et demanda Mr Ashley.

— Je ne crois pas qu'il soit chez lui ce moment, répondit le concierge. Néanmoins, l'agent monta jusqu'au dernier étage. Là, il trouva Jervis qui sortait de l'appartement d'un autre locataire.

— Je désire voir Mr Ashley, répéta-t-il.

— Il n'est pas chez lui. Il dîne en ville, répondit Jervis.

— Êtes-vous bien sûr ?

— Absolument. J'ai assisté à sa toilette. Juste comme il achevait de s'habiller, un commissionnaire est venu lui apporter un message, et je suis sorti. Je ne l'ai pas revu depuis et ne suis pas rentré dans son appartement ; mais je suis sûr, tout de même, qu'il est sorti.

— Montrez-moi ses chambres, dit l'agent.

Un je ne sais quoi dans son expression et le ton de sa voix en imposèrent à Jervis et l'empêchèrent de répondre avec l'impertinence légèrement arrogante qui lui était habituelle. Il donna un tour de clé et ouvrit la porte toute grande.

— Puisque vous ne me croyez pas, vous pouvez vous en assurer, dit-il. Vos yeux ne pourront pas vous tromper.

Le salon et la chambre à coucher présentaient des traces trop évidentes de la fuite de Melville. Ses vêtements de soirée, jetés épars sur le lit, son bureau ouvert, tous ses tiroirs tirés en désordre disaient éloquemment ce qui s'était passé. La surprise de Jervis confirma les doutes de l'agent.

— Vous êtes le domestique de Mr Ashley ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Jervis.

— Eh bien ! j'aimerais à ce que vous me donniez de lui une description aussi complète et aussi exacte que possible, s'il vous plaît. Cela est indispensable afin que je puisse faire faire des recherches en cas d'accident. Vous n'avez pas à craindre de lui faire du tort.

Jervis décrivit son maître de son mieux et

trouva, en outre, plusieurs photographies pour compléter et confirmer ce qu'il disait. D'après les vêtements qui manquaient dans la garde-robe, il suggéra ce que Melville pouvait porter ; puis l'agent, satisfait, prit congé.

— Je vous engage à bien tenir votre langue et à ne pas parler à tort et à travers de ce qui vient de se passer, dit-il en partant. Si Mr Ashley revient chez lui sain et sauf, très bien. Sinon, prenez garde à ce que personne n'entre dans ces chambres, à moins que je ne sois avec eux. Et il descendit rapidement l'escalier, laissant Jervis confondu et muet de surprise.

Ainsi, avant même que Melville eût atteint Douvres, la police de cette ville — et de toutes les autres villes d'où l'on pouvait quitter l'Angleterre — se trouvait en possession de la description la plus exacte et la plus minutieuse de sa personne, avec ordre de le suivre et de ne pas le perdre de vue. Il était facile de l'arrêter n'importe où et à n'importe quel moment. Seulement il valait mieux agir avec une extrême prudence et ne pas se presser. On n'avait, en somme, aucune preuve réelle contre lui. Lavaude ne l'avait pas accusé. La police avait déjà commis, au sujet de ce meurtre, une lourde erreur, il importait de ne pas en commettre une seconde et de ne frapper qu'à coup sûr.

Les détectives attendaient donc à Douvres l'arrivée du train, connaissant leur homme comme s'ils l'avaient déjà vu bien des fois, et sachant exactement ce qu'ils devaient faire au cas où il descendrait là pour traverser le détroit, tandis que lui, Melville, était incapable de se dérober à leur poursuite et ne savait même pas ce qu'il ferait une fois en France. Il était si convaincu que Lavaude l'avait trahi et qu'on devait déjà avoir lancé contre lui un mandat d'arrêt que tout son courage était anéanti d'avance. Son cœur se brisa, en songeant à l'avenir qui l'attendait. Que ferait-il, seul, en pays étranger, avec trente livres — 750 francs — pour toute fortune ? N'aurait-il

pas été plus sage, après tout, de rester à Londres jusqu'à ce qu'il eût rassemblé assez d'argent de façon à pouvoir, tout au moins, s'enfuir bien loin? Il y aurait eu plus de difficultés, il est vrai, à quitter le pays dans une semaine, mais d'un autre côté, à quoi bon se sauver sans ressources! Et qu'était-ce que trente livres? Rien, absolument.

On arrivait à Douvres et bientôt le train s'arrêta. Melville se glissa hors de son compartiment, osant à peine avancer, jetant des regards furtifs autour de lui et s'imaginant voir, dans chaque personne qui attendait, des détectives chargés de l'arrêter. Même lorsqu'il se trouva sain et sauf sur le steamer, se flattant intérieurement de ne pas avoir été reconnu, il resta à l'écart, tremblant, ne sachant s'il devait descendre ou rester sur le pont. Une seule pensée se détachait nette et claire dans son esprit troublé : il ne devait pas être pris vivant. Si on essayait de l'arrêter avant que le bateau fût en marche, il sauterait par-dessus bord et se cramponnerait à sa valise pour être bien sûr d'aller au fond.

La nuit était tiède, mais très sombre. Appuyé dans un coin contre le bord du vaisseau, Melville scrutait d'un œil anxieux chaque passager qui arrivait. Les minutes lui semblaient des heures, et il se demandait avec angoisse si le bateau n'allait pas partir. Enfin, l'énorme bâtiment commença à se mouvoir avec lenteur. Melville respirait déjà plus librement lorsque, à sa grande terreur, il aperçut deux hommes qui arrivaient le long du quai, courant et gesticulant. Il se sentit défaillir et ne se remit un peu que lorsqu'il eut la certitude qu'ils avaient bien réellement manqué ce bateau et ne pourraient prendre que le suivant. Mais ce dernier incident acheva d'ébranler ses nerfs et lui enleva le peu de sang-froid qui lui restait. Ce n'étaient pourtant que deux voyageurs inoffensifs, mis en retard par une simple étourderie. Il n'en fut pas moins convaincu que c'étaient les détectives chargés de

l'arrêter. N'ayant pu le saisir à Douvres, ils allaient sûrement télégraphier à Calais ; aussitôt là-bas, on mettrait la main sur lui. Il ne lui restait qu'une heure et demie de liberté, au plus. Qu'allait-il en faire ? Comment sortir de là ? Reculer ? c'était trop tard ; et avancer, c'était se jeter dans les bras de ses ennemis.

Il resta sur le pont jusqu'à ce que les lignes indécises du rivage eussent complètement disparu dans l'obscurité et que les lumières du port ne fussent plus que des têtes d'épingles brillant dans la nuit intense qui enveloppait le steamer de toutes parts. Alors il poussa un profond soupir et descendit dans l'entrepont. Il avait enfin pris une résolution et savait ce qui lui restait à faire avant que les lumières de Calais apparussent à leur tour comme autant d'étoiles étincelantes. Il entra dans le salon et, tirant de son sac du papier et un crayon, écrivit le billet suivant :

J'ignore ce que Lavande Sinclair a pu dire. Mais ce que je puis certifier, c'est que mon frère, Ralph, est innocent du crime dont on l'accuse. J'en fais le serment solennel.

Melville ASHLEY.

Il joignit à ce billet la lettre où Ralph lui demandait de lui prêter cent livres, celle que Lavande lui avait écrite en premier pour lui annoncer qu'elle était sa tante, ce qui lui restait d'argent, et mit le tout dans une enveloppe qu'il cacheta et adressa à Mr Tracy, Lincoln's Inn Fields. Il boucla son sac, sans le fermer à clé et remonta sur le pont.

Cette fois, c'était bien fini. Un dieu même, descendant exprès de l'Olympe, n'aurait pu le sauver. Les furies vengeresses l'avaient atteint et le tenaient entre leurs griffes comme une proie sûre pour l'entraîner jusqu'au fond de l'abîme. Il revint vers son coin isolé à l'arrière du bateau et resta un instant penché, appuyé contre la barre.

de fer. Puis le moment vint. Jetant un dernier coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'on ne le voyait pas, il enjamba la balustrade de fer et plongea silencieusement dans l'eau tiède et profonde.

En revenant à la surface, il constata avec surprise combien le bateau était déjà loin. Il retint à grand-peine l'impulsion bien naturelle d'appeler au secours, mais l'envie de nager fut trop forte ; il ne put y résister. Il se débarrassa de son habit et se mit à suivre le sillage du navire, tranquillement, sans se presser. L'énorme masse sombre gagnait de vitesse. Bientôt elle ne fut plus qu'un point noir à l'horizon ; ses lumières se firent de plus en plus faibles, diminuant dans la nuit, et il resta seul au milieu du vaste océan, battu par les vagues, les yeux et le visage endoloris par l'eau salée. Ses bras fatigués ne se mouvaient plus qu'avec peine jusqu'à ce qu'enfin, à bout de forces, il cessa toute résistance et se laissa couler au fond, à demi insensible... Son dernier regard s'était fixé sur ces points lumineux qui s'éteignaient à l'horizon ; ils représentaient pour lui les hommes, ses frères, du sein desquels il était rejeté. Pas une seule fois la pensée ne lui vint d'élever ses regards plus hauts, vers la voûte étincelante du firmament, par delà laquelle siégeait ce Dieu qu'il avait méconnu et dont il eût pu, cependant, obtenir un dernier pardon.

XXI

LE LIEU DU CRIME

Après les aveux de Mrs Sinclair à l'hôpital, il ne fut pas difficile de se faire une idée à peu près exacte de la façon dont le crime s'était commis. Dès le lendemain, Mr Tracy, muni de la confession détaillée de Lavande que la police était venue lui remettre, se rendit auprès des avocats de la Couronne pour discuter l'affaire sous ce nouvel aspect, rechercher activement des preuves confirmant la confession de la malheureuse femme et permettant de remettre Ralph en liberté le plus tôt possible.

Mais, de toutes les preuves que l'on parvint à réunir, la plus convaincante fut le billet de Melville tracé au crayon d'une main mal assurée et que Mr Tracy reçut le lendemain soir vers cinq heures. Son suicide mettait fin aux derniers doutes qu'on aurait pu encore avoir. Lui aussi, dans son billet, affirmait l'innocence de son frère tout en cachant, ainsi que l'avait fait Lavande, le nom du meurtrier. Mais il n'était guère besoin de le dire, chacun le devinait. On n'avait, pour en être absolument certain, qu'à prouver d'une façon claire et évidente que c'était bien lui qui avait accompagné Lavande à l'airbridge le jour du meurtre.

Et ce fut chose facile. Lucile et Jervis affirmèrent tous deux que Lavande était allée rue Jeremy la veille du crime. Le lendemain, la femme de chambre s'en souvenait clairement, sa maîtresse était partie pour la journée, emportant avec elle un panier contenant des provisions pour deux, et

elle était revenue dans la soirée terriblement agitée et triomphe jusqu'aux os. Jervis déclara en outre que Mrs Sinclair avait pris le thé avec Melville le jour précédant le crime et lui avait demandé de l'emmener avec lui dans sa course du lendemain. Le valet n'avait pas entendu la réponse, mais le lendemain matin, son maître lui avait dit qu'il pensait s'absenter pour la journée et n'aurait, par conséquent, pas besoin de ses services ; qu'au moment où il disait cela, il portait un complet de flanelle et que, peu de jours après, Jervis avait trouvé ce même complet chiffonné et plein de boue, comme s'il avait reçu une forte averse. On constata qu'il avait pu, à la rigueur, reprendre un train lui permettant d'arriver rue Jermyn à temps pour recevoir le télégramme. De plus, on trouva dans sa chambre des munitions semblables à celles qu'on avait trouvées dans la salle d'armes du manoir, mais pas de pistolet. Pourtant, Jervis avait souvent vu l'arme en question et il déclara que son maître le portait en général sur lui. Ce pistolet ne serait-il point, par conséquent, celui dont s'était servi le compagnon de Lavande et qu'elle l'avait vu, ensuite, jeter dans le fleuve ? Le fait que Ralph, lui, possédait encore son pistolet ne témoignait-il pas, au contraire, en sa faveur, ainsi que l'avait toujours affirmé M. Tracy ?

Et quant aux motifs qui avaient poussé Melville à commettre cet acte abominable, ils n'étaient pas plus difficiles à deviner. Le faux témoignage dont il s'était rendu coupable en affirmant ne rien savoir au sujet de lady Holt et les nombreuses sommes inscrites à son nom sur les livres de compte de sir Geoffrey disaient clairement ce qui en était. L'histoire des cent livres, racontée par Ralph à Mr Tracy, expliquait le reste. Le baronnet, poussé à bout par l'impudente audace de son indigne neveu, avait sans doute refusé carrément, à la fin, de lui donner un centime de plus ; le dernier, dans un accès de rage, avait tiré sur son oncle, peut-être avec le secret espoir d'enlever en possession d'une bonne partie de l'héritage.

tage, le testament ne datant que de quelques jours et n'étant connu de personne.

Tous les détails de ce lamentable drame se trouvaient ainsi reconstitués d'une façon trop claire et trop précise pour qu'on pût conserver le moindre doute. Le tribunal n'avait qu'à prononcer l'innocence de Ralph Ashley et il ne tarda pas à être mis en liberté.

Mais combien sa joie se changea en amertume tandis qu'il écoutait, dans un sombre silence, le visage rigide et l'œil fixe, le récit que lui faisait Mr Tracy de l'horrible trahison de son frère. Il s'était trouvé à deux doigts de la mort, il avait cruellement souffert pendant ce long emprisonnement, au moral aussi bien qu'au physique, et c'eût été déjà bien pénible si le traître avait été pour lui un inconnu. Mais que ce fût son propre frère, l'ami de son enfance, celui avec lequel il avait autrefois joué et échangé tant de beaux rêves, tant de confidences au sujet de l'avenir... Le coup était trop rude et le pauvre Ralph faillit succomber à ce dernier chagrin. Il se demandait, sans arriver à comprendre, comment Melville avait pu soutenir jusqu'au bout son rôle avec ce sang-froid, cette audace inébranlables. Il frissonnait en essayant de se représenter ce qu'avait dû être la fin, lorsque Melville, avec le courage cynique de celui qui ne croit à rien et qui se voit acculé sans ressources, s'était jeté dans les froides étreintes de la mort.

Accompagné de Mr Tracy, Ralph quitta la prison dont les hauts murs l'avaient si longtemps suffoqué.

— Je vais télégraphier à Gwendoline, dit-il, pour lui annoncer que j'arriverai à Fairbridge demain soir et lui demander de vouloir bien s'y trouver pour me recevoir. Mais, auparavant, j'irai à Londres avec vous, car j'y ai beaucoup à faire.

Et il employa sa première journée de liberté à chercher, par tous les moyens possibles, à épargner la mémoire de son frère. Il paya ses dettes, grandes et petites, emballa absolument tout ce

qui lui avait appartenu pour que rien ne risquât de tomber entre les mains d'étrangers curieux. Il fit don à Jervis d'une bonne somme en lui recommandant de garder le silence sur ce qu'il savait des habitudes de son maître. Jervis promit et tint fidèlement parole car il avait été très attaché à Melville qui s'était toujours montré pour lui un maître bon et généreux.

Ralph se souvint, en outre, de tous ceux qui avaient contribué, peu ou beaucoup, à son acquittement. Il alla trouver Lucile, mais celle-ci, brisée par la mort de sa maîtresse, ne voulut rien accepter.

— Je n'ai besoin de rien, Monsieur, dit-elle. Mrs Sinclair m'a laissé tout ce qu'elle possédait et on me dit que je n'aurai plus besoin de travailler. Je retournerai chez moi le plus tôt possible.

Le lendemain, lorsque Ralph arriva à Fairbridge, il trouva le quai de la petite gare encombré par la foule de ses tenanciers et d'autres personnes qui venaient lui souhaiter la bienvenue. Il leur rendit silencieusement leur salut et eux-mêmes se tinrent sur la réserve, n'osant pas manifester leur joie trop ouvertement. Car, s'ils étaient heureux de voir Ralph en liberté et de nouveau au milieu d'eux, ils ne pouvaient oublier la conduite de Melville et sa fin terrible, grâce à laquelle on avait pu prouver l'innocence de Ralph.

Martin se tenait sur le seuil de la porte du manoir, nu-tête. Ralph s'avança vers lui, les mains tendues.

— Enfin, je suis revenu à la maison sain et sauf, Martin, dit-il.

— Le Seigneur en soit loué, répondit le major-domo. Le Seigneur en soit loué! Mais Mr Melville! Oh! pauvre Mr Melville. Et de grosses larmes, qu'il ne pouvait plus contenir, inondèrent les joues ridées du vieillard.

— Pauvre Melville! répéta Ralph, profondément ému. Nous ne pouvons oublier ce qu'il a fait mais nous pouvons lui pardonner. Nous savons..

Il ne put achever. A la vue du vieux serviteur qui se penchait sur ses mains en sanglotant, Ralph

se tut et les paroles qu'il allait prononcer se perdirent dans un sourd gémissement.

— Dieu vous bénisse, cher vieux Martin, balbutia-t-il. Qui pourrait douter de Dieu en présence de cœurs aussi fidèles et aussi dévoués que le vôtre? Venez, conduisez-moi auprès de Mademoiselle.

Martin le précéda vers la bibliothèque où Gwenoline attendait seule, pâle et agitée, mais plus jolie que jamais. Il ouvrit la porte et essaya en vain de prononcer le nom de Ralph; mais, ne pouvant y parvenir, il la referma, couvrit sa figure de ses mains et s'enfuit.

Il va sans dire que tous ceux qui avaient cru à la culpabilité de Ralph et l'avaient abandonné au moment du danger s'empressèrent d'accourir à Fairbridge, aussitôt qu'on le sut de retour, pour le féliciter et l'accabler de protestations amicales et dévouées. Il les reçut, d'ailleurs, très froidement, et écouta leurs démonstrations hypocrites dans un silence taciturne. Comment ces gens, qui l'avaient connu dès son enfance, avaient-ils pu le croire coupable de tuer son bienfaiteur, celui qu'il vénérât comme un père, pour s'emparer de son héritage?

Il ne pouvait prendre son parti d'une telle injure et n'éprouvait, pour tous ces soi-disant amis, hommes et femmes du monde, qu'un mépris sincère et une aversion profonde.

Aussitôt qu'il le put, il épousa Gwendoline et tous deux partirent pour le continent, où ils séjournèrent tout l'hiver et le printemps suivant. Ils ne reparurent au manoir qu'au commencement de l'été, alors que tout était vert, riant et fleuri. Mrs Austen, qui avait passé le temps de leur absence à Fairbridge, les accueillit à bras ouverts, enchantée d'abdiquer son titre de régente en faveur de la nouvelle maîtresse du manoir, et heureuse à la pensée de pouvoir retourner à la Grange reprendre ses petites occupations habituelles.

— Non, non, je n'ai pas l'intention de passer la nuit ici, ni même la soirée, déclara-t-elle. Vous

n'avez réellement pas besoin de moi, et il est grand temps que j'aille offrir à mes dieux lares des sacrifices de propitiation, après les avoir si longtemps délaissés.

Ils dinèrent donc seuls et, après le repas, descendirent jusqu'au pavillon, comme autrefois. Cela rappela vivement à leur mémoire les derniers incidents qui s'y étaient passés et dont, jusque-là, ils n'avaient pas parlé, par une entente tacite.

— Ce pavillon a été témoin d'événements qui compteront parmi les plus solennels de ma vie, dit Gwendoline à demi voix ; c'est là que nous nous sommes fiancés ; là que vous avez été arrêté ; et c'est là encore que nous passons notre première soirée « chez nous ». Trois occasions dans lesquelles il semble que le cœur soit plein à éclater.

Ralph la regarda gravement.

— La dernière fois c'était bien triste, Gwen, dit-il d'une voix profonde. Quelle horrible affaire !

Elle lui pressa doucement la main et l'expression dure de son visage s'adoucit.

— Le présent n'en semble que meilleur par contraste, répondit-elle. Après tout, Dieu ne nous a pas abandonnés, Ralph. Il faut avoir confiance en Lui.

— Oui, c'est vrai, reprit-il d'une voix lente. Et pourtant, ce n'est pas ce qui m'a soutenu durant ces longues semaines d'agonie et de suspens.

— Qu'était-ce donc ? demanda-t-elle.

— Vous. La pensée que, malgré tout, vous continuiez à m'aimer et à avoir en moi une confiance absolue, voilà ce qui m'a empêché de me laisser aller complètement au désespoir. A cause de vous j'ai voulu lutter et vaincre. Mais je ne pouvais plus compter sur Dieu car il me semblait que Lui aussi m'abandonnait et que tout allait bien mal sans le monde.

Gwendoline l'arrêta d'un geste de reproche.

— Mais cet amour même qui vous a soutenu, c'était à Dieu que vous le deviez. N'est-ce pas Lui qui a fait l'homme et la femme pour s'aimer et s'entr'aider ! J'ai souvent pensé que si Melville

avait réellement aimé quelqu'un, il eût été, peut-être, bien différent. Un amour sincère l'aurait sorti de son égoïsme et lui aurait donné le désir d'être plus pur, plus honnête.

— C'est possible, dit Ralph. Mais Melville n'a jamais aimé qu'une chose : l'argent. C'était là son seul objectif, sa seule passion.

— Et ainsi, pour obtenir cet argent, il s'est perdu, reprit Gwendoline. Quel malheur qu'il n'ait jamais eu l'idée de se marier ! Mieux eût valu pour lui aimer sans espoir, sans jamais être payé de retour, si seulement cette passion avait pu le détourner de l'autre.

Ralph soupira. Il revoyait par la pensée comme cela lui arrivait trop souvent — Melville tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois, se tenant debout dans la loge des témoins, si beau, si calme, si maître de lui, si désireux, en apparence, de prouver l'innocence de son frère tandis que, par derrière, il le mordait et le trahissait sans scrupules.

Mais une caresse de sa femme chassa loin de lui ces pénibles souvenirs en le ramenant à l'heureuse réalité. Et ils restèrent un instant silencieux, tout près l'un de l'autre, reconnaissants de ce que les heures d'angoisse étaient passées et de ce qu'ils se retrouvaient enfin ensemble, tranquilles dans le cher vieux manoir.

Les notes affaiblies d'une musique lointaine leur arrivèrent, portées par la brise, et changèrent le cours des idées de Gwendoline.

— Ralph, demanda-t-elle, voulez-vous me donner le violon de Melville ?

— Certainement, si vous le désirez, répondit-il, un peu étonné. Mais vous ne savez pas en jouer ?

— Non ; et je n'ai pas l'intention d'essayer ; mais j'aimerais l'avoir tout de même. C'était un grand musicien. Je voudrais garder son violon en souvenir de ce beau talent que Dieu lui avait donné et dont il n'a jamais fait un mauvais usage.

— Vous êtes bonne, Gwendoline, dit Ralph, en la regardant avec admiration. C'est là une char-

inante idée qui ne pouvait venir que de vous. La vue de son violon me sera utile, à moi aussi ; car j'ai bien de la peine à oublier tout ce qui s'est passé et il vaut mieux ne nous souvenir que de ce qu'il avait de bon. Oui, sa musique était exquise.

Et ainsi, dans le vieux maqoir de Fairbridge, l'*Amati* — dont Melville tirait de si sublimes harmonies — resta comme un monument de la seule chose qu'il fit parfaitement bien. Et le charme magique qu'exerçait l'instrument sous la main habile du maître n'était rien comparé au charme qu'il exerçait maintenant par son silence même, exhortant ceux qui le voyaient au pardon et à l'oubli des offenses, pour ne se souvenir que du grand talent confié à cet enfant prodigieux, le seul dont il ne s'était jamais servi pour mal faire.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.
- ALBUM N° 12** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28½.

Chaque album, en vente partout : 8 fr ; franco : 8 fr 75.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
pour les jeunes filles par sa qualité moral
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni cheque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

